B°ll. 2. 426

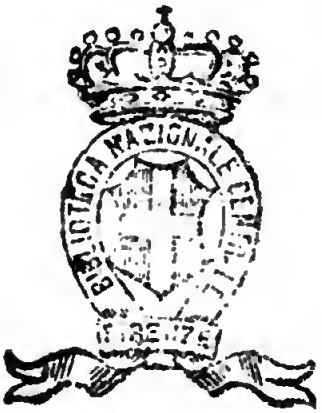
LETTRES

DE

MONSIEUR L'ABBÉ

LE BLANC.

TOME SECOND.



LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ LE BLANC,

HISTORIOGRAPHE DES BATIMENTS DU ROI,

Cinquième Édition de celles qui ont paru ſous le titre de LETTRES D'UN FRANÇOIS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum.

TOME SECOND.

A LYON,

Chez AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur-Libraire, à l'enſeigne de la Couronne & de la Roſe d'or, *rue Merciere, maiſon de la Boule du Monde & aux halles de la Grenette.*

M. DCC. LVIII.

LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE XXXIII.

A Monsieur l'Abbé D'Olivet.

Sur le peu de progrès que l'Eloquence a fait en Angleterre, sur les personnalités & le manque de décence qui regnent dans les conteſtations des deux Chambres du Parlement.

De Londres, &c.

Monsieur,

LEs Anglois aiment assez notre Langue pour se plaire à lire Ciceron, même en François; les Traductions que vous en avez données, sont ici fort recherchées. Celle des Tusculanes

que vous venez de publier, de concert avec M. le Préſident Bouhier, a été goûtée en Angleterre de tous ceux qui ſont en état de juger des beautés de l'Original, & de la fidélité avec laquelle chacun de vous les a rendues. Les Notes dont cet illuſtre Magiſtrat a enrichi le Texte, ont eu l'approbation des Savants d'Oxford & de Cambridge. Ils ont rendu juſtice & à la profondeur de ſon érudition & à la juſteſſe ſon diſcernement. Voilà, Monſieur, le jugement qu'ont porté de ce dernier Ouvrage les Gens de Lettres d'Angleterre. Sans vous faire de compliment, je puis vous aſſurer que vous n'y êtes l'un & l'autre, ni moins connus, ni moins eſtimés qu'en France.

Pour ce qui regarde les progrès que l'Eloquence a faits en ce Pays-ci, il s'en faut de beaucoup qu'ils y aient égalé ceux des autres productions de l'eſprit. Les Anglois ſont les premiers Géométres de l'Europe; ils ont de grands Philoſophes, de grands Poëtes, de grands Critiques; ils ont eu un Newton, un Milton, un Addiſſon,

mais il ne s'eſt pas encore trouvé un Orateur célebre parmi eux. (*) Vous en devez être d'autant plus étonné, que de toutes les Nations polies d'aujourd'hui, la leur eſt celle où l'on

(*) Quoique ce ſentiment ne ſoit point particulier à l'Auteur de ces Lettres, il a cru devoir plus d'égards à la vérité qu'à l'amour propre de nos Voiſins. Ce n'eſt point inconſidérement, c'eſt véritablement à regret, qu'il ſe permet quelquefois d'attaquer leurs preventions les plus outrées. On l'a contredit à Londres ſur le fait en queſtion, mais on ne l'a pas réfuté. La ſeule voie de le convaincre d'erreur, étoit de nommer cet Orateur célebre, & c'eſt ce qu'on n'a point fait; quand même il ſeroit vrai qu'aucun Auteur François ne méritât d'en porter le titre, cela prouveroit-il que les Anglois ſont auſſi grands dans l'Eloquence que dans la Poëſie? Les lumieres ont beau ſe répandre chez nos Voiſins, le préjugé National y eſt toujours le même. Ils ne ſe bornent pas à ſe vanter d'avoir ce qui leur manque, des Orateurs & des Hiſtoriens, ils vont juſqu'à prétendre qu'il ne peut y en avoir que parmi eux. Voici ce que je viens de trouver dans un Ouvrage Anglois nouvellement imprimé. (*Eſſai ſur les Ecrits & le génie de M. POPE*) „ Les Beaux „ Arts ſuivent naturellement la puiſſance & le luxe; „ mais les Sciences demandent une liberté illimi„ tée pour être cultivées avec cette vigueur qui les „ fait parvenir au plus haut degré de perfection. „ Il peut y avoir dans une Monarchie des Poëtes, „ des Peintres, des Muſiciens. Des Orateurs, des „ Hiſtoriens, des Philoſophes, ne peuvent exiſter „ que dans une République.

Que l'Auteur enviſage ſon Pays comme une Monarchie limitée, ou comme une République, on peut toujours lui répondre que l'Angleterre n'a produit juſqu'ici que des Poëtes & des Philoſophes.

trouve le plus d'occaſions de cultiver la grande & ſublime éloquence. Ce qui a produit les Chefs-d'œuvre de ce genre que vous avez ſi heureuſement rendus en notre Langue, ce qui a formé les Demoſthenes & les Cicerons, c'eſt l'avantage qu'avoient les Orateurs Grecs & Romains de parler de la paix & de la guerre, du ſalut ou de la ruine de la République, & de régir, pour ainſi dire, tout un Peuple par la parole. C'eſt ainſi, qu'au rapport de Thucydide, Périclès, ayant le don de réfréner les Athéniens quand ils étoient trop hardis, & d'échauffer leur courage quand ils ne l'étoient pas aſſez, étoit dans le fonds le Roi d'une République titulaire. La perſuaſion qui avoit ſon ſiége ſur ſes lévres, faiſoit paſſer toutes ſes volontés en loix, & il n'a pas moins régné par la force de ſon éloquence, que Piſiſtrate par la force de ſes armes.

Les Anglois ont les mêmes avantages & les mêmes occaſions; la liberté dont ils jouiſſent doit donner à l'eſprit cette élévation qui produit

le ſublime de l'éloquence. Un Pair du Royaume à la Chambre des Seigneurs, les Députés d'une Ville à celle des Communes, ont entre leurs mains les intérêts de l'Etat, & le ſalut de la Patrie. De même que les Orateurs de Rome & d'Athenes, ils parlent devant des Légiſlateurs qui ne ſont aſſemblés que pour procurer le ſoulagement & le bonheur du Peuple. Le Parlement d'Angleterre repréſente la Nation même, & eſt en poſſeſſion de la principale partie de la Légiſlation. Quoi de plus capable d'échauffer le génie que ces grands intérêts, que l'amour du bien public, que le ſalut de tout un Peuple? Indépendamment de tous ces motifs qui ne peuvent toucher que les ames du premier ordre, en Angleterre, comme autrefois à Rome, les richeſſes, la réputation, l'autorité même ſont encore le prix de l'éloquence. Celui qui par-là ſe diſtingue à la Chambre des Communes, peut en devenir le chef, c'eſt-à-dire, occuper le poſte le plus important & peut-être le plus honorable de la Nation,

puiſque l'Orateur de cette Aſſemblée, eſt, pour ainſi dire, l'homme du Peuple. Cependant les diſcours qui ſe prononcent au Parlement, ne reſſemblent non plus pour la force & l'élévation à ceux dont les Orateurs Romains faiſoient retentir la Tribune aux Harangues, que les Salles de Weſtminſter reſſemblent pour la majeſté & la grandeur, aux lieux où le Sénat de Rome tenoit ſes aſſemblées.

Les Anglois ſont dans l'uſage de parler ſur le champ ſur tout ce qui ſe traite au Parlement; les matieres peuvent être préparées, mais rarement leurs diſcours ſont-ils étudiés: auſſi y trouve-t-on plus de Logique dans la ſuite des raiſonnements, que de Rhétorique dans l'Art de les faire valoir. *Je me ſuis toujours étonné*, dit un des plus ſages Ecrivains Anglois, *de ce que notre jeune Nobleſſe étudie ſi peu la Science de la parole; c'eſt de toutes la plus honorable & la plus utile dans un Gouvernement tel que le nôtre, & nos Orateurs ne ſont pas pardonnables de négliger ſi fort à cet égard les préceptes que nous ont laiſſé*

les Anciens. Il y a, à la vérité, dans l'une & l'autre Chambre des gens qui ont le don de la parole, & qui ſe font écouter avec plaiſir, tels ſont à celle des Seigneurs le Comte de C** & Milord C**, qui paſſent ici pour les hommes les plus éloquents de leur ſiecle : à la Chambre Baſſe, M. P** parle avec beaucoup de hardieſſe & de vivacité (*) ; le ton de M.

(*) Le morceau ſuivant ſuffit pour en donner la preuve : „ Perſonne d'entre nous ne peut penſer „ que nos Libertés conſiſtent à avoir la reſſemblance d'un Parlement. Nous pouvons avoir un Parlement, ce Parlement peut être renouvellé tous „ les ſept ans, & s'aſſembler chaque année, comme il fait à préſent ; il peut donner de l'argent, „ recevoir des comptes qu'on lui rend, & même „ faire des recherches, & cependant il ſe peut qu'il „ ne nous reſte ni Conſtitution, ni Liberté ; car „ s'il étoit une fois dans le pouvoir de l'adminiſtration d'avoir toujours la majorité dans le Parlement prompte à obéir à ce que dicte le Miniſtre, il n'y auroit pas de néceſſité de détruire la „ forme même de notre Conſtitution, ou de faire „ un abandon direct & abſolu de nos Libertés : ſans „ aucun de ces moyens, notre Souverain ſeroit „ auſſi abſolu, & pourroit être plus tyrannique que „ le Grand-Seigneur lui-même. Un ſemblable Parlement lui accorderoit autant de Spahis & de „ Janiſſaires qu'il le jugeroit néceſſaire, pour tenir „ ſes eſclaves dans la ſujétion, lui donneroit autant de revenu qu'il lui plairoit d'en demander, „ paſſeroit toutes les Loix qu'il s'aviſeroit de propoſer, & les Juges n'étant contenus par aucune

W** eſt plus ſoutenu & plus affectueux. Mais en général on peut aſſurer que lorſqu'on vient à lire la plûpart des diſcours qui ont été prononcés au Parlement, on n'y trouve pas cette éloquence noble & vigoureuſe, qui nous frappe & nous tranſporte dans les oraiſons d'un Démoſthene & d'un Ciceron. Seroit-ce que, comme on le dit, ceux qui font le plus de bruit au Parlement ont moins en vue l'intérêt général de la Nation que le leur particulier ? Il eſt sûr que les paſſions baſſes ne peuvent inſpirer aucun ſentiment élevé. Le zele du bien public fait les hommes éloquents, l'eſprit de parti ne fait que de vains déclamateurs. Il ne faut pas moins qu'un ardent amour de la Patrie & qu'un dévouement entier au bien du Peuple pour former un véritable Orateur. Ces ſentiments généreux ne peuvent toucher que les

„ recherche Parlementaire pourroient, dans toute „ l'étendue de ſa domination, rendre des jugements, ſuivant la direction du premier Vizir ou „ du Bacha qui gouverneroit. Ainſi l'oppreſſion „ ſeroit autoriſée par les formes de la Loi, le „ Peuple ſeroit pillé, & l'innocent maſſacré par „ l'adminiſtration de la Juſtice.

grandes ames ; & les hommes du génie le plus ſublime, ſont ſeuls capables de s'élever juſques-là.

Un petit eſprit ne cherche pas à ſortir de ſa ſphere, il ne découvre rien au-delà des limites étroites où il ſe trouve circonſcrit, il peut pourſuivre avec ardeur ſon intérêt particulier, ou celui de quelques perſonnes dont il épouſe les paſſions, mais il n'eſt pas ſuſceptible de cette louable ambition, qui étend tellement les facultés de l'ame, qu'elle embraſſe les objets les plus vaſtes : l'avantage de toute une Société, le bonheur d'un million d'hommes, ſont alors les ſeuls qui lui paroiſſent dignes de l'émouvoir. Le vice concentre l'homme dans lui-même : la vertu l'éleve au-deſſus de l'humanité.

L'illuſtre Archevêque de Cambray, étoit de cet ordre ſupérieur des hommes ; l'amour du bien public a pu ſeul lui inſpirer le courage de faire parler la vérité au milieu même de la Cour. Télémaque eſt la cauſe des Peuples plaidée au tribunal des Rois. Cet éloquent Prélat y fait ſentir conti-

nuellement à ceux que la Providence a placés ſur le Trône, que leurs vrais intérêts ſont inſéparables de ceux de leurs Sujets ; qu'un Roi peut faire du bruit par ſes conquêtes, mais qu'il ne peut être grand que par l'amour de ſon Peuple ; M. de Fénelon prouve enfin que le parfait héroïſme ne conſiſte que dans l'exercice des vertus les plus utiles au bonheur du genre humain. (*) Que ne doivent pas à leur naiſſance ceux à qui elle a donné le droit de veiller au ſalut de leurs Compatriotes ! Pour un Etre raiſonnable & ſenſible, eſt-il une gloire plus flatteuſe, une ſatisfaction

„ (*) A l'égard de la Morale (de Platon) en „ vérité eſt-elle comparable à celle du Télémaque „ de l'illuſtre Archevêque de Cambray, M. de Fé„ nélon ? Si cet Ouvrage étoit en Grec, & qu'il eût „ deux mille ans, nous le regarderions comme un „ Chef-d'œuvre. Pourquoi tranſporter à un Philo„ ſophe ſi éloigné de nous, une admiration qui „ eſt dûe avec plus de juſtice au grand-homme que „ j'ai nommé, & que nous avons vu de nos jours ? „ Jamais autre n'a penſé ſi noblement, ni ſi ver„ tueuſement ; & ſon Télémaque, dont les princi„ pes ſont liés à une Religion purement naturelle, „ eſt par-là même propre à tout Lecteur, & ſera „ toujours du goût de quiconque en aura pour la „ vertu. " *L'Abbé Gédoyn. Des Anciens & des Modernes.*

plus touchante que de contribuer au bonheur de ſes égaux ? C'eſt approcher autant qu'il eſt en ſoi de la Divinité que d'être le Bienfaiteur des hommes. (*) Cependant, en ce Pays-ci comme par-tout ailleurs, que ceux qui n'ont en vue que le bien public ſont rares !

Quintilien remarque d'Hortenſius, qu'en liſant ſes Plaidoyers, on ne les trouvoit pas dignes de la réputation de leur Auteur, dont le principal mérite étoit l'action; ſi la même choſe arrive ici lorſque l'on vient à publier les Diſcours qui ont fait le plus de bruit au Parlement, ce ne peut pas être par la même raiſon, puiſque les Anglois négligent entierement cette partie de l'Orateur, que Démoſthene diſoit être la premiere, la ſeconde & la troiſieme. Quelques-uns même, s'ils en étoient crus, proſcriroient de leurs Aſſemblées tout uſage de l'éloquence, comme indigne de la Majeſté du lieu, & de la gravité des matieres qui s'y traitent.

(†) *Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quam ſalutem hominibus dando.* Cic.

Ils prétendent que l'art Oratoire ne convient qu'à ceux qui ſe laiſſent gouverner par la paſſion, & non à ceux qui obéiſſent à la raiſon. Mais les hommes en général ſont tels, qu'il eſt plus aiſé de les conduire par l'une que par l'autre. C'eſt trop préſumer d'une Aſſemblée de cinq cents perſonnes, que de croire qu'en toute occaſion il ſuffira de leur préſenter la vérité pour la leur faire embraſſer. La plûpart la méconnoîtront ſi elle n'eſt pas revêtue de tous les charmes de la perſuaſion. Pourquoi négliger de ſe ſervir d'une arme qui a fait pendant ſi long-temps le ſalut de la République Romaine ? N'exigeons pas des hommes plus de perfection que l'humanité n'en comporte ; c'eſt pour leur propre avantage qu'il faut ſe conformer à leurs foibleſſes, & émouvoir leurs paſſions lorſqu'on ne peut convaincre leur entendement.

On ne peut nier que dans les Républiques de la Grece, des Orateurs violents & mercenaires n'aient ſouvent employé le talent de la parole à faire triompher l'injuſtice, & à

opprimer la vertu. (*) Eſt-il rien, en effet, dont la malignité & la corruption des hommes ne pervertiſſent l'uſage ? Mais ces abus même de l'éloquence en prouvent le pouvoir, & par conſéquent l'avantage que l'on en peut retirer pour le bien public, quand on a aſſez de vertu pour le préférer à tout autre intérêt.

Le but de la véritable Eloquence, eſt de mettre la vérité dans tout ſon jour, d'éclairer les hommes ſur leurs devoirs, de nous inſpirer ces principes, d'échauffer & de faire germer dans nos cœurs ces ſentiments généreux qui nous font renoncer à tout avantage perſonnel contraire à celui de nos Concitoyens, de nous convaincre enfin qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que celui qui eſt fondé ſur les vertus morales.

Mais un Orateur ne nous perſuade guere, à moins qu'il n'ait lui-même l'air perſuadé. Lorſqu'un Ecrivain

(*) *Quid obeſt quin publica dementia ſit exiſtimanda, ſummo conſenſu maximas virtutes quaſi graviſſima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere.* Val. Maxim.

penſe ce qu'il dit, ſans ſe le propoſer il ſe peint dans ſes Ouvrages, & c'eſt-là ce qui les fait paroître naturels : on s'apperçoit qu'il parle d'après le ſentiment par la chaleur avec laquelle il s'éxprime. Celui qui ne ſent pas ce qu'il dit, raiſonne & ne s'échauffe pas : l'un ne veut que prouver, l'autre veut convaincre. Celui qui eſt perſuadé veut perſuader les autres ; il veut ſe faire des proſélites, l'autre ne veut que faire briller ſon eſprit. Combien d'anciens Philoſophes n'ont fait que prêcher la vertu ! Ciceron, Epictete me la font aimer.

Si ceux qui ont l'avantage d'être au Parlement d'Angleterre les Défenſeurs de la liberté, y ſuivoient les exemples des Orateurs de Rome & de la Grece, ils inſpireroient leurs ſentiments non-ſeulement aux Députés, à qui la garde des Loix eſt confiée, mais au Peuple même qui les a choiſis pour être ſes Protecteurs. Tout ce qui ſe dit dans ces Aſſemblées, devient bientôt public. Ici, comme autrefois à Rome, (*) il ſe

(*) Ciceron parle de cet Art d'écrire par abré-

trouvé d'habiles Copiſtes, qui par une écriture abrégée ont l'art d'emporter un diſcours quelque rapide qu'en ſoit la prononciation. On travaille actuellement à un Recueil de tous ceux qui ont été prononcés dans l'une & l'autre Chambre depuis la grande époque de la Reſtauration de Charles II. (*)

J'ai entendu agiter à la Chambre des Seigneurs une des queſtions qui intéreſſent peut-être le plus la liberté de la Nation; il s'agiſſoit de ſavoir ſi on continueroit l'Armée ſur le pied de ſeize mille hommes, ou ſi on la réduiroit ſur celui de douze mille. Je fus frappé d'abord du reſpect que doit inſpirer cette auguſte Aſſemblée; mais dans la chaleur du débat il échappa à ceux qui parlerent, pluſieurs traits qui ne pouvoient que le diminuer. Je trouvai, dans tout ce qui s'y dit, plus de haine pour le Miniſtere, que

viation dans l'Epître XXXII. à Atticus, Liv. XIII. Plutarque dans la Vie de Caton, dit qu'on en attribuoit l'invention à Ciceron même.

Les Perſans ont auſſi une ſorte de Chiffre dont ils ſe ſervent au lieu de l'Ecriture ordinaire.

(*) Ce Recueil a paru en 1741.

d'amour pour le bien public. Les invectives & les plaiſanteries tinrent lieu de raiſon dans la diſpute. Les Ennemis du Miniſtre ſoutinrent que les Puiſſances qui pouvoient donner de l'ombrage à l'Angleterre, & la France même, la plus à craindre de toutes, ne reſpiroient aujourd'hui que la juſtice & la paix. Milord Carteret fit l'éloge du Miniſtre qu'un Roi, qui nous fait bénir chaque jour la douceur de ſon regne, a mis à la tête de ſes Conſeils. Un des Partiſans de la Cour ſouſcrivit à ces louanges, mais dit que ce Miniſtre, quel qu'il fût, n'étoit pas immortel. Un troiſieme, qui n'eſt pas moins connu par ſon eſprit que par ſon oppoſition à M. Walpole, repartit à celui-ci, & convint qu'en effet le Miniſtre de France n'étoit pas immortel. *Mais*, dit-il, *ſon Succeſſeur ne le ſera pas non plus, ni celui par qui ſon Succeſſeur ſera remplacé, & c'eſt une choſe triſte pour l'Angleterre, ſi elle eſt obligée d'entretenir de nombreuſes Armées, parce que les Miniſtres de France ne ſont pas immortels.* Ce trait fit rire, mais n'étoit

n'étoit pas capable d'émouvoir, ce qui eſt le but de l'éloquence, & qui auroit dû être l'objet de celui qui parloit.

En 1739, M. Windham & pluſieurs autres Membres de la Chambre Baſſe après s'être oppoſés inutilement à la ratification de la Convention avec l'Eſpagne, prirent le parti de cette *Séceſſion*, qui leur a été depuis ſi ſouvent reprochée ; lorſque l'année ſuivante, après la déclaration de la guerre, ils revinrent au Parlement, M. George Littleton, un des Membres de cette Chambre de la plus haute réputation, quoique des plus jeunes, pour juſtifier la conduite de ſes amis, la compara à celle que tiendroient des Médecins déſintéreſſés, qui prendroient congé d'une chambre de malades, lorſqu'ils croiroient, par leur préſence, n'y pouvoir plus faire aucun bien, plutôt que d'imiter le grand nombre de ceux qui ſont ſi friands d'honoraires, qu'ils reſteroient & ſigneroient encore volontiers des ordonnances après la mort des malades. Le frere du

premier Miniſtre, prit la parole & crut mettre les rieurs de ſon côté, en ſe ſervant de la même comparaiſon. » La remarque, dit-il, de l'*ho-*
» *norable Gentilhomme* qui a parlé le
» dernier, me rappelle un paſſage
» aſſez plaiſant d'une Comédie Fran-
» çoiſe. On y demande à un Valet
» comment ſe porte ſon Maître : il
» eſt, répond-il, à préſent vérita-
» blement en train de ſe bien porter,
» car ſon Médecin a pris congé de lui.

Un troiſieme Membre fit peut-être repentir M. Horace Walpole de ſa citation, par la nouvelle application qu'il en fit. » La plaiſanterie Fran-
» çoiſe ne nous fait pas autant d'hon-
» neur que ſe le perſuade celui qui
» s'en eſt ſervi, repartit le Lord Gage.
» Ce qui l'a occaſionnée, c'eſt le
» mépris où étoient tombés les Mé-
» decins François de ces temps-là,
» ſoit en laiſſant voir leur ignorance,
» ſoit en ſe montrant plus avides
» d'argent, qu'appliqués à la guériſon
» de leurs malades. Ils s'étoient ainſi
» rendus ridicules par tout le Royau-
» me, excepté dans leurs propres

» Aſſemblées. Les Membres de cette » Chambre ſont les vrais Médecins » politiques de la Nation : leur de- » voir eſt de rechercher les cauſes » des déſordres & des maladies qui » peuvent altérer la Conſtitution du » Gouvernement, & d'y appliquer » les remedes convenables. Si par » notre ignorance, ou en montrant » plus d'attachement pour les pen- » ſions & pour les places, que pour » le bien de notre pays, nous laiſ- » ſons faire des progrès au mal dont » il ſe plaint, nous ne pouvons man- » quer de nous couvrir du même » mépris. Nous deviendrons bientôt, » comme les Médecins François, un » objet de ridicule pour tout le » Royaume, excepté nos propres » Aſſemblées.

Le même Horace Walpole fut encore plus maltraité par M. William Pitt qui commence ſa carriere auſſi heureuſement que M. Littleton. Le frere du Miniſtre avoit reproché à ce jeune Membre du Parlement d'avoir donné dans de vaines déclamations, dont, ſelon M. Walpole, le

nouveau Député avoit contracté le ton pour avoir trop vécu avec des perſonnes de ſon âge, & point aſſez avec celles qui avoient eu plus d'occaſions d'acquérir la connoiſſance des affaires, & un art plus heureux de communiquer leurs ſentiments. » Je n'ai deſſein, répondit M. Pitt, » ni de pallier, ni de nier le crime » atroce d'être jeune, dont l'hono- » rable Gentilhomme vient de m'ac- » cuſer avec tant d'eſprit & de dé- » cence, je me contenterai de ſou- » haiter que je puiſſe être de ceux » dont les folies ceſſent avec la jeu- » neſſe, & de ne pas reſſembler à » tant d'autres qui ſont ignorants en » dépit de l'expérience. Je n'entre- » prendrai pas de décider ſi la jeu- » neſſe peut être un ſujet de reproche » pour qui que ce ſoit; mais ſûre- » ment l'âge peut devenir mépriſable » à juſte titre, ſi l'on n'a pas profité » du temps pour ſe rendre meilleur, » & ſi le vice ſemble encore préva- » loir lorſque les paſſions n'ont plus » de force. Le malheureux, qui après » avoir vu les conſéquences fatales

» d'un millier de bévues, continue » encore à ſe tromper lourdement, » & dont l'âge n'a fait qu'ajouter » l'obſtination à la ſtupidité, eſt ſû- » rement un objet d'horreur ou de » mépris, & ne mérite pas que ſes » cheveux gris le mettent à l'abri de » l'inſulte. Combien plus doit-on » abhorrer celui qui s'eſt éloigné de » la vertu à proportion qu'il a avan- » cé en âge & qui devient plus mé- » chant avec moins de tentation, » qui ſe proſtitue lui-même pour un » argent dont il ne peut jouir, & » qui paſſe les reſtes de ſa vie à tra- » vailler à la ruine de ſon pays.

Ainſi, ſelon leurs différents caracteres, les uns déclament avec violence contre tout ce que fait le Miniſtre, les autres badinent quelquefois indécemment ſur les matieres les plus graves & les plus importantes. L'un eſt dans l'uſage de faire des plaiſanteries, l'autre eſt dans celui de les relever. On fait des compliments à ceux de ſon parti, on invective ceux dont on combat les opinions. On s'offenſe & on ſe

demande pardon; & pendant qu'on écoute ainſi des affections particulieres, ou des animoſités perſonnelles, on perd de vue le fond de la diſpute, & l'on ſacrifie l'intérêt public à celui de ſon parti.

De combien les affaires, dit un jour M. Walpole à la Chambre des Communes, *ſeroient plus promptement & mieux diſcutées, ſi dans nos diſputes on vouloit renoncer aux injures perſonnelles, & aux plaiſanteries offenſantes. Par de pareilles pratiques on fait paſſer le menſonge pour la vérité; & l'ignorance qui y a recours, tient lieu de capacité. Si le badinage & la plaiſanterie entraînent nos ſuffrages, il n'eſt pas néceſſaire, pour en obtenir la ſupériorité, d'être ſage & honnête, il ſuffira de rire & de railler; ce que tout homme peut communément faire avec autant de ſuccès qu'un autre.*

Il eſt cependant vrai que ce Miniſtre devoit s'en tenir à cette réflexion & laiſſer à ſes adverſaires des armes qui lui ont toujours mal réuſſi. Quelques jours après M. Windham ayant fait rire plus d'une fois la Chambre aux

dépens de M. Walpole, il échappa à celui-ci dans ſa réponſe de ſe comparer lui-même à une bête fauve à qui l'on donnoit la chaſſe pour réjouir l'Aſſemblée. M. Pulteney, qui prit la parole après lui, dit que par cette comparaiſon *le très-honorable Gentilhomme* faiſoit un aſſez mauvais compliment à ceux devant qui il parloit, & qu'elle étoit un peu trop bouffonne pour la dignité de l'Aſſemblée. *Mais*, continua-t-il, *puiſque celui que vous venez d'entendre a eu recours à une ſimilitude du genre le plus bas, je demande la permiſſion d'en hazarder une autre de même eſpece : Il y a vingt ans que le très-honorable Gentilhomme maquignonne la Nation ; il eſt temps de le démonter. C'eſt à la Chambre à juger ſi cette comparaiſon ne vient pas plus à propos que la ſienne. Quant à l'objet de la chaſſe dont il a parlé, je ne ſais ſi réellement il vaudroit la peine d'être pourſuivi, ſi ce n'étoit pour le plaiſir que cette chaſſe pourroit donner.*

Sans prendre aucun parti dans la diſpute, je ne puis m'empêcher de trouver l'une & l'autre comparaiſon

également indécentes. Celle-ci a de plus une dureté qui ne peut paſſer pour plaiſanterie qu'en ce pays-ci.

Voici un diſcours qui ne vous ſurprendra pas moins, prononcé à la Chambre des Pairs par un de ceux qui s'y ſont fait la plus grande réputation pour l'éloquence.

Milords, les deux jeunes Seigneurs qui ont ouvert le débat, ont parlé avec une telle dignité, une ſi grande force dans les raiſonnements, & tant de propriété dans les expreſſions, que je commençois à me croire dans un Sénat de Rome, d'Athenes, ou de Lacédémone; c'eſt pourquoi je dois remercier le noble Duc qui a parlé le dernier, de m'avoir ramené à une véritable Chambre de Seigneurs Anglois. (*) N'eſt-ce pas attaquer l'honneur même de l'Aſſemblée, que d'oſer lui témoigner un mépris auſſi éclatant, & que d'imputer à tous ceux qui la compoſent, ce qui peut n'être que l'erreur d'un particulier ? Eſt-il étonnant que de vils

(*) Diſcours de Milord Bathurſt. Actes de la Chambre des Pairs, Vol. 7. pag. 554.

Auteurs de Brochures parlent avec ſi peu de circonſpection des Membres du Parlement, lorſqu'entr'eux-mêmes ils obſervent ſi mal les égards qu'ils ſe doivent les uns aux autres, qu'ils donnent les premiers le ſcandaleux exemple de ce manque de reſpect? Ainſi quand un d'entr'eux accuſe le plus grand nombre d'être vendus au Miniſtre, & dit, *que comme ils en reçoivent des gages, il voudroit auſſi qu'ils portaſſent ſa livrée, afin qu'on pût les reconnoître* (*); il a fourni matiere aux Commentaires les plus injurieux.

Puiſque l'on poſe ici pour maxime que le Gouvernement n'eſt fondé que ſur l'opinion, on en devroit conclure que ceux qui détruiſent la réputation de la Puiſſance Légiſlative, en détruiſent l'autorité.

Sir John Barnard, Député de la Ville de Londres, qui depuis ſi long-temps fait une guerre ouverte au Miniſtre & à ſes Partiſans, & l'un des Membres de la Chambre des

(*) Actes de la Chambre des Pairs. Vol. 6. pag. 379.

Communes, dont la vivacité s'eſt portée le plus ſouvent aux excès dont je parle, loin d'en rougir, n'a pas craint de les juſtifier en pleine Aſſemblée, & de ſe faire une vertu de ce qu'on lui reprochoit comme un crici : voici ſa réplique à l'un des Chefs du parti de la Cour qui avoit porté ſes plaintes à l'Orateur des injures qu'on venoit de lui dire. » C'eſt une » preuve d'intégrité lorſque la lan» gue & le cœur étant d'accord, les » paroles ſont la repréſentation des » ſentiments ; ainſi j'ai toujours tâché » d'expoſer ce que je penſe avec » clarté, & ce que je ſens avec » force. Je trouve que c'eſt une hy» pocriſie de traiter la ſtupidité avec » reſpect, & d'honorer d'une réfuta» tion des diſcours deſtitués de bon » ſens. La folie qui ne ſe peut cor» riger ne mérite pas plus de ména» gement que la friponnerie. Si je » ſuis repris par ceux que je puis » offenſer en me ſervant de termes » qui ſervent à mes idées, du moins » par un lâche ſilence je ne leur don» nerai pas lieu de ſoupçonner que

» je me crois coupable, & je n'aurai
» pas plus d'égards pour les défen-
» ſeurs que pour les auteurs d'une
» abſurdité. Je ne nierai pas que la
» décence ne ſoit d'un grand uſage
» dans nos débats : elle peut quel-
» quefois mettre la folie à l'abri du
» ridicule, & empêcher que l'infa-
» mie ne ſoit expoſée publiquement,
» jamais cette décence n'eſt plus ſoi-
» gneuſement obſervée que lorſque
» l'on avance ici des propoſitions que
» rien ne peut ſauver du mépris, ſi
» ce n'eſt la forme ſolemnelle avec
» laquelle on tâche de les établir.
» La décence eſt un acceſſoire de
» convenance dans nos diſcuſſions
» Parlementaires ; mais la Liberté
» en eſt l'eſſence. Il eſt des cas où
» la vérité & la décence ne peuvent
» s'accorder enſemble. Toutes les
» propoſitions, tous les hommes doi-
» vent être ici traités comme ils mé-
» ritent de l'être, & il y en a pluſieurs
» qui n'ont aucun droit ni au reſpect,
» ni à la décence (*).

(*) Au Sénat de Rome où l'on ne connoiſſoit pas moins les droits, & où certainement on portoit

Vous ſentez, Monſieur, combien la pratique d'une pareille morale eſt dangereuſe dans des Aſſemblées où l'on traite les matieres les plus propres à échauffer les eſprits, & où chacun peut croire que la cauſe qu'il ſoutient eſt la ſeule qui ſoit honnête.

Je ne vous ai parlé de ces abus, que par l'influence néceſſaire qu'ils ont ſur l'éloquence dont ils ont corrompu le goût. Il ſe peut que le remede fût plus dangereux que le mal même. Peut-être ne prouvent-ils autre choſe, ſinon que les Anglois ſont des hommes, & des hommes comme les autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

plus loin l'amour de la liberté, on tenoit un langage bien différent.

Itaque ſine verborum contumeliâ à te diſſentire poſſum, ſine animi ſummo dolore non poſſum. (Phil. 8. 5.) *Satis multa cum Fuſio, ac ſine odio omnia, nihil ſine dolore.* (ibid. 6.) *Ex quo judicare debetis me non cum homine ſolere, ſed cum causâ diſſidere.* Phil. XI. 6.

LETTRE XXXIV.

A Monſieur DE BUFFON.

La raiſon pourquoi il y a ſi peu de belles maiſons à Londres. La magnificence de la Nobleſſe Angloiſe à la Campagne. De quelle maniere les hommes & les femmes y paſſent leur temps.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LONDRES étant une Ville fort grande, fort riche & fort triſte, & où la fumée du charbon de terre empoiſonne en quelque façon l'air que l'on y reſpire, il n'eſt pas étonnant que les gens aiſés, de quelque état qu'ils ſoient, s'y plaiſent ſi peu, & n'y demeurent qu'autant que leurs affaires les y obligent. Un Duc eſt ici logé plus à l'étroit que beaucoup de Bourgeois ne le ſont à Paris. Il y a peu de maiſons remarquables pour la beauté des bâtiments, ou la richeſſe des meubles. Je compterois au ſeul Fauxbourg Saint-Germain

plus de cinquante Hôtels dont on ne parle pas, qui ſont au-deſſus de la maiſon du Duc de Bedford, que les Anglois vantent tant.

Ce n'eſt pas qu'à cet égard ils craignent de dépenſer : la cauſe phyſique dont j'ai déjà fait mention, contribue plus que toute autre choſe à cette différence. Cette même fumée de charbon de terre, qui les oblige, quelque temps qu'il faſſe, à ſortir tous les matins de chez eux pour reſpirer un nouvel air, en empêche pluſieurs de bâtir des Palais dans une Ville où ils s'ennuient. D'ailleurs l'air enfumé dans les maiſons n'eſt pas moins contraire à la Peinture, à la Dorure, & en un mot, à la richeſſe des meubles, qu'à la ſanté des Habitants.

Ainſi, les Grands du Royaume ne regardent pas Londres comme le lieu de leur réſidence, & les Etrangers qui les voient confondus pêle-mêle avec les Négociants de cette grande Ville, ne les connoiſſent pas bien. On croiroit volontiers que les maiſons qu'ils occupent dans la Capitale ne ſont pour eux que des eſpeces

d'hôtelleries, où ils ſe logent pendant la tenue du Parlement, ce n'eſt qu'à la Campagne qu'ils étalent toute leur magnificence : ils y ont tous de vaſtes maiſons, un nombreux Domeſtique; des parcs peuplés de daims & de cerfs. Ils y tiennent une table ouverte aux Gentilshommes de la Province ; & dans la maniere dont ils vivent, tout annonce leur opulence & leur grandeur. Si parmi nous, les Grands, dont le luxe de Paris a dérangé les affaires, ſont quelquefois obligés de paſſer ſix mois à la Campagne pour les raccommoder, ceux de ce pays-ci font tout le contraire, ils reſtent à Londres quand ils veulent épargner, & n'y tiennent un ſi petit état, que pour pouvoir vivre dans leurs terres d'une maniere plus ſplendide.

Ils partagent leur loiſir, à la Campagne, entre la chaſſe, qui eſt leur occupation favorite, & la table, que l'on tient ici plus long-temps qu'en France. Les reſtes de leur loiſir, les uns le donnent aux ſoins de l'Agriculture & aux charmes de la vie

économique ; les autres à des jeux d'exercice, la plûpart très-violents. Celui pour lequel ils paroiſſent avoir le plus de goût, en eſt un où ils jouent avec tous leurs valets, & cela, dit-on, *parce que les Anglois ont une idée plus juſte de la véritable grandeur, que d'autres Nations, & qu'ils ne craignent pas de compromettre la leur en ſe familiariſant avec les petits.* En ſouſcrivant à cet éloge, on peut douter que ce ſoit là en effet la raiſon d'un pareil uſage. Il me ſemble en entrevoir une plus ſenſible & plus vraie : c'eſt qu'ils s'ennuient quand ils ſont ſeuls. Les Anglois à la Campagne ſe viſitent les uns les autres, mais ils n'y vivent guere enſemble. L'ennui eſt le tyran de la vie de la plûpart des hommes ; & quoique ſon empire s'étende aux Champs comme à la Ville, les Grands en ſouffrent plus que les petits.

Le bonheur n'eſt pas attaché à la poſſeſſion des richeſſes. Le Payſan eſt ſouvent plus heureux que ſon Seigneur ; le travail conſtant du premier le fait jouir de cette tranquillité d'ame,

d'ame, qui eſt le plus précieux de tous les biens, & que tout l'or du monde ne ſauroit payer. Au milieu des richeſſes on eſt dévoré de la ſoif de les accumuler, ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'hommes en ſavent jouir. La Nature y a attaché je ne ſais quel poiſon, preſque toujours funeſte au repos de ceux qui les poſſédent.

Ainſi, c'eſt au ſein même de l'abondance que l'on a plus de beſoin de diſſipation. Ne nous déguiſons pas la vérité, quelque humiliante qu'elle puiſſe être pour nous : ce n'eſt point par amitié que les hommes ſe cherchent les uns les autres, ce n'eſt que par beſoin. C'eſt ce qui fait que dans la ſolitude le Domeſtique devient l'ami de ſon Maître. L'homme eſt pour lui-même la plus dangereuſe compagnie. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui s'ennuient. Il n'eſt pas donné à tous de jouir avec ſenſibilité de toutes les richeſſes que la Nature nous préſente, de prendre du goût pour l'Agriculture, d'aimer le jardinage, de ſe plaire à voir une

roſe s'épanouir; tous ne ſavent pas profiter de la leçon de travail que nous donne l'abeille laborieuſe, lorſqu'elle va ſur tant de fleurs recueillir les ſucs dont elle compoſe ſon miel : ce ſont-là cependant les ſeuls plaiſirs qui ne laſſent ni ne dégoûtent à la Campagne, & il faut les aimer pour s'y plaire véritablement. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette ſenſibilité ! L'homme ſage, l'homme heureux eſt celui qui peut également & goûter la ſolitude au milieu du tumulte des Cours, & ſe trouver en compagnie dans le ſilence de ſon cabinet. Qu'arrive-t-il aux autres hommes ? Que l'ennui qui les a chaſſés de la Ville, les ſuit à la Campagne ; & pour me ſervir d'une expreſſion familiere, mais très-énergique, qu'on fait tout, qu'on va jouer avec ſes valets *pour tuer le temps*. (*) Quelle eſt notre

(*) M. de Fontenelle a fait les Vers ſuivants ſur cette façon de parler particuliere à notre Langue ; c'eſt le Temps qui parle :

Lorſque pour s'amuſer ſans ceſſe ils s'évertuent,
Ces Meſſieurs les Humains, ils diſent qu'ils me tuent :
Moi, je ne me vante de rien,
Mais, ma foi, je m'en venge bien.

folie ! Le temps eſt notre unique tréſor, & nous ne ſommes embarraſſés que ſur les manieres de le perdre ; nous nous plaignons que notre vie eſt courte, & il n'eſt point de jour qui ne nous paroiſſe trop long. Nous la précipitons nous-mêmes, en ne jouiſſant pas du préſent qui eſt à nous, & en courant ſans ceſſe après l'avenir, qui ne nous appartient pas.

De leur côté, les Angloiſes, qu'on n'a jamais ſoupçonnées d'être moins fieres que les Françoiſes, s'amuſent à la Campagne avec leurs femmes de chambre, & ſont ſouvent réduites à danſer avec elles, faute de ſavoir à quoi employer leur loiſir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui, que dans la foule & dans le tumulte. De-là viennent ces danſes de douze & de dix-huit perſonnes à la fois. Le même ennui, qui, à la Campagne, réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec ſon palefrenier, fait qu'ailleurs on n'oſe pas quitter la Ville. Combien de gens croient en effet que *hors Paris il n'y a pas de ſalut pour*

les honnêtes gens ? L'homme né pour le travail, doit regarder l'ennui comme une eſpece de tribut, que celui qui veut vivre dans l'oiſiveté eſt forcé de payer à la nature. C'eſt pour s'en exempter, qu'en différents pays on a recours aux voies les plus oppoſées. A Londres, on paſſe ſa vie au cabaret ou au caffé. A Paris, on ne fait chaque jour que ſe viſiter les uns les autres ſans avoir enſemble aucune affaire, ſouvent même ſans avoir rien à ſe dire. Le plus grand nombre de ceux qui viennent dans une maiſon, feroient auſſi-bien, & pour eux-mêmes & pour les autres, de ſe contenter de ſe faire écrire à la porte. Ce que tant de gens cherchent par ce mouvement continuel, à Conſtantinople où l'on eſt plus ſédentaire, on ne le trouve que par le ſecours de l'opium & du tabac en fumée. L'art de jouir n'eſt pas à la portée de la plûpart des hommes; parmi ceux même qui ne cherchent qu'à s'étourdir, il n'en eſt que trop qui n'y réuſſiſſent pas. C'eſt pour fuir ce cruel ennui qui les perſécute,

que l'un ſe ruine en bâtiments & l'autre au jeu, que les uns ſe plongent dans le malheur, & que les autres donnent dans les travers les plus ridicules. Cette maladie de l'eſprit tourne en autant de manies qui aviliſſent la raiſon, les différentes ſortes de goûts que les gens ſages ne ſe permettent que pour leur amuſement. Un homme paſſe ſa vie à entaſſer des Livres qu'il ne lit pas : une femme ſe trouve malheureuſe, ſi elle n'a pas toujours une douzaine de chiens autour d'elle. Tant de gens ne s'entretiennent avec des perroquets, que parce qu'ils n'ont pas de quoi s'entretenir avec eux-mêmes. L'ennui, ſi je ne me trompe, eſt la ſource de preſque toutes les folies & de toutes les ſottiſes des hommes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXV.

A Monſieur FRERET.

La Pierre de touche pour diſtinguer les Torys des Whigs.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

BIEN des gens ſe laiſſent tellement prévenir ſur la réputation de ſageſſe des Anglois, qu'ils ferment les yeux à tout ce qui n'y répond pas ; d'autres uniquement frappés de quelques défauts qui leur ſont particuliers, n'admirent peut-être pas aſſez leur zele pour le maintien de leurs Loix & de leur Liberté ; entre ces deux extrêmités, il eſt un milieu que le Sage doit tenir, & que vous obſervez conſtamment dans tout ce que vous m'écrivez. Il eſt ſûr que chez eux la différence de ſentiments ſur le Gouvernement entraîne pluſieurs inconvénients dans la Société civile. On trouve, pour ainſi dire, deux Nations dans la même. S'ils n'ont pas nos ridicules, ils en ont

d'autres, & vous connoiſſez trop bien les hommes pour en être étonné : les ridicules ſont l'appanage de l'humanité.

Vous vous ſouvenez, Monſieur, d'avoir lu dans le Spectateur, qu'il y a eu un temps en Angleterre où les femmes affichoient le parti dont elles étoient, par le côté du viſage où elles plaçoient leurs mouches. Il vient de paroître un Ouvrage qui tient de cette bizarrerie fanatique, & qui mérite, ſi je ne me trompe, d'être connu, du moins par ſa ſingularité. En voici le Titre :

LA PIERRE DE TOUCHE,

Ou MÉTHODE *ſimple & aiſée de diſcerner le bon & véritable Anglois de l'Anglois corrompu ; c'eſt-à-dire l'Ami de la Liberté & de la Patrie, de l'Eſclave de la Fortune & de la Cour ; Ouvrage utile à tous Gentilshommes, Marchands, Artiſans, Laboureurs & autres, qui ont droit de donner leurs voix aux Elections.* Par NATHANAEL SMITH, *de la ville de* LEICESTER.

Timeo Danaos & dona ferentes.

A Londres, chez BERNARD LINTOT. 1737.

Je commence par l'Avertiſſement que je vous traduirai tout entier,

pour que vous puiſſiez mieux juger du caractere & de la façon de penſer de l'Auteur.

» L'Etat floriſſant & la gloire de » l'Angleterre s'éclipſent à meſure » que la dépravation de nos mœurs » augmente; la corruption eſt aujour- » d'hui ſi générale, qu'on n'entre plus » au Parlement (*) ſans acheter les » ſuffrages de ſa Ville ou de ſa Pro- » vince. Tout homme qui aſpire à » devenir Membre de la Chambre- » Baſſe, eſt obligé de tenir table ou- » verte pendant le temps de ſon élec- » tion : ceux en qui réſide le droit » d'élire ne voient guere qu'en ces » occaſions les perſonnes des diffé- » rents partis qui emploient toute » ſorte d'artifice pour les ſurprendre. » Le loup dévorant s'y revêt de la » peau de l'innocent agneau. Celui » qui en ſecret eſt vendu à la Cour, » jure ſur les Saints Evangiles d'être » toujours contraire au Miniſtere ; „ l'honnête Artiſan, le ſimple Fer- „ mier l'en croient ſur ſa parole ;

(*) L'Auteur veut parler de la Chambre Baſſe, comme on le voit par ce qui ſuit.

„ le plus grand nombre, ſoit faute
„ d'expérience, ſoit faute de capaci-
„ té, n'eſt pas en état de reconnoître
„ le fourbe ſous le déguiſement qui
„ le cache. Ainſi tel croit choiſir un
„ homme zélé pour ſa Patrie, qui
„ donne ſa voix à un ambitieux prêt
„ à tout ſacrifier à ſa fortune.

„ Les malheurs qui arrivent tous les
„ jours par les ruſes que les Whigs(*)
„ emploient pour nous ſéduire, m'ont

(*) Ces noms de *Whigs* & de *Torys* n'ont pas toujours ſignifié le Parti de la Cour & celui qui lui eſt oppoſé. Dans les Lettres de Milord B**, Ouvrage qui, pour l'élégance du ſtyle & la ſolidité du raiſonnement, eſt au-deſſus de tout ce que les Anglois ont produit en ce genre, on voit qu'on appelle *Tory* ou *Whig* tour à tour le même Parti, ſelon qu'il a adopté tel ou tel principe. M. Smith donne le nom de *Tory* à quiconque eſt oppoſé à la Cour, quels que ſoient ces principes. Ce qui eſt d'autant plus étonnant que celui de *Whig* a été pendant long-temps le terme diſtinctif pour caractériſer ceux de la faction du Peuple.

Selon l'Auteur de la *Diſſertation ſur les Partis*, ſous le regne de Charles II. & ſous celui de Jacques II. ſon frere, le pouvoir & la majeſté du Peuple, un contrat original, l'autorité & l'indépendance du Parlement, liberté, réſiſtance, excluſion, abdication, dépoſition, étoient les idées aſſociées alors à l'idée d'un *Whig*, & les idées oppoſées étoient aſſociées dans pluſieurs eſprits à l'idée d'un *Tory*, c'eſt-à-dire, droit divin & héréditaire, ſucceſſion linéale, obéiſſance paſſive, prérogative, eſclavage, & quelquefois même le Papiſme.

„ déterminé à rendre publiques les „ Obſervations que j'ai faites ſur „ une matiere ſi importante. Ce ſont „ autant de regles ſûres pour diſtin- „ guer un véritable Tory de celui „ qui n'en a que le maſque. Ces „ regles en même temps ſont à la „ portée de tout le monde, il n'eſt „ néceſſaire ni d'avoir étudié, ni „ d'avoir hanté les Caffés de Lon- „ dres, pour en faire l'application. „ Celui qui aura des yeux verra, „ & celui qui aura des oreilles en- „ tendra. J'apprends à diſcerner un „ Whig d'un Tory, à ſa maniere de „ ſe vêtir, d'agir, de parler, de „ boire, de manger, &c. En un „ mot, avec ma méthode, il n'eſt „ plus beſoin que d'avoir des yeux „ & des oreilles pour ne s'y jamais „ méprendre.

Le premier Chapitre eſt intitulé : *Du tempérament, de la phyſionomie, du ton de voix, &c. des Torys.* Je ne me propoſe que de vous rendre compte des idées de l'Auteur, ſans les épouſer. L'envie de faire rire lui a fait ſouvent ſacrifier dans ſes remar-

ques la juſteſſe à la ſingularité. La ſorte de plaiſanterie & l'exagération continuelle qui régnent dans ſon Ouvrage, vous feront ſentir aſſez que c'eſt une Satyre auſſi outrée que bizarre.

Il établit d'abord comme un fait inconteſtable que les Torys en général ont meilleure mine, & ſont d'une conſtitution plus forte que les Whigs, *ſoit parce qu'ils ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus ſolide, & qui leur convient mieux, ſoit parce qu'il n'alterent pas autant que les Whigs leur tempérament dans le commerce des filles débauchées.* Ce ſont les propres termes de l'Auteur. „ Il eſt aiſé, dit-il, „ de diſtinguer le deſcendant d'une „ ſuite d'ancêtres qui ont vécu de „ bœuf & de pouding, de celui dont „ le pere & le grand-pere ſe ſont „ gâtés l'eſtomac en ne vivant que „ d'entremets à la Françoiſe. L'un „ a une abondance de chair & une „ certaine rotondité qui annonce la „ force de ſon tempérament & celle „ de ſon eſprit; l'autre, au contraire, „ a toujours l'air pâle & défait, ce

„ qui doit faire craindre un eſprit
„ qui ſe ſente de la foibleſſe du corps.
„ On nourrit Achille avec de la moë-
„ le de lion, pour le rendre fort
„ & courageux. Le ſuc du bœuf a
„ la même vertu pour les naturels
„ de ce pays-ci. C'étoit la nourriture
„ de ces braves Anglois qui ont rem-
„ porté tant & de ſi glorieuſes vic-
„ toires ſur les François. Tout autre
„ aliment ne peut qu'affoiblir le corps,
„ & diſpoſer l'eſprit à cette molleſſe
„ dont la politique d'un Miniſtre ſait
„ profiter. Le Roi Charles II. avoit
„ bien ſes raiſons quand il nous a
„ apporté la cuiſine Françoiſe.

M. Smith prétend donc que les Torys ont un air plus ſérieux, plus mâle & plus penſant que les autres Anglois ; en même temps il a la bonne foi de convenir auſſi que la plûpart ſont d'un tempérament mélancolique : Mais il ne perd rien à cet aveu, car fondé ſur Ariſtote, cité par Plutarque dans la vie de Lyſander, il prétend que *les grandes natures ſont ſujettes à la mélancolie comme celles de Socrate, de Platon & d'Hercule.*

Pour les Whigs, il assure que le grand nombre d'entr'eux ont le visage efféminé, à la Cour sur-tout, & qu'en général ils ont l'air léger, éventé & inconsidéré; en un mot l'air François: vous voyez, qu'en passant, l'Auteur nous donne aussi quelques coups de patte.

A l'égard du ton de voix, il dit que les Whigs l'ont doux & insinuant, & que les Torys l'ont vif & animé. A l'en croire tout est efféminé dans les uns, & tout est mâle dans les autres. Il va jusqu'à dire qu'il peut reconnoître au seul son de la voix un Tory d'une ancienne famille, & qui ne s'est point mésalliée, celui, par exemple, qui descendroit d'un Tory du temps de Cromwel, car son opinion est que les Torys sont aussi anciens que le Gouvernement Anglois, & que tout ennemi du Ministre en quelque temps qu'il ait vécu, étoit Tory. Au surplus, il soupçonne que les meilleurs sont de race Bretonne.

Le second Chapitre traite de la maniere de s'habiller; mais comme

les Whigs contrefont en cela les Torys, quand ils ont envie de plaire au Peuple ; l'Auteur avoue qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. *Le matin, au Parc S. James*, dit M. Smith, *on prendroit nos jeunes Seigneurs pour des Anglois raiſonnables & de véritables Torys : le ſoir à l'Opéra on les trouve poudrés, friſés, chargés de dorure, en un mot, ce qu'ils ſont, de mépriſables Whigs.* Le reſte de ce Chapitre ne pourroit que vous paroître inſipide à vous qui n'avez pas vécu en Angleterre. Rien n'eſt indifférent pour M. Smith. Une perruque plus ou moins courte, un habit fait de telle ou telle façon, tout eſt pour lui matiere à conjecture.

Je paſſe auſſi les trois Chapitres ſuivants, comme ne contenant que des remarques ſuperficielles, ou des conjectures trop hazardées, & je viens au cinquieme que je vous traduirai tout entier. C'eſt le plus ſingulier & le plus important de l'Ouvrage ; le ſeul titre excite la curioſité. Le voici.

Obſervations à faire à un Repas d'Election, pour découvrir ſi celui qui demande à être Député eſt un véritable Tory, & ſi l'on peut compter ſur lui.

„ Vous remarquerez d'abord de „ quel air votre homme vous recevra. Si, en entrant, il vous prend „ loyalement la main, & vous la „ ſerrant de toutes ſes forces, il vous „ la ſecoue bonnement & ſimplement, comme c'étoit la coutume „ de nos Peres, louez-en le Ciel; & „ dites en vous-même: celui-ci eſt „ des nôtres; ſi au contraire il vous „ fait une humble inclination de „ corps, accompagnée d'une profonde révérence; craignez cette „ politeſſe étrangere, prenez garde „ à vous; vous êtes en pays ennemi.

„ Vous ferez enſuite attention à „ ce qu'on ſervira ſur la table; ſi „ vous y voyez paroître des potages, des entrées & telles autres „ inventions ridicules de la cuiſine „ Françoiſe, celui qui vous traite „ eſt à coup ſûr un Whig, quelques

„ proteſtations contraires qu'il vous „ faſſe. Ceux de ce Parti n'oſent pas „ manger ſelon leur goût naturel ; „ ils ſuivent à leurs tables les loix „ de quelque *éminent* glouton de „ Paris, & préférent une poularde „ à la Béchamel, à notre oie rôtie „ avec une ſauſſe aux pommes cuites.

„ Si ſur la table du Candidat il n'y „ a pas de *Plum-Pudding* (*), ou ſi „ y en ayant, il n'en mange pas, „ autre preuve qu'il eſt Whig. Dis-„ moi qui tu fréquentes, & je te „ dirai qui tu es, eſt une maxime „ sûre ; dis-moi de quoi tu vis, & „ je te dirai comment tu penſes, en „ eſt une autre qui ne l'eſt pas moins.

„ S'il fait ſervir le rôt, ſoit viande „ de boucherie, ſoit viande blanche „ ou gibier, ſans qu'il ſoit inondé de „ beurre, ſoyez bien ſûr que ce n'eſt „ pas un Tory, un homme de ce „ Parti ne commettroit pas une faute „ ſi eſſentielle, dans la crainte de „ bleſſer le goût de quelques préten-„ dus docteurs en cuiſine, qui blâ-„ ment dans la nôtre, tout ce qui n'eſt

(*) Pudding où il y a des raiſins ſecs.

pas

„ pas conforme aux uſages François.
„ S'il ſe ſert de ſa fourchette pour
„ porter les morceaux à ſa bouche,
„ au lieu de les prendre & de ramaſ-
„ ſer la ſauſſe même avec ſon cou-
„ teau, ainſi que nos Peres l'ont
„ toujours pratiqué, c'eſt un hom-
„ me que la mode a gâté, & ſur
„ qui l'on ne peut compter.

„ A l'égard de la boiſſon, elle ne
„ donne pas lieu à des remarques
„ moins ſûres. Les liqueurs fortes
„ donnent du courage, & c'eſt pour
„ cela que les Torys les aiment.
„ Tout homme qui préfére le vin
„ de Bordeaux à celui de Portugal,
„ doit vous prévenir contre lui; il
„ n'a ſûrement pas à cœur l'intérêt
„ de ſa Patrie, puiſque le premier
„ de ces vins nous vient d'un pays
„ dont le commerce nous eſt à char-
„ ge, & que nous faiſons au con-
„ traire un commerce très-avanta-
„ geux avec le pays d'où nous tirons
„ l'autre.

„ Si celui qui veut être Membre du
„ Parlement alloit juſqu'à boire du
„ vin de Bourgogne préférablement

„ à celui de Bordeaux, c'eſt un hom-
„ me qui a perdu le goût naturel aux
„ Anglois, & qui par-là donne tout
„ lieu de croire qu'il en a auſſi perdu
„ la façon de penſer : l'un eſt une
„ ſuite de l'autre. Jamais un véritable Tory, eût-il ſéjourné dix ans
„ en France, n'a pu ſe faire à la ſaveur du vin de Bourgogne, ni au
„ fumet d'une perdrix.

„ Enfin, ſi le Candidat aime mieux
„ le vin de Champagne que les vins
„ blancs que nous tirons d'Eſpagne
„ ou de Portugal (*), ou que nous
„ fabriquons dans notre Iſle, il n'y
„ a plus rien à examiner, c'eſt un
„ Whig déguiſé : quoi qu'on puiſſe
„ vous alléguer en ſa faveur, refuſez-lui conſtamment votre voix.
„ On choiſit un jour, contre mon ſentiment, un homme dont je m'étois
„ méfié, parce que je l'avois vu boire
„ trois verres de vin de Champagne.
„ Six mois après il nous tourna caſaque, & ſe rangea du parti de la
„ Cour. On ne peut ſe fier à ceux qui

(*) L'Auteur veut parler de ces Vins communs que les Anglois appellent Vins de Montagne.

„ aiment une boiſſon ſi peu faite pour
„ notre Nation ; ils n'ont pas plus
„ de ſolidité que la mouſſe de la
„ liqueur qui leur plaît ſi fort.

„ Il eſt juſte auſſi d'avertir l'Anglois
„ honnête & bien intentionné pour
„ ſa Patrie, d'une mode que les
„ Whigs ont introduite depuis peu
„ à leurs tables, je veux parler des
„ Seigneurs de ce Parti, ou des par-
„ ticuliers fort riches, aſſez ridicules
„ pour les imiter, c'eſt-à-dire, en
„ général des Anglois qui ont le goût
„ le plus dépravé. On connoît la
„ maniere ſcandaleuſe dont les Whigs
„ affectent d'établir parmi nous les
„ modes & les vices des Nations
„ étrangeres. Aujourd'hui, la plûpart
„ d'entr'eux boivent leur vin à la gla-
„ ce, & ce n'eſt conſtamment que par
„ air, ce goût ne nous étant point
„ du tout naturel. Il en eſt néan-
„ moins qui affectent de s'en ſervir,
„ même au mois de Décembre, &
„ cela parce que c'eſt l'uſage chez
„ les François qui ont le cerveau
„ brûlé. J'étonnerai bien plus nos
„ bons Anglois du Nord, qui ne

„ connoiſſent que leur Campagne ;
„ & n'ont vu de Ville que celle
„ d'York, quand je leur apprendrai
„ qu'à certaines tables de Londres
„ on ſert aujourd'hui de la glace à
„ manger, comme on ſert ſur les
„ leurs de la gelée de groſeille.

„ A quel point de corruption ſom-
„ mes nous parvenus ! O temps ! ô
„ mœurs ! Et que diroient nos ver-
„ tueux Ancêtres de ce luxe étran-
„ ger ! Heureuſement cette dépava-
„ tion ne s'eſt pas encore introduite
„ chez les ſages Torys, & ceux de
„ ce Parti qui ſont ſimples & honnê-
„ tes, font encore chauffer leur vin
„ avant que de le boire, ainſi que
„ l'ont toujours pratiqué les vérita-
„ bles Anglois, ce qui eſt d'un uſage
„ ſalutaire pour l'eſtomac. C'eſt auſſi
„ la coutume des Chinois : chez ce
„ Peuple ſi ſage, on mange froid,
„ & on boit chaud.

„ Ce qui diſtingue le plus les Torys
„ des Whigs, c'eſt qu'en effet ils boi-
„ vent beaucoup plus que ceux-ci.
„ On peut juger de quelle façon un
„ homme penſe ſur le Gouvernement.

„ à ſa maniere de boire. Un ſimple
„ Tory boit le double d'un Whig.
„ Un Tory un peu ardent dans ſon
„ Parti, boit autant que douze Whigs
„ enſemble. Il n'y en a point, de ceux
„ de la premiere claſſe, qui ne ſoit
„ en état de boire à un repas d'élec-
„ tion en raſades bien meſurées tou-
„ tes les ſantés du Parti, & toutes
„ les malédictions que, ſelon l'uſage,
„ on y donne aux Chefs du Parti
„ contraire; & de plus, la confuſion
„ de la haute Egliſe en général, &
„ la damnation de tous nos Seigneurs
„ ſpirituels en particulier.

„ J'avoue que la regle n'eſt pas
„ ſans exception; nous avons quel-
„ ques Lords qui ne boivent pas mal
„ pour des gens de Cour: il y en a
„ même tel d'entr'eux que l'on voit
„ tous les jours ivre au Caffé; mais
„ la façon de penſer de ceux-là eſt
„ connue, & par conſéquent ils ne
„ ſont point dangereux.

„ La derniere réflexion qui me
„ reſte à faire ſur ce ſujet, eſt que
„ tout homme qui preſſe un autre
„ de boire & ne boit pas lui-même,

„ eſt un ennemi qui cherche à le „ ſurprendre : c'eſt ainſi qu'en uſent „ grand nombre de Whigs. Le franc „ & loyal Tory n'a pas recours à de „ ſi lâches baſſeſſes; comme il eſt ſans „ malice, il eſt ſans ruſes, & ſi l'in- „ térêt de ſon Parti ou la ſimple poli- „ teſſe exige qu'il enivre ſes convi- „ ves, il eſt le premier à leur donner „ l'exemple qu'ils doivent ſuivre.

En voilà aſſez, Monſieur, pour vous faire connoître quel eſt l'eſprit de cet Ouvrage. Si le ton exagéré de l'Auteur n'avertiſſoit pas tout Lecteur ſenſé de ſe défier de ſes jugements, ne ſeroit-il pas en effet ſingulier, qu'un homme, ſelon qu'il eſt, pour ou contre la Cour, donnât plus ou moins dans les excès de la table ? & en ce cas, quelles pourroient être les raiſons de cette différence ? Quelques-uns prétendent que le lieu où l'on a été élevé y fait quelque choſe, & que l'on boit plus à l'une des Univerſités qu'à l'autre; mais cette raiſon ne me paroît pas ſatisfaiſante, quand même la choſe ſeroit vraie. Ceux qui épouſent

l'un ou l'autre Parti, ont été indifféremment élevés à l'une ou l'autre Univerſité. Puiſque ſur ce fait, déja douteux par lui-même, on ne peut donner que de ſimples conjectures, ne pourroit-on pas dire que les regrets qu'ont ceux du Parti oppoſé au Miniſtere, de voir échouer tous leurs projets, le déſeſpoir de voir réuſſir ceux de leurs adverſaires, en un mot le mécontentement continuel où ils vivent, leur rend plus néceſſaire tout ce qui eſt un remede à l'ennui & au chagrin ? D'un autre côté, les Partiſans de la Cour donnent davantage dans ce qu'on appelle le commerce du monde & la galanterie, ils vivent un peu plus avec les femmes, ils ſont plus dans le goût de fréquenter la Comédie, l'Opéra, & tous les lieux où il n'eſt pas néceſſaire de boire pour s'amuſer.

Cependant, je ne prétends en aucune maniere faire ici ni la critique des uns, ni l'éloge des autres. Je me garderois bien d'oſer rien décider ſur ce ſujet. A l'exemple de Socrate, l'homme le plus ſage de la Grece,

Caton, ce grand Caton, cet esprit si Républicain, ce Romain si vertueux, buvoit souvent plus que la tempérance ne le permet, & celui qui a pouſſé le plus loin le luxe, Lucullus, étoit le plus honnête homme de toute l'Antiquité.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVI.

A Monſieur le Comte DE CAYLUS.

Sur l'Architecture en Angleterre, le mauvais goût des Anglois dans leurs Bâtiments & le goût ridicule qui commence à régner en France dans les ornements de toute eſpece.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS connoiſſez le *Vitruve Anglois*; & comme vous poſſédez non-ſeulement les regles de tous les Arts, mais ce goût ſûr, bien ſupérieur aux regles mêmes, puiſqu'il en eſt le principe caché; ne vous ſemble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès deſſiner & graver tout ce qu'il y a de bâtiments remarquables en Angleterre, pour nous apprendre que l'Architecture eſt un Art qui n'y eſt pas naturaliſé? Il eſt de ceux qui dépendent du goût, ainſi il peut être encore long-temps étranger dans cette Iſle. Ce n'eſt pas

que l'Architecture n'ait des principes connus & des regles certaines, fondées les unes ſur la nature, telle eſt celle-ci, par exemple, que le plus fort doit porter le plus foible ; les autres établies ſucceſſivement, & reconnues unanimement comme le réſultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés, mais la partie la plus difficile & la plus étendue, celle de la décoration & des ornements dont elle eſt ſuſceptible ; le goût ſeul peut la donner, & le goût ici donne peu.

L'Architecture eſt une des choſes qui annoncent le plus la magnificence d'une Nation ; & de la magnificence, on conclut aiſément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains que par ce qui nous reſte de leurs ſuperbes Amphithéatres, ne ſeroient-ils pas encore l'objet de notre admiration ? Tout ce que l'Hiſtoire rapporte des Egyptiens, fait moins d'impreſſion ſur nous que ces Pyramides immenſes qui ſubſiſtent dans leur pays depuis tant de ſiecles. Quelle idée ne laiſſera pas à la poſtérité la façade du Louvre, de la

puiſſance du Monarque qui l'a fait élever, & du point de perfection où les Arts ont été portés ſous ſon Regne (*).

Le pays de l'Europe où l'Architecture moderne a produit le plus de Chefs-d'œuvre, c'eſt l'Italie. Les Anglois n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques-uns. L'Architecte (†) qui a bâti leur fameuſe Egliſe de Saint Paul de Londres, aux proportions près qu'il a très-mal obſervées, n'a fait que réduire le plan de Saint Pierre de Rome aux deux tiers de ſa grandeur : pour peu que l'on ait de connoiſſance, il eſt aiſé de s'appercevoir, que par-tout où il s'eſt écarté de ſon modele, il a commis les fautes les plus groſſieres.

(*) Avec quel plaiſir les Citoyens ne voient-ils pas aujourd'hui mettre la derniere main à ce Chef-d'œuvre d'Architecture. Le zele de M. le Marquis de Marigny pour la gloire du Roi & pour celle de la Nation, qui ſont inſéparables, aſſure enfin au Louvre la durée de ces ſuperbes reſtes de l'Antiquité, qui ſont encore l'ornement de Rome moderne. Ce monument rappellera à jamais les Regnes les plus glorieux de la Monarchie Françoiſe, celui de LOUIS LE GRAND & celui de LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

(†) Chriſtophle Wren.

La plûpart des maiſons de Campagne, car il eſt peu de bâtiments à Londres qui méritent qu'on en parle, ſont encore ici dans le goût Italien ; mais on ne l'a pas toujours appliqué juſte. Un des premiers ſoins d'un Architecte doit être d'avoir égard au climat où il bâtit ; ce qui convient à un pays auſſi chaud, & dont l'air eſt auſſi pur que celui de Naples, devient incommode dans un climat beaucoup plus froid, & dont le Ciel n'eſt pas auſſi ſerein. Les Italiens dans leurs maiſons doivent ſe défendre du trop grand jour ; les Anglois, qui ne voient pas le Soleil auſſi ſouvent qu'ils le voudroient, doivent le chercher. La maiſon de plaiſance qui orne une vigne de Rome, n'eſt pas un modele pour une maiſon de Campagne des environs de Londres.

On prétend qu'il en coûte beaucoup ici aux Anglois qui veulent paſſer pour avoir du goût ; ils ſont forcés de contraindre le leur en tout, & d'en affecter un qui leur eſt étranger. Ils paient, dit-on, fort cher

pour entendre une muſique qui leur déplaît. Ils ont leur table couverte de mets auxquels leur palais ne peut s'accoutumer ; ils portent des habits qui les gênent, & habitent des maiſons où ils ne ſont point à leur aiſe. Ce pays n'eſt pas le ſeul où l'on trouve des hommes qui ſont la dupe de cette eſpece de manie, qui ſacrifient leurs commodités aux uſages du bel air, & le plaiſir réel à ce qui n'en eſt que l'ombre. Combien une pareille folie n'apprête-t-elle pas à rire aux véritables Philoſophes?

Le célebre Inigo Jones a orné Londres de quelques Edifices qui ont du goût, & entr'autres de cette magnifique ſalle de White-Hall, l'un des plus beaux morceaux d'Architecture qui ſoit en Europe. D'un autre côté, Milord Burlington, qui a joint les exemples aux préceptes, ſoit par l'Hôtel qu'il s'eſt bâti lui-même à Londres, ſoit par quelques Ecrits ſur l'Architecture, a tâché d'en communiquer le goût à ſes Compatriotes. Mais ces modeles n'ont pas rendu les Architectes Anglois plus habiles ;

& toutes les fois qu'ils veulent être autre choſe que de ſimples copiſtes, ils n'élevent encore que de peſantes maſſes de pierre, telles que le château de Blenheim, dont vous trouverez le plan & la façade dans le *Vitruve Anglois*.

Bien plus ſouvent encore, les Anglois, dans les décorations de leurs bâtiments, tombent dans un goût véritablement puérile. On a conſtruit pour la Reine, dans le parc de Richemont, un petit endroit, où l'on a placé ſa Bibliotheque de Campagne. On l'appelle la Grotte de Merlin, ce n'eſt autre choſe qu'un pavillon octogone, dont la voute eſt Gothique. Rien n'y répond à l'idée qu'on peut peut s'en former ſur le nom. On n'y voit pour toute curioſité, que cet enchanteur, & quelques autres figures en cire, grandes comme nature. Loin qu'en ce ſalon il y ait rien qui reſſente l'enchantement & la puiſſance du magicien, le ſpectacle qui s'y voit ne peut étonner que des enfants.

Les Anglois ne ſont pas toujours

heureux dans leurs inventions ; mais en quelque choſe que ce ſoit, ils ne connoiſſent ni la juſteſſe des proportions, ni l'élégance des formes ; auſſi ne réuſſiſſent-ils pas mieux dans le goût des meubles, que dans celui des autres ornements de leurs maiſons. Nous regardons les Italiens comme nos maîtres pour l'Architecture & la décoration extérieure des grands Edifices, mais pour la diſtribution & les proportions intérieures, les François paroiſſent s'y entendre mieux qu'aucune Nation de l'Europe, & c'eſt préciſément où le manque de goût des Anglois ſe fait le plus ſentir.

L'Amour de la vérité ne me permettra pas néanmoins de flatter mes Compatriotes, juſques dans leurs défauts. J'oſerois avouer & condamner les effets pernicieux de notre inconſtance naturelle. Aujourd'hui parmi nous dans tout ce qui dépend du deſſein, de même que dans les Ouvrages d'eſprit, on commence à s'écarter de cette noble ſimplicité que les grands Maîtres de l'Antiquité ont

ſuivie en tout, & que les nôtres ont tâché d'imiter. Ce n'eſt pas par ſtérilité que les uns & les autres l'ont adoptée; ceux qui affectent de s'en éloigner, prouvent moins leur fécondité que leur mauvais goût. Quoiqu'ils diſent pour couvrir leur ignorance ou leur manque de talent, il eſt bien plus aiſé de courir après l'eſprit & de coudre des Epigrammes les unes aux autres, que d'imaginer une belle Scene, & d'y rendre la nature dans toute ſa vérité. Cette abondance apparente eſt une ſtérilité réelle. Celui qui a tout à la fois un génie fécond & un goût ſûr, ſe fait un devoir de ſacrifier toute beauté ſuperflue. Mais en ce genre de richeſſes, comme dans les autres, il faut en avoir beaucoup, pour n'avoir pas regret à celles que l'on a mal employées. Le plus médiocre Deſſinateur invente des ornements de toutes formes, & les entaſſe les uns ſur les autres : un homme comme Bouchardon, n'en imagine que de nobles, & les diſtribue avec intelligence. Les Goths en ont été auſſi prodigues que les

les Grecs en ont été avares, & l'exemple de ces derniers nous fait voir que l'effort du génie, & la perfection de l'art, ſont de parvenir à cette heureuſe ſimplicité.

Je ſuis certain, Monſieur, que vous voyez avec regret, qu'en plus d'un genre on affecte déjà de s'éloigner du goût du ſiecle de Louis XIV. l'âge d'or des Lettres & des beaux Arts en France. Rien n'eſt plus monſtrueux, comme le remarque Horace, que de marier enſemble des Etres d'une nature oppoſée; c'eſt cependant ce que grand nombre de nos Artiſtes ſe font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contraſtent un Amour avec un Dragon, & un Coquillage avec une aîle de Chauve-Souris. Ils ne ſuivent plus aucun ordre, aucune vraiſemblance dans leurs productions. Ils entaſſent avec confuſion des corniches, des baſes, des colonnes, des caſcades, des joncs, des rochers; dans quelque coin de ce cahos, ils placeront un Amour épouvanté, & ſur le tout, ils feront régner une guirlande de fleurs. Qui

ne prendroient de pareils deſſeins pour des repréſentations de ces rêves bizarres où l'imagination ſe plait à raſſembler des objets dont la rencon- eſt impoſſible ? Voilà pourtant ce que nos Artiſtes appellent des deſſeins d'un nouveau goût. Ainſi pour avoir paſſé le terme, nous ſommes revenus à la barbarie des Goths. Peut-être eſt-il des choſes où trop de ſymmétrie eſt un défaut, mais c'en eſt d'ordinaire un plus grand, que de n'en obſerver aucune, elle doit toujours regner dans les maſſes, & non dans le détail des parties. Elle dans l'Architecture d'une néceſſité indiſpenſable. Un bâtiment quel qu'il ſoit, eſt un tout compoſé de parties qui doivent ſe répondre. C'eſt dans le détail des ornements qu'on doit chercher la variété. Des ſtatues placées en regard dans une niche font un mauvais effet, ſi elles n'offrent à peu près aux yeux la même maſſe, mais elles ne choquent pas moins, ſi l'attitude de l'une eſt abſolument ſemblable à celle de l'autre. La diverſité pour plaire eſt auſſi néceſſaire que

la ſimplicité. Ainſi dans un parterre, des plattes bandes doivent avoir les mêmes proportions, & ſoit dans les milieux, ſoit dans les extrêmités, des points marqués qui ſe répondent : obſerver ſcrupuleuſement le même ordre dans l'arrangement de chacune des fleurs qui ſont faites pour en varier le coup d'œil, c'eſt affecter une ſymmétrie auſſi froide que puérile. Mais qu'en fait d'ornements nous ſommes aujourd'hui loin de ce défaut ! nous ne voulons plus rien de ſymmétrique. Si l'on orne le frontiſpice d'un Hôtel, des Armes de celui qui le fait bâtir, on poſe l'écu en ligne diagonale, & la couronne ſur l'un des côtés, de façon qu'elle paroiſſe prête à tomber. On s'éloigne le plus qu'on peut de la ligne perpendiculaire & de l'horizontale : on ne met plus rien à plomb, ni de niveau.

Nos Architectes du temps paſſé étoient trop ſages pour ſe permettre ces écarts que ceux d'aujourd'hui trouvent ſi ingénieux (*). Dans ce

(*) J'en ai vu depuis à Rome un aſſez bizarre.

ſiecle plus hardi, on veut que tout le paroiſſe, & l'on renverſe tellement les choſes, que je ne ſais ſi ce mauvais goût ne prouve pas quelque renverſement dans les têtes. Ceux de nos Artiſtes qui ont quelque ſens, rougiſſent ſouvent des choſes qu'ils ſont obligés de faire, mais le torrent les entraîne; il faut, pour être employés, qu'ils faſſent comme les autres. On leur demande du goût nouveau, de ces formes qui ne reſſemblent à rien, & ils en donnent.

Cette maniere ſe fait ſentir ſurtout dans ceux de nos meubles qui ſont les plus conſacrés à l'ornement, & réellement le goût qui ſe permet

de Daniel de Volterre. C'eſt aux Minimes de la Trinité du Mont, à la Chapelle où il a peint cette fameuſe Deſcente de Croix. Sous le fronton qui couronne le Tableau on voit de chaque côté un buſte d'Ange adoſſé à la bordure, dont la tête ne ſert pas d'appui à l'entablement, ainſi qu'on a coutume d'employer les Cariatides. Ces Anges d'une main ſoutiennent un chapiteau Corinthien, & de l'autre tirent à eux la colomne qui commence à y toucher, & qu'ils ſemblent vouloir mettre en place. Ce célebre Architecte avoit le droit de prendre des licences, mais l'effet de celle-ci n'eſt pas heureux.

tout aujourd'hui, s'égare auſſi peut-être plus qu'il n'a jamais fait. A quoi reſſemblent ces pendules devenues ſi à la mode, qui n'ont ni baſe ni conſole, & qui paroiſſent ſortir du lambris où elles ſont appliquées ! Ces cerfs, ces chiens & ces piqueurs, ou ces figures Chinoiſes, qu'on diſtribue d'une façon ſi bizarre autour d'un cadran, en ſont-ils les ornements naturels ? Ces cartouches, qui ſoit en haut, ſoit en bas, ſoit dans les côtés, n'ont aucunes parties qui ſe répondent, ſont-ils en effet de bon goût ! Loin qu'une forme ſoit heureuſe lorſqu'elle eſt vague, pour ainſi dire, & qu'elle s'éloigne de toutes les formes connues, on ne peut imaginer rien d'élégant qui ne ſoit terminé, & qui ne doive reſſembler à quelque choſe. Il eſt dans tous les genres un vrai ſans lequel il ne peut rien ſubſiſter de beau, & c'eſt le ſentiment de ce vrai qui conſtitue le goût.

Quoi de plus ridicule que d'appliquer le vernis de Martin aux bronzes dont on orne les feux d'une

cheminée ! Quoi de plus fou que d'y attacher des pagodes de porcelaine ! C'eſt ainſi qu'à force de varier les objets, nous donnons dans l'extravagant, & qu'en voulant mettre trop de richeſſe dans les ornements, nous tombons dans le papillotage. A peine évitons-nous un excès, qu'un autre plus vicieux s'introduit à ſa place. Rien n'eſt ſi difficile que de détruire entierement le mauvais goût. C'eſt une eſpece d'hydre à pluſieurs têtes, on n'en a pas plutôt coupé une, qu'il en renaît une autre. Il eſt des mortels heureux, qui par une force ſupérieure viennent à bout d'en triompher. Ainſi Moliere, de ſon temps, par les beautés de ſes Pieces, força le Parterre à renoncer aux mauvaiſes plaiſanteries, aux jeux de mots & aux équivoques auxquels le Public étoit accoutumé. Ainſi le Puget de notre ſiecle peut, par les productions d'une imagination auſſi ſage que féconde, & d'un jugement exquis, ramener le vrai goût dans le Deſſein, & en nous rappellant à la belle nature, faire tomber dans le

mépris tout ce que l'ignorance & le mauvais goût ont enfanté depuis peu. Celui d'aujourd'hui, Monſieur, eſt ſi dépravé, que je ne penſe pas qu'il puiſſe durer encore long-temps, & ſi quelque choſe peut en accélerer la chute, c'eſt l'attention & l'encouragement que vous donnez aux Arts.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVII.

A Monſieur l'Abbé D'OLIVET.

Sur la Chicane autoriſée par la Juriſprudence Angloiſe, ſoit dans les Cauſes Civiles, ſoit dans les Cauſes Criminelles.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DANS tous les pays policés, la défenſe des malheureux a toujours été du reſſort de l'éloquence ; c'eſt à elle à implorer la protection des Loix contre l'oppreſſion de l'injuſtice ; mais comment prêteroit-elle ici ſa voix à la veuve & à l'orphelin, lorſque les plus grands intérêts de l'Etat ont tant de peine à l'émouvoir ?

Aux différents Tribunaux de Weſtminſter, bien plus communément qu'à nos Cours de Juſtice, l'art de la parole ſe borne aux ſubtilités & aux détours de la chicane. Chez nous, à la vérité, ce monſtre auſſi ennemi du bon ſens que de la bonne foi,

paroît tous les jours à la Barre en bonnet quarré & en robe longue, avec une effronterie que lui donne l'impunité ; mais ſi la véritable éloquence s'y montre moins ſouvent, elle n'y eſt pas cependant étrangere. De temps en temps elle éleve ſa voix à nos Tribunaux, & y fait ſentir ſon pouvoir. Nous avons aujourd'hui des Le Normans, des Cochins, des Aubris, qui y ſoutiennent encore ſa gloire, & qui ne font pas moins d'honneur à notre Nation, qu'à cette noble Profeſſion qu'ils exercent avec tant de célebrité (*).

Il faut que la Chicane qui a paſſé en Angleterre à la ſuite des Normands & de leurs Loix, ait trouvé d'auſſi heureuſes diſpoſitions dans les eſprits des Anglois, que dans

(*) Ces trois célebres Avocats ſont morts depuis que ces Lettres ont été écrites. Ce que le Public a perdu en eux, il le retrouve aujourd'hui dans M. de Reverſaux & dans M. de la Monnoie, petit-fils de celui qui s'eſt rendu ſi illuſtre dans la République des Lettres.

La mort qui nous a encore enlevé le premier, me force, en revoyant cette Edition, d'ajouter ici des regrets qui ne ſont pas moins ſinceres que l'éloge que j'avois fait de lui dans cette Note.

ceux des Normands mêmes. Sa puiſſance n'eſt pas moins établie dans ce pays-ci, que dans celui dont elle eſt originaire. L'Angleterre eſt ſans contredit la plus vaſte & la plus glorieuſe de ſes conquêtes. Du jour où la Chicane a établi ſon ſiege au milieu des différents Tribunaux de la Salle de Weſtminſter, elle y a régné en Souveraine abſolue, ſans interruption & ſans rivale. Son empire y eſt peut-être plus aſſuré, & ſûrement plus goûté que le Gouvernement préſent ne paroît l'être par la Nation. Le Roi n'a pas vingt mille hommes pour faire reſpecter les Loix, ce qui ſans doute eſt l'objet de cette Milice perpétuelle, autrefois inconnue chez les Anglois. La Chicane a cinquante mille Juriſconſultes pour appuyer ſon pouvoir & perpétuer ſon regne. On les appelle *les Gens-d'armes de la Loi.* Quelques-uns même en font monter le nombre juſqu'à cent mille. L'Auteur d'un petit Ouvrage ſur le Commerce, prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe. Il dit qu'ils

poſſédent la quatrieme partie des terres de la Nation. Comme les Cadets en Angleterre ſont réduits à leur légitime, ils épouſent volontiers la profeſſion d'Avocat, parce que c'eſt une des plus lucratives.

A Weſtminſter les Avocats diſputent moins ſur la juſtice de la Cauſe, que ſur la lettre de la Loi. Ils font naître plus de difficultés ſur la ſignification des mots qui doivent déterminer les Juges, qu'ils ne donnent d'attention à l'examen des faits diſputés par les Parties. Comme un frippon ſe tire ſouvent d'affaire par les ſubtilités les plus frivoles & les plus puériles, c'eſt à en imaginer tous les jours de nouvelles que les Juriſconſultes s'appliquent; c'eſt-là l'étude continuelle de ce grand nombre de Colleges d'Avocats, qui, à proprement parler, ne ſont à Londres que les Séminaires de la Chicane. C'eſt par leur artifice que la maſſe des Loix a tellement ſurchargé la Juſtice, qu'elle eſt devenue un fardeau pour les Peuples qui y ont recours, & qui, parce qu'ils en

ſouffrent, devroient être plutôt appellés Patients que Clients, ainſi que le remarque très-bien un Auteur de cette Nation.

De pareilles diſpoſitions dans les Loix, dans les Juges & dans les Avocats, ſont abſolument contraires à l'éloquence ; & il eſt auſſi impoſſible qu'elle s'établiſſe parmi les Juriſconſultes de Weſtminſter, que parmi les Procureurs au Châtelet de Paris.

Pour vous confirmer l'idée que je vous donne ici de la Juriſprudence Angloiſe, je veux vous rapporter un fait ſingulier dont M. Pope fait mention dans ſes Epîtres morales (*).

Il y a quelques années, qu'un fripon du premier ordre acquit des biens conſidérables par des voies également iniques. La premiere en forgeant un faux tranſport à lui-même d'une terre dont il retira de très-grandes ſommes. Le délit prouvé, il fut condamné à avoir le nez & les oreilles coupées. L'autre voie dont il s'étoit ſervi

(*) Voyez la III. Epître du II. Livre.

pour augmenter ſes richeſſes, & pour laquelle il fut pourſuivi en même-temps, fut celle-ci ; il avoit fabriqué un Teſtament frauduleux, par lequel il avoit fait déshériter un frere, & s'étoit donné à lui-même la ſucceſſion. Pour cette derniere fripponnerie, la Chancellerie le condamna à une priſon perpétuelle, où il a joui juſqu'à ſa mort de ces biens ſi mal acquis, & dont il a diſpoſé comme des ſiens propres en faveur de ſes Héritiers naturels. En France, outre la punition corporelle, les biens dont ce miſérable s'étoit emparé ſans autre titre que ſon effronterie, auroient été reſtitués à leurs véritables Propriétaires ; mais la Juriſprudence eſt toute différente en Angleterre, & les Avocats de Londres ſoutiendront dans leurs Plaidoyers que la punition impoſée pour de pareils délits, devient un titre d'acquiſition légitime à l'égard de celui qui les a commis. C'eſt comme ſi ce malheureux avoit acheté ces biens au prix des peines auxquelles il a été condamné. Ainſi ſi quelqu'un aime mieux acquérir

dix mille livres de rente que de conſerver ſon nez ou ſes oreilles, ce qui doit être naturel aux ames baſſes, telles que ſont toutes celles des fripons, la Juſtice lui enſeigne une voie d'y parvenir, & lui en aſſure la tranquille poſſeſſion. Quel jeu indigne dans une matiere ſi grave ! Et quel abus des Loix dans une Nation ſi ſage ! N'eſt-ce pas-là favoriſer le vice, & donner aux artifices du crime des moyens aſſurés de triompher de la ſimplicité de l'innocence ?

La Procédure criminelle en Angleterre, n'eſt ni plus ſérieuſe, ni mieux réglée : elle eſt ici traitée d'une maniere qui, pour ne rien dire de plus, étonneroit par-tout ailleurs. Mais pour que vous puiſſiez juger vous-même des ſubterfuges par leſquels la chicane peut dérober un coupable aux rigueurs de la Juſtice, voici ce que j'ai trouvé dans un Procès qui fut fait pour le crime de haute trahiſon en 1722, devant la Chambre des Seigneurs, au fameux Chriſtophle Layer, ſi connu par les Gazettes de ce temps-là.

» Une ſeconde fin de non-recevoir, » dit l'Avocat de l'accuſé, en adreſ- » ſant la parole au Chancelier, c'eſt » à l'égard du mot *Chriſtopherus*, écrit » avec un *e*; votre Grandeur ſait » que ce moyen de nullité eſt ex- » preſſément contenu dans l'Acte du » Parlement ſur les mots mal ortogra- » phiés, ou dont le Latin eſt impropre.

» Milord, il n'étoit pas poſſible que » je puſſe apporter avec moi toutes » mes autorités ſur ce ſujet; mais » j'ai ici pluſieurs des Dictionnaires » & des Lexicons les meilleurs, qui » prouvent que le mot doit être » *Chriſtophorus*, & je crois que mes » adverſes Parties ne pourront m'ap- » porter aucun exemple tiré d'un » Livre autentique Grec ou Latin, » où ce mot ne ſoit pas écrit avec » un *o*, & non pas avec un *e*. C'eſt » *Chriſtophorus*, de πεφόρα, le Pré- » térit *Medium* du verbe Grec φέρω, » & les régles de l'étymologie, & la » formation des noms verbaux, prou- » vent qu'il doit être ainſi ortogra- » phié, & ne peut l'être autrement.

» Dans tous les Dictionnaires le mot » Latin pour Chriſtophe, c'eſt *Chriſ-* » *tophorus*.

» Milord, j'eſpere que votre Gran- » deur, me pardonnera ; la vie d'un » homme eſt ici intéreſſée ; & com- » me je ne voudrois pas m'appuyer » d'aucune raiſon qui en pareil cas » ait été rejettée, auſſi ne dois-je » pas non plus en rejetter aucune » qui puiſſe être eſſentielle pour un » priſonnier dont la Cour m'a confié » la défenſe. Je paſſe aux mots dont » le Latin eſt impropre : *Compaſſatus*, » *imaginatus fuit & intendebat.* Je ne » ſai ſi ce Latin paſſera à Salle de » Weſtminſter, mais aſſurément il ne » ne paſſeroit pas aux Ecoles de » Weſtminſter.

» *Et intendebat. Et*, une conjonc- » tion copulative entre des verbes » employés en différents temps. *Com-* » *paſſatus & imaginatus fuit*, ſont » au Prétérit parfait, & *intendebat* » au Prétérit imparfait. Pourquoi » ce dernier verbe n'a-t-il pas été » mis au Prétérit parfait comme les » deux

» deux premiers, ſuivant les regles » du Latin Claſſique ? C'eſt pour- » quoi, &c. (*)

Peut-on entendre ſérieuſement de pareilles diſcuſſions de vétilles Grammaticales dans une affaire de cette importance, & où il eſt queſtion de la vie d'un homme ? Que penſeroient les Peuples les moins policés, les Sauvages même de l'Amérique, d'une forme de juſtice auſſi extraordinaire ! Après tout, n'eſt-ce pas comme ſi cet Avocat diſoit : le Priſonnier que je ſuis obligé de défendre peut être un traitre à ſa Patrie, mais ceux qui lui ont fait ſon procès ont commis des ſoléciſmes contre les regles de la Grammaire Latine ; c'eſt pourquoi je demande qu'il ſoit remis en liberté, dût ſon crime, tout énorme qu'il eſt, demeurer impuni. Oſeroit-on donner le nom de Juriſprudence à celle qui autoriſeroit un pareil raiſonnement? La Philaminte de Moliere

(*) Malgré la chicane & l'habileté de ſes Avocats, ce malheureux ne laiſſa pas d'être condamné au ſupplice des Traîtres. Son Proces eſt imprimé *in-folio*, à Londres, 1722. avec celui qui fut fait au Docteur Atterbury, Evêque de Rocheſter, qui eſt mort à Paris en 1731.

qui chaſſe Martine à cauſe des incongruités que cette pauvre Villageoiſe commet contre la Langue, eſt-elle plus ridicule que l'Avocat qui protége un coupable, parce que ceux qui l'accuſent parlent mal Latin ?

Je ſais ce qu'on peut me répondre, & qu'en cela les Avocats ne font que ſe conformer à la Loi : je ſais auſſi que celle-ci, tout étrange qu'elle paroît, a néanmoins un objet louable, c'eſt d'offrir à l'innocent plus de moyens de ſe défendre, & en tout cas d'épargner autant qu'il eſt poſſible la vie des hommes. Mais le but de la plûpart des Loix eſt toujours ſage ; c'eſt l'exécution qui en démontre le déſavantage ou l'utilité. Celles-là ſeules font honneur aux Légiſlateurs qui contribuent réellement au bonheur & au maintien de la Société. Les Loix ſont faites pour punir ceux qui en troublent l'ordre ; la ſubtilité des Avocats les encourage.

C'eſt une maxime de tous les pays & de tous les temps que le repos de la Société exige que le crime ſoit puni ; & n'eſt-ce pas l'autoriſer que

d'ouvrir de pareils ſubterfuges aux coupables pour ſe dérober aux rigueurs de la Juſtice ? Que les Loix exigent la plus grande évidence dans les preuves du crime, que l'Avocat faſſe valoir les circonſtances qui peuvent les exténuer ; à la bonne heure : il ſuffit d'avoir de l'humanité pour recevoir favorablement tout ce qui tend à conſerver les Citoyens, & à ſauver les malheureux ; excepté les raiſons de non-recevoir, priſes des ſoléciſmes que peut faire un Officier de Juſtice.

Quant aux Loix, elles doivent également empêcher & que l'innocence ne ſoit opprimée, & que le crime ne demeure impuni. C'eſt encore un reſte de la barbarie des derniers ſiecles, que de faire le Procès en Latin à un Anglois. Le Parlement en a enfin reconnu l'abus. Dans les dernieres années du regne de George I. il a été réglé que les Actes de toute eſpece ſeroient déſormais écrits dans la Langue naturelle. C'eſt en 1731 que M. George Sacville, que j'ai l'honneur de connoître parti-

ticulierement, préſenta à cet effet un Bill à la Chambre des Communes. Il eſt étonnant que les Anglois aient tant tardé à s'aviſer d'un moyen ſi facile de rogner les ongles à la Chicane ; mais qu'il leur reſte encore de réformes à faire pour perfectionner leur Juriſprudence ! Il eſt auſſi dangereux de permettre à la ſubtilité des Avocats d'éluder la diſpoſition des Loix, qu'il le ſeroit d'en abandonner l'eſprit à l'interprétation des Juges. Ceux-ci les rendroient arbitraires, les autres les rendent inutiles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVIII.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur l'aiſance où vivent les Payſans d'Angleterre, & la différence qu'il y a entr'eux & ceux de France.

De Stamford, &c

MONSIEUR,

C'EST à la Campagne que l'on remarque le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre; on pourroit preſque dire qu'autant en France le luxe regne dans les Villes, autant en Angleterre il eſt commun dans les Campagnes. Le Payſan Anglois eſt riche, & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant, il participe comme les autres hommes de ſa Nation aux avantages du Commerce. En plus d'un endroit, le valet d'un Fermier prend ſon Thé avant que d'aller à la charrue.

On ne peut que louer la ſageſſe

du Gouvernement Anglois, qui veille ſi utilement au bonheur de cette claſſe d'hommes, que l'on devroit regarder comme la premiere, puiſque c'eſt celle qui fait vivre toutes les autres. Un Etat où le Payſan eſt à ſon aiſe, ne peut qu'être un Etat riche. La culture des terres, & le bien-être de ceux qui y ſont employés, doivent être le premier objet de la Légiſlation. Il n'eſt pas juſte qui celui qui ſeme ne recueille que pour les autres, & que celui qui travaille ne jouiſſe pas des fruits de ſon labeur. Quelles que ſoient ces maximes, dictées par un fonds de dureté pour les malheureux, qui n'accompagne que trop ſouvent la molleſſe & l'opulence, & reçues par une politique mal éclairée, les terres ſont toujours mieux cultivées à meſure que les Payſans ſont plus riches; du moins il eſt ſûr que celui qui eſt mal nourri, n'eſt pas en état de ſoutenir le travail,

Nos Voiſins, à cet égard, ont des principes tout différents; l'humanité les dicte, & l'expérience en prouve

la ſageſſe : le ſoin avec lequel les Campagnes ſont cultivées chez eux, eſt l'effet de l'abondance où vit le Payſan ; & s'il eſt vrai que communément parlant il ſoit ici plus fort qu'en France, c'eſt peut-être encore parce qu'il eſt mieux nourri. Non-ſeulement le fruit de ſon travail ſuffit à ſes beſoins, il le met de plus en état de ſe procurer cette eſpece de ſuperflu, qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie ; il eſt différent ſelon les différents Etats, & l'on peut dire que chaque condition a ſon luxe. Auſſi en Angleterre, de même qu'en Hollande, les Villages ſont plus riants & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richeſſe de ceux qui les habitent : on s'apperçoit dans les maiſons des Payſans Anglois, qu'ils ſont aſſez aiſés pour avoir le goût de la propreté, & qu'ils ont le loiſir pour le ſatisfaire. Je les ai trouvés par-tout bien vêtus. Ils ne ſortent pas en Hyver ſans une *Redingotte*. Leurs femmes, leurs filles ne ſe contentent pas de s'habiller, elles ſe parent. L'Hyver elles ont

de petits manteaux de drap pour ſe munir contre le froid ; l'Eté, des chapeaux de paille pour ſe garantir des ardeurs du Soleil. Les Angloiſes ont toutes le teint beau, celles de la Campagne même ne l'ignorent pas; & l'aiſance dont elles jouiſſent, leur permet de ſonger à le ménager. Une jeune Villageoiſe ailleurs n'eſt qu'une Payſanne, ici, ſouvent à la propreté de ſa parure & à la gentilleſſe de toute ſa perſonne, on la prendroit pour une de nos Bergeres de Roman. Je connois des Provinces en France où les femmes ne différent de leurs maris que par la jupe ; auſſi quelques-unes n'ont-elles guere moins de peine, dans le pays ſur-tout où elles partagent avec eux le travail fatigant de la charrue. Il eſt rare de voir des Angloiſes occupées à des ouvrages pénibles.

Tout ſe ſent ici de la ſage économie qui regne à la Campagne, juſques aux animaux même, & la terre rend avec uſure au Laboureur, ce qu'il lui en coûte pour avoir de bons chevaux, & pour les bien nourrir.

S'il conduit ſon bled au marché, il en a un particulier pour ſa monture. C'eſt ſur-tout aux courſes que l'on voit des preuves de l'aiſance où vit le Payſan Anglois. Il ne s'en fait aucune où l'on ne trouve deux mille Villageois, dont la plûpart ont en croupe leur femme, leur fille ou leur maîtreſſe. Souvent même on y voit galopper de groſſes & graſſes Fermieres, aſſez heureuſes pour avoir des chevaux qui les puiſſent porter. On ne court après le plaiſir que quand on n'eſt pas retenu par les ſoins du ménage.

C'eſt dommage que cette abondance dont jouit le Payſan d'Angleterre, le rende ſi fier & ſi inſolent. Il ne ſe contente pas de diſputer le pas à celui que l'ordre de la Société a établi ſon ſupérieur, il le heurte quelquefois, & l'inſulte pour ſe réjouir. Quiconque a quarante Shellings de rente, donne ſa voix aux élections des Membres du Parlement. Le Payſan Anglois eſt tout fier de ce droit, & ſonge plus à s'en prévaloir qu'à en faire un bon uſage.

Que le Peuple d'Angleterre ſeroit en effet heureux, s'il connoiſſoit bien tous ſes avantages ! Mais il ne paroît pas qu'il en ſente le prix, puiſque tout riche qu'il eſt, il vend ſouvent ſa voix pour un pot de biere. Rien n'eſt ſi commun que l'ivrognerie & la crapule parmi la populace d'Angleterre. L'habitude de ce vice eſt ſi puiſſante ſur quelques-uns d'eux, qu'elle leur ôte toute autre conſidération, & même celle de la mort. Tout le monde ſait que ces malheureux, deſtinés à ſubir les rigueurs de la Juſtice, meurent contents, pourvu qu'ils meurent ivres. Voici ce qui arriva à Lincoln, Ville aſſez grande de ce voiſinage, il y a quelques années. Cinq ou ſix miſérables y étoient dans les priſons condamnés à la mort, pour avoir volé ſur les grands chemins. Deux jours auparavant celui où ils devoient être exécutés, ils trouverent le ſecret de ſortir du lieu où ils étoient enfermés, par le moyen d'un trou qu'ils pratiquerent dans le mur : malheureuſement, l'endroit où ils arriverent en

ſortant du cachot, étoit un cellier: ils s'étoient échauffés en travaillant, il y avoit de bonne biere, & ils en burent tant, qu'on les y retrouva tous ivres le lendemain.

Au milieu de toute cette aiſance, il eſt cependant facile de s'appercevoir, qu'ici le Payſan n'eſt pas auſſi gai qu'en France, de ſorte que peut-être eſt-il plus riche, ſans être en effet plus heureux. Les Anglois de tous les états ſe reſſentent de cette triſteſſe, qui fait une partie de leur caractere National. Ici les Payſans montrent peu de gaieté, même dans leur ivreſſe. En France, au contraire, dans plus d'une Province, le Payſan ne boit que de l'eau, & n'en eſt pas moins joyeux. Le Berger en conduiſant ſes troupeaux, le Laboureur courbé ſur ſa charrue, l'Ouvrier même au milieu des travaux les plus penibles, parmi nous tout le monde chante: ſoit que la plûpart ne ſentent pas les peines de leur état, ſoit qu'ils ne chantent que pour les ſoulager, c'eſt que je ne n'examine pas; toujours eſt-il ſûr que par tempéra-

ment ou par réflexion, ils prennent le parti le plus ſage.

Le Peuple en France eſt d'humeur douce, & ſe contente de peu; c'eſt celui de l'Europe le mieux conſtitué pour être heureux, & ſa modération prouve, ce me ſemble, combien il mérite de l'être. Henri IV. qui le connoiſſoit & qui l'aimoit, eut à peine rétabli le calme dans ſon Royaume, qu'il ſentit la néceſſité de ſoulager les Campagnes. Auſſi ſage Politique, que bon Roi, il vouloit que ceux qui cultivent la terre puſſent en recueillir les fruits ſans amertume. La mort l'enleva trop tôt à la France. Je ſouhaite qu'un Roi qui aime autant ſes Sujets que le ſage Monarque ſous lequel nous vivons, puiſſe exécuter ce projet, digne de celui de ſes Ancêtres qui s'eſt appellé le Pere du Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXIX.

A Monſieur DU CLOS, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

Sur les Tragédies de Shakeſpear.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

ON nous a donné depuis quelques années différents Ouvrages Anglois, qui ont été bien reçus parmi nous. Le Traducteur de Milton, qui a rendu le ſublime de ce Poëte avec autant de force & d'élévation que la Proſe en comporte, du moins dans notre Langue, nous a fait admirer le *Paradis perdu* : les deux Eſſais de M. Pope, que M. l'Abbé du Reſnel a mis ſi heureuſement en Vers François, ont réçu les applaudiſſements qu'ils méritent ; nous avons accueilli tout ce qu'on nous a traduit des Ouvrages du Docteur Swift. Mais quant aux Pieces du Théâtre Anglois, que vous déſireriez de connoître, la plûpart auroient de la peine à réuſſir

parmi nous. Les Tragédies Angloiſes ne ſont pas moins oppoſées à notre goût, que leurs Comédies le ſont à nos mœurs. Il ſeroit même très-difficile d'en donner des extraits dans le goût de ceux que le P. Brumoy a faits du Théatre Grec. Si un pareil travail ſatisfaiſoit les gens de Lettres, je doute qu'il eût de quoi plaire aux gens du monde.

Le premier Auteur Dramatique Anglois, Shakeſpear, n'en doutez pas, Monſieur, eſt un grand Poëte; quelques beautés de ſes Ouvrages qui ont été rendues dans notre Langue, en ſont une preuve; mais des Traductions complettes, ou des extraits fidelles de ſes meilleures Pieces, feroient beaucoup de tort en France à ſa réputation (*). Peut-être qu'en ce qu'il a de beau, il ne le céde à aucun Auteur ancien ou moderne : c'eſt dommage qu'il tombe

(*) Le Théatre Anglois de M. De la Place, qui a paru depuis, n'a pas laiſſé de réuſſir, & ce ſuccès eſt dû autant aux talents du Traducteur qu'aux peines prodigieuſes qu'il a priſes, pour que les défauts de ce Poëte n'empêchaſſent pas de goûter dans notre Langue les beautés réelles de ſes Ouvrages.

ſi ſouvent dans le bas & dans le puérile. Autant on a de plaiſir à voir un morceau détaché d'une de ſes Tragédies, autant on auroit de peine à en lire aucune d'un bout à l'autre. Les productions admirables de ſon génie, ſont un contraſte perpétuel avec celles de ſon mauvais goût ; à la ſuite de la plus belle Scene, il faut s'attendre à la plus ridicule. En faveur de ces beaux endroits, les Anglois lui pardonnent tout le fatras dont ſes Ouvrages ſont remplis ; nous ne ſerions pas ſi indulgents. Quelques Scenes languiſſantes de Corneille empêchent qu'on ne joue pluſieurs de ſes Pieces, où il y en a tant d'autres de ſi belles. Sertorius, Othon, ſont des Tragédies que l'on peut regarder comme proſcrites au Théatre.

Les Anglois ont pour leur Shakeſpear une admiration outrée : quand il paroîtroit en François avec tout le mérite qu'il peut avoir dans ſa Langue, nous rabattrions toujours beaucoup des éloges qu'ils en font, & ſes Admirateurs ne nous le pardoneroient pas. Nous ſerions révoltés

avec juſtice de voir allier perpétuellement la force & le ſublime du grand Corneille, au Comique bas & trivial, aux pointes, aux jeux de mots, & à toutes les miſérables plaiſanteries de nos anciennes Tragédies ſur les Myſteres de la Paſſion.

Je vais vous en donner quelques exemples ; la Scene du troiſieme Acte de la Tragédie de *Jules-Céſar* eſt ſans contredit celle où le génie de Shakeſpear s'éleve le plus haut, & tombe au plus bas. Le célebre M. De Voltaire en a déja fait connoître l'eſprit ; pour vous mettre mieux en état de juger de l'Auteur même, je me propoſe de vous la traduire mot à mot.

BRUTUS.

» Romains, compatriotes & amis, » écoutez-moi pour ma défenſe, & » ſoyez attentifs pour que vous puiſ- » ſiez m'entendre ; croyez-moi pour » mon honneur, & rendez juſtice à » mon honneur pour que vous puiſ- » ſiez me croire ; jugez-moi dans » votre ſageſſe, & éveillez vos ſens, » pour que vous puiſſiez me juger

» plus

» plus équitablement. S'il y a dans
» cette Aſſemblée quelques Amis de
» Céſar, je leur déclare que l'amitié
» que Brutus portoit à Céſar, n'étoit
» pas moindre que la leur; ſi donc
» un de ſes Amis me demande pour-
» quoi Brutus s'eſt élevé contre Cé-
» ſar, voici ma réponſe : ce n'eſt
» pas que j'aimaſſe moins Céſar, c'eſt
» que j'aimois Rome encore davan-
» tage. Choiſirez-vous de voir Céſar
» vivant & de mourir ſes eſclaves,
» plutôt que d'être tous libres par ſa
» mort ? Comme Céſar m'aimoit, je
» le pleure; comme il étoit heureux,
» je m'en réjouis; comme il étoit
» vaillant, je l'honore; mais comme
» il étoit ambitieux, je l'ai tué. Ainſi,
» voilà des larmes pour ſa tendreſſe,
» de la joie pour ſes ſuccès, du reſ-
» pect pour ſa valeur, & la mort
» pour ſon ambition. Qui de vous
» eſt aſſez lâche pour vouloir être
» eſclave ? S'il en eſt un ſeul, qu'il
» parle, car c'eſt lui que j'ai offenſé.
» Qui de vous eſt aſſez dépravé pour
» ne vouloir pas être Romain ? S'il
» en eſt un ſeul, qu'il parle, car c'eſt

» lui que j'ai offenſé. Qui de vous » eſt aſſez mépriſable pour ne pas » aimer ſa Patrie ? S'il en eſt un ſeul, » qu'il parle, car c'eſt lui que j'ai » offenſé.... J'attends que quelqu'un » me réplique....

PLEBEIENS.

» Perſonne, Brutus, perſonne.

BRUTUS.

» Je n'ai donc offenſé perſonne ? » Je n'ai pas plus fait à Céſar que » vous feriez vous-mêmes en pareil » cas à Brutus. La raiſon de ſa mort » eſt enregiſtrée dans le Capitole. Sa » gloire n'eſt point obſcurcie en ce » qu'il avoit de grand, ni ſes offen- » ſes même pour leſquelles il a ſouf- » fert la mort, ne ſont point aggra- » vées. Voici ſon corps qu'on appor- » te, ſuivi de Marc-Antoine, qui le » pleure, & qui, ſans avoir eu de » part à ſa mort, en recevra le bé- » néfice ; & qui de vous ne le recevra » pas ? Je vous laiſſe, en vous aſſu- » rant, que comme j'ai tué mon meil- » leur Ami pour le bien de Rome, » j'ai le même poignard pour moi- « même lorſqu'il plaira à mon Pays » de demander ma mort.

Antoine parle enſuite, & détruit l'effet de cette Harangue par une autre, qui n'eſt pas moins pathétique. (*) Cette Scene, où ſont ces deux Chefs-d'œuvre, finit par le Comique le plus bas & le plus ridicule. Antoine n'a pas plutôt inſpiré au Peu-

(*) Quelles images ! Que de force ! Quelle Poéſie ne trouve-t-on pas dans la peroraiſon du Diſcours d'Antoine ? Quoi de plus propre à émouvoir les eſprits & à toucher les cœurs d'un Peuple auſſi ſenſible à ces ſortes de ſpectacles, qu'on a remarqué que l'étoient les Romains :

ANTOINE.

„ Romains, vos larmes peuvent couler... Regar-
„ dez : Ici, Caſſius enfonça ſon poignard... Ici,
„ Caſca plongea le ſien... Là, Brutus a frappé...
„ C'eſt juſqu'ici que le ſang a réjailli, comme
„ pour s'aſſurer qu'il étoit verſé par la main de ce
„ même Brutus ſi chéri de Céſar... Ce coup affreux
„ lui fut le plus ſenſible : Céſar y ſuccomba.
„ L'ingratitude, plus meurtriere encore aux yeux
„ de ce Héros, que les poignards des Conjurés,
„ pénétra, perça ce grand cœur... Céſar ne vit
„ plus rien après avoir vu Brutus armé contre lui...
„ La trace de ſon ſang peut encore peindre à vos
„ yeux & ſa marche & ſa chûte... Quelle chûte,
„ grands Dieux ! Quel ſpectacle, mes amis ? Le
„ même coup nous a tous fait tomber : Quoi,
„ vous pleurez... La pitié vous ſaiſit ? Ne cachez
„ point vos larmes : elles honorent l'humanité.
„ Ne retenez point vos ſanglots à l'aſpect de ce
„ corps déchiré.... Le voilà, ce Céſar qui vous
„ aimoit ; le reconnoiſſez-vous en cet affreux état !

PLEBEIENS.

„ O Céſar !... O jour terrible !... Il faut qu'il
„ ſoit vengé, &c.

ple l'ardeur de venger la mort de Céſar, qu'on voit paroître un nouveau Perſonnage. Le Peuple l'entoure avec empreſſement, lui demande quel eſt ſon nom, d'où il vient, & où il va, s'il eſt garçon ou marié, &c. Il répond qu'il s'appelle Cinna, & auſſi-tôt le Peuple s'écrie : *C'eſt un des conſpirateurs, mettons-le en pieces. Non, Meſſieurs*, dit le pauvre miſérable, tout effrayé, *je ſuis Cinna le Poëte. N'importe*, reprend la populace, *déchirons-le pour ſes mauvais Vers.* Voilà comme finit d'ordinaire tout le Tragique de Shakeſpear, voilà comme toutes ſes Pieces ſont bigarrées de Scenes pathétiques & de Scenes bouffonnes.

Il tranſporte le quatrieme Acte de la même Piece au camp de Sardis. Brutus y reproche à Caſſius ſon avarice, non d'un ton ſévere, mais d'un ton de crocheteur ; & lorſque ces deux Généraux ſont occupés des plus grands intérêts, un nouveau Poëte ne vient les interrompre que pour ſe faire traiter de bélitre, & ſe faire chaſſer à coups de pied.

Au cinquieme Acte, la Scene eſt à Philippes. Avant que la bataille ſe donne, il s'y paſſe un pourparler entre Brutus & Caſſius d'un côté; & Octave & Antoine de l'autre. A la groſſiereté des injures qu'ils ſe diſent les uns aux autres dans cette entrevue, on ne peut pas les prendre pour des Romains; & ſouvent en effet dans les Perſonnages que Shakeſpear a mis ſur la Scene, on reconnoît le ton du compere & de la commere de l'Auteur. Ce Poëte, qui peint la Nature ſans aucun choix, ne craint pas de faire paroître Céſar en bonnet de nuit; vous ſentez par-là combien il doit le dégrader, s'il eſt vrai qu'il n'y ait point de Héros en robe de chambre. Dans quelques-unes de ſes Pieces il fait paroître les ſiens en deshabillé. Quelquefois même il nous les repréſente ivres.

Outre cela, la plûpart de ſes Ouvrages ne ſont ni des Tragédies, ni des Comédies, ce ſont ce que les Anglois appellent des Pieces Hiſtoriques, c'eſt-à-dire l'Hiſtoire de quelque Prince miſe en Dialogue, &

bigarrée de la plus baſſe bouffonnerie. Ceux qui ont aſſez de patience pour dévorer l'ennui qu'elles cauſent à la lecture, en ſont dédommagés par de beaux morceaux qu'on y trouve de temps en temps : comme Shakeſpear étoit un homme de génie, la plus mauvaiſe de ſes Pieces en conſerve le caractere. Son Comique, toujours original, eſt quelquefois heureux. On y trouve par-ci par-là d'excellentes plaiſanteries ; mais le plus ſouvent le gros ventre ou le large chapeau de l'Acteur, font la plus grande partie du Comique de ſon rôle. Ce [illegible]*ſtaff*, ſi célebre ſur le Théatre Anglois, n'eſt communément qu'un Bouffon du ton de *Dom Japhet d'Arménie*, excepté que celui-ci ne parle que d'Empires & de Couronnes, & l'autre que de couper des bourſes, & de détrouſſer les Paſſants.

A l'égard du ſtyle, c'eſt la partie qui diſtingue le plus Shakeſpear des autres Poëtes de ſa Nation, c'eſt celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il

dit. Il parle, pour ainſi dire, une Langue qui lui eſt propre, & c'eſt ce qui le rend ſi difficile à traduire. Il faut pourtant avouer auſſi, que ſi quelquefois ſes expreſſions ſont ſublimes, ſouvent il donne dans le giganteſque. Ainſi, dans cette Piece de *Jules-Céſar*, Portia, femme de Brutus, ſe plaint à lui de ce qu'il a des ſecrets pour elle, & lui demande ſi *elle ne demeure plus que dans les fauxbourgs de ſon bon plaiſir?* Croiroit-on que cette phraſe ridicule pût être de l'Auteur de la Harangue que vous venez de lire?

D'un autre côté, je ne puis paſſer ſous ſilence un trait de cette Tragédie, qui marque, ce me ſemble, autant de fineſſe d'eſprit, que le diſcours de Brutus ſuppoſe d'élévation. Décius dit, en parlant de Céſar : *Il ſe plaît à entendre dire, qu'*on ſurprend les lions avec des filets, & les hommes avec des flatteries, &c. *mais quand je lui dis qu'il hait les Flatteurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'eſt en cela que je le flatte le plus.*

L'idée que je vous donne ici de

ce grand Poëte, eſt ſi différente de celle qu'en ont les Anglois, qui, la plûpart, le préférent à Milton, & du jugement même que quelques-uns de nos Auteurs en ont porté, que je ne puis trop appuyer un ſentiment qui doit vous paroître hazardé; voici donc encore une de ſes Scenes les plus pathétiques : elle eſt de CORIOLAN. Acte V.

INTERLOCUTEURS.

CORIOLAN, VIRGILIE, VOLUMNIE, VALERIE, *le jeune* MARTIUS, AUFIDIUS, *ſuite.*

CORIOLAN.

„ MA vertueuſe Epouſe s'avance
„ la premiere ; cette mere
„ auſſi tendre que reſpectable à qui
„ je dois le jour, la ſuit & conduit
„ par la main ſon petit-fils. Mais,
„ étouffons tout ſentiment de ten-
„ dreſſe ; la Nature doit être ſans
„ pouvoir ſur moi. Que l'endurciſ-
„ ſement me tienne lieu de vertu.
„ Ne faiſons attention ni à l'état où
„ elles paroiſſent, ni à ces regards
„ touchants, auxquels les Dieux mê-
„ me ne ſeroient pas inſenſibles.....
„ Que fais-je ? Je m'attendris malgré
„ moi : je ſens que je ſuis homme
„ comme un autre. Lorſque ma mere
„ ſe proſterne en m'abordant, n'eſt-ce
„ pas comme ſi l'Olympe ſuppliant,
„ ſe courboit devant une motte de
„ terre ? L'interceſſion peinte ſur le

„ visage de mon jeune fils réclame les
„ droits de la Nature. Non, que les
„ Volsques ravagent l'Italie, & fassent
„ passer la charrue sur les murs dé-
„ truits de Rome. Je ne serai point
„ assez foible pour obéir à l'instinct
„ qui commande aux animaux, je
„ demeurerai aussi ferme que si j'étois
„ dans le cas d'être l'Auteur de moi-
„ même & de ne connoître aucun
„ parent.

VIRGILIE.

„ Seigneur ! Cher Epoux !

CORIOLAN.

„ Mes yeux ne sont plus les mê-
„ mes que ceux que j'avois à Rome.

VIRGILIE.

„ La tristesse, qui nous a si fort
„ changées, nous le fait penser ainsi.

CORIOLAN.

(*à part.*)

„ Tel qu'un mauvais Acteur, j'ai
„ déja oublié mon rôle, & je suis
„ totalement déconcerté.

(*à Virgilie.*)

„ O moitié de moi-même la plus
„ précieuse ! oubliez ma tyrannie,
„ mais n'exigez pas que je pardonne

„ à nos Romains. Souffrez ce baiſer,
„ il eſt auſſi doux que ma vengean-
„ ce, je le voudrois auſſi long que
„ mon exil.... O Dieux que j'in-
„ voque!.... O vous, la mere la
„ plus noble qui ſoit ſur la terre!
„ Voyez-moi tomber à vos pieds (*),
„ & vous donner des marques d'un
„ reſpect au-deſſus de celui des fils
„ ordinaires.

VOLUMNIE.

„ Non, mon fils, leve-toi. C'eſt
„ moi qui veux embraſſer tes ge-
„ noux (†), & qui contre l'ordre
„ de la Nature te veux rendre les
„ mêmes devoirs que ſi elle ſe trom-
„ poit entre le fils & la mere.

CORIOLAN.

„ Comment? Que je vous ſouffre
„ devant moi dans cet état! Vous,
„ à genoux devant un fils malheu-
„ reux! Tout eſt donc renver-
„ ſé : les cailloux d'un rivage aride
„ vont donc occuper la place des
„ étoiles, & les Cédres orgueilleux

(*) *Il ſe met à genoux.*

(†) *Elle ſe met à genoux.*

„ qu'agitent les vents en courroux ;
„ celle du brillant Aſtre du jour.
„ N'eſt-ce pas recourir juſqu'à l'im-
„ poſſibilité, pour obtenir la choſe,
„ à la vérité, la plus difficile ?

VOLUMNIE.

„ Je vois dans mon fils un Héros,
„ que du moins j'ai aidé à former.
„ Connois-tu cette Dame ?

CORIOLAN.

„ Oui, c'eſt la noble Sœur de Pu-
„ blicola. L'Aſtre le plus brillant de
„ Rome, chaſte comme la glace for-
„ mée par le froid, de la neige la plus
„ pure, & que l'on voit pendre au
„ fronton du temple de Diane. Chere
„ Valérie.

VOLUMNIE *montrant le jeune* MARTIUS.

„ Voici encore un petit abrégé de
„ Coriolan, qui, avec le temps, peut
„ devenir un jour auſſi grand que
„ lui-même.

CORIOLAN.

„ Veuille le Souverain des Dieux
„ que celui de Rome & des Guer-
„ riers t'inſpire de nobles penſées !

„ afin que tu puiſſes vivre ſans re-
„ proche, & que tu ſois dans les
„ guerres, remarquable comme une
„ Baliſe dans les mers qui fait éviter
„ les écueils & ſauve ceux qui la
„ regardent.

VOLUMNIE.

„ A genoux, petit.

CORIOLAN.

„ Oui, tu es mon fils.

VOLUMNIE.

„ Ce fils, votre épouſe, la noble
„ Valérie & moi, nous vous ſup-
„ plions tous....

CORIOLAN.

„ Et moi, je vous en conjure,
„ arrêtez; ou ſi vous avez quelque
„ choſe à me demander, ſouvenez-
„ vous auparavant que vous ne pou-
„ vez pas prendre pour un refus ce
„ que j'ai juré de ne vous point ac-
„ corder. Ne me commandez pas de
„ renvoyer mes ſoldats, ni de capi-
„ tuler de nouveau avec de perfides
„ Romains. Ne me reprochez point
„ d'être en cela dénaturé. N'eſpérez
„ pas enfin que de froides raiſons
„ puiſſent éteindre l'ardeur de la

„ vengeance & de la rage qui m'a-
„ niment.

VOLUMNIE.

„ Cruel ! Et n'eſt-ce pas nous
„ annoncer que vous ne voulez rien
„ nous accorder ? Car nous n'avons
„ autre choſe à vous demander que
„ ce que vous refuſez déjà. Nous ne
„ ceſſerons pourtant pas de ſupplier,
„ afin que, ſi notre demande eſt re-
„ jettée, on n'en puiſſe attribuer le
„ blâme qu'à votre dureté. Ainſi,
„ daignez-nous entendre.

CORIOLAN.

„ Aufidius ! & vous, Volſques,
„ approchez. Car je ne veux rien écou-
„ ter de la part de Rome en parti-
„ culier. Qu'avez-vous à me pro-
„ poſer ?

VOLUMNIE.

„ Quand nous voudrions nous taire,
„ nos vêtements, le triſte état où
„ nous ſommes réduites, t'appren-
„ droient aſſez la vie que nous avons
„ menée depuis ton exil. Penſe en
„ toi-même, combien en ce moment
„ nous ſommes plus malheureuſes
„ que toutes les femmes vivantes,

„ puiſque ta vie, qui devroit faire
„ tréſſaillir nos cœurs de joie, nous
„ force de pleurer & nous remplit
„ de crainte & de triſteſſe, forçant
„ la mere, la femme & l'enfant à
„ voir un fils, un mari & un pere
„ déchirant les entrailles de ſon Pays.
„ Ton inimitié eſt pour nous d'au-
„ tant plus terrible, qu'elle nous
„ prive d'une conſolation, dont, ex-
„ cepté nous, tous les malheureux
„ jouiſſent. Car, comment pouvons-
„ nous prier pour notre Patrie en
„ même temps que pour tes victoires?
„ Liées également par le devoir à des
„ intérêts ſi oppoſés, helas! ou il
„ nous faut perdre notre Patrie,
„ notre chere nourrice; ou te perdre
„ toi-même, notre unique ſupport.
„ Nous ne pourrions qu'éprouver le
„ plus grand des malheurs de quel-
„ que côté que nous fuſſions exau-
„ cées. Car, ou il faut que tu ſois
„ traîné dans nos rues chargé de fers,
„ comme un miſérable eſclave, ou
„ que la palme à la main tu foules
„ aux pieds ton Pays, & que tu
„ triomphes pour avoir répandu le

„ ſang de ta femme & de tes enfants.
„ Quant à moi, mon fils, tu dois me
„ connoître, du moins mon parti eſt
„ pris; ne crois pas que j'attende que
„ le ſort termine une ſemblable guer-
„ re. Si je ne puis te perſuader de
„ préférer à la deſtruction d'un des
„ Partis, une paix qui peut être avan-
„ tageuſe à tous les deux, ſois ſûr
„ qu'au premier pas que tu feras
„ pour attaquer ton Pays, il te fau-
„ dra fouler aux pieds les entrailles
„ de la mere infortunée qui t'a mis
„ au monde.

VIRGILIE.

„ Oui, cruel, & celles auſſi qui
„ ont mis au jour cet enfant, pour
„ être l'héritier de votre nom & de
„ vos vertus.

Le jeune MARTIUS.

„ Il ne me foulera pas aux pieds,
„ je me ſauverai juſqu'à ce que je
„ ſois plus grand, & alors je me
„ battrai.

CORIOLAN.

„ Pour ne point éprouver de ten-
„ dreſſes de femme, il faudroit ne
„ voir

„ voir ni femme, ni enfant. Je me ſuis
„ arrêté trop long-temps.

VOLUMNIE.

„ Non, ne vous éloignez pas ainſi.
„ Si nous vous demandions de ſau-
„ ver les Romains, en perdant les
„ Volſques que vous ſervez, vous
„ pourriez nous reprocher de vou-
„ loir votre déshonneur. Non, tout
„ ce dont nous oſons vous conjurer,
„ c'eſt de réconcilier les deux Peuples,
„ que les Volſques puiſſent dire:
„ *nous avons accordé cette grace;* les
„ Romains : *nous l'avons reçue*, &
„ que chacun dans l'un & l'autre
„ Parti comble de bénédictions l'au-
„ teur d'une paix ſi déſirée ! Tu ſais,
„ ô fils magnanime! que l'événement
„ de la guerre eſt douteux; mais
„ que ſi tu conquiers Rome, un nom,
„ l'objet des malédictions publiques,
„ ſera l'unique fruit de ta victoire.
„ Voici ce que l'Hiſtoire dira de toi:
„ ce Romain avoit des vertus, mais
„ ſes derniers exploits en ont terni
„ tout l'éclat. Il a détruit ſon Pays,
„ & ſon nom ſera toujours en abo-
„ mination à la poſtérité. Pourquoi

„ ne me réponds-tu pas, mon fils ?
„ Penſes-tu qu'il ſoit d'un homme
„ généreux de ne pouvoir oublier
„ des injures ? Ma fille, parlez donc
„ à votre tour, il eſt inſenſible à
„ vos larmes. Parle, Martius, ton
„ enfance le touchera peut-être plus
„ que toutes nos raiſons. Il n'eſt
„ point d'homme au monde qui doive
„ plus à ſa mere ; cependant tous
„ mes diſcours ne peuvent l'émou-
„ voir. Fils ingrat ! tu n'as jamais
„ témoigné à ta mere aucune ten-
„ dreſſe, à cette tendre mere, qui,
„ jalouſe de ton honneur, t'a ouvert
„ elle-même les chemins de la gloire.
„ Dis que ma demande eſt injuſte
„ & renvoie moi avec mépris ; mais
„ ſi elle ne l'eſt pas, tu manques de
„ probité comme de ſentiment, &
„ les Dieux te puniront de ne pas
„ rendre à une mere ce que tu lui
„ dois. Il veut fuir ; qu'il rougiſſe
„ du moins de nous voir encore à
„ ſes pieds. Son ſurnom de Corio-
„ lan enfle plus ſon orgueil que nos
„ prieres ne lui inſpirent de pitié.
„ A genoux, Virgilie, c'eſt le der-

„ nier effort dont je me ſens capable.
„ Après quoi il ne nous reſte plus
„ qu'à retourner à Rome & qu'à
„ mourir parmi nos Compatriotes.
„ Regarde-nous du moins, regarde
„ cet enfant qui ne ſait comment
„ s'expliquer, mais qui, à genoux,
„ & les mains levées vers toi, donne
„ plus de force à nos prieres que tu
„ n'en as pour les refuſer!... Il ne
„ répond rien.... Allons. Il ſemble
„ que le barbare ait eu une Volſque
„ pour mere, que ſa femme ſoit dans
„ Corioli, & qu'il ait un fils qui lui
„ reſſemble. Renvoie-nous du moins,
„ je n'ai plus rien à dire, j'attendrai
„ que Rome ſoit en feu pour rompre
„ le ſilence.

CORIOLAN, *tenant ſa mere par la main, après un moment de ſilence.*

„ O ma mere! qu'avez-vous fait?
„ Peut-être, du haut des Cieux, les
„ Dieux ont-ils été frappés d'une
„ Scene ſi extraordinaire. O ma
„ mere! en triomphant de moi, la
„ victoire que vous remportez eſt
„ toute entiere pour Rome; mais,

„ croyez-moi, elle expoſe ſi elle ne
„ perd pas votre fils. N'y penſons
„ plus.... Aufidius, quoique je pren-
„ ne le parti de ceſſer la guerre, je
„ ſaurai faire une paix convenable.
„ Dites, mon cher Aufidius, ſi vous
„ euſſiez été en ma place, auriez-
„ vous pu refuſer d'écouter une mere,
„ lui auriez-vous moins accordé ?

AUFIDIUS.

„ J'ai été moi-même ému.

CORIOLAN.

„ Oui, je jurerois que vous l'avez
„ été, & j'oſe dire qu'il n'étoit pas
„ aiſé de m'arracher les pleurs que
„ je n'ai pu retenir. A préſent, ſi
„ vous avez de l'amitié pour moi,
„ conſeillez-moi, quelle paix vou-
„ lez-vous faire ? Pour moi, je n'irai
„ point à Rome, je retourne avec
„ vous, & je vous conjure d'ap-
„ puyer de tout votre pouvoir le
„ parti que je viens de prendre.
„ O ma mere ! O mon épouſe !

AUFIDIUS *à part.*

„ Je ſuis charmé que ta pitié te
„ faſſe manquer à ton honneur, j'en
„ ſaurai profiter pour mes propres
„ intérêts.

CORIOLAN.

„ Allons, ami, nous boirons bien-
„ tôt enſemble, & vous, (*à Volum-*
„ *nie, Virgilie, &c.*) vous reporte-
„ rez à Rome un témoin plus ſûr
„ que des paroles. Entrez avec nous.
„ Vous méritez que les Romains
„ vous bâtiſſent un Temple. Toutes
„ les forces de l'Italie & de ſes
„ Alliés, n'auroient pu me réduire
„ à faire cette paix.

L'Hiſtoire eſt rendue dans cette Scene avec une fidélité trop grande peut-être pour le Théatre : la Tragédie n'admet pas ce que la Nature a de commun & de familier. La dignité n'eſt pas moins eſſentielle que la vérité, aux Perſonnages qui chauſſent le Cothurne. En admirant dans ce tableau le coloris & l'expreſſion même des figures, je les voudrois deſſinées d'un goût plus pur & plus élégant. Il eſt peint vigoureuſement, mais il tient plus de la maniere de Rimbrant que de Raphael. J'aurois pu à la vérité ſupprimer ou changer des détails trop familiers ; mais ce n'eût pas été remplir mon objet :

J'ai voulu vous donner des preuves de ce que je vous ai avancé ſur le compte d'un Poëte dont les Anglois ne parlent qu'avec enthouſiaſme ; quelque art qu'ils emploient à exténuer ſes défauts, je me ferois un crime de les aggraver. Je ſuis ſon exemple, & me contente d'être fidele dans mes portraits. Il a voulu peindre Coriolan tel qu'il l'a apperçu dans l'Hiſtoire. Je tâche de rendre Shakeſpear tel que je le vois dans ſes Pieces.

C'eſt dans le même eſprit que j'ai traduit encore deux Scenes des genres les plus oppoſés, & où les Anglois prétendent qu'il a réuſſi également. J'ai cru devoir vous donner du moins un léger crayon de ce *Falſtaff*, qui étoit ſi fort du goût de la Reine Elizabeth, qu'en ſa faveur Shakeſpear fut obligé de le reſſuſciter. Voici ces deux tableaux qui font un contraſte aſſez marqué, & auxquels ſûrement vous n'attacherez pas le même prix.

SCÈNE II.

De la premiere Partie D'HENRI IV.

LE PRINCE DE GALLES. SIR JEAN FALSTAFF.

FALSTAFF.

„ HENRI, mon fils, quelle heure
„ eſt-il ?

LE PRINCE.

„ A force d'avoir bu du vin d'Eſ-
„ pagne & dormi l'après-midi ſur des
„ bancs avec ton gros ventre débou-
„ tonné, te voilà tellement abſorbé
„ dans la crapule, que tu as oublié
„ en effet ce que véritablement tu
„ voudrois ſavoir. Que diable as-tu
„ à faire avec le temps qui ſe paſſe,
„ à moins que les heures ne fuſſent
„ des verres pleins de vin ; les mi-
„ nutes, des chapons ; les cadrans,
„ des enſeignes de mauvais lieux ;
„ les cloches, des langues de femmes
„ qui y invitent les paſſants, & que
„ le brillant ſoleil lui-même ne fût
„ quelque effrontée appétiſſante en
„ taffetas couleur de feu ? Quelle

„ autre raiſon peux-tu avoir pour
„ faire une pareille queſtion ?

FALSTAFF.

„ Tu veux la ſavoir, la voici.
„ Nous autres qui mettons les Paſ-
„ ſants à contribution, nous ne mar-
„ chons qu'à la clarté de la Lune &
„ des Etoiles, la grande lumiere de
„ ce beau blond, Mr. Phébus, nous
„ déplaît ; & je t'en prie, mon cœur,
„ quand tu ſeras Roi, comme Dieu
„ veuille que ta grace, (Majeſté de-
„ vois-je dire) car de grace, tu n'en
„ as aucune.

LE PRINCE.

„ Quoi, aucune ?

FALSTAFF.

„ Non, je te jure, pas la moindre.

LE PRINCE.

„ Hé bien donc, alors ? Parle fran-
„ chement.

FALSTAFF.

„ Je t'en conjure donc, mon cœur,
„ quand tu ſeras Roi ne permets pas
„ pas que nous autres, qui ſommes
„ les gardes du corps de la nuit,
„ nous ſoyons appellés voleurs de la
„ beauté du jour. Fais-nous plutôt
„ nommer

„ nommer Gardes-forêts de Diane,
„ Gentilshommes de l'obſcurité, Mi-
„ gnons de la Lune, & qu'on nous
„ regarde comme gens de bon gou-
„ vernement, étant gouvernés com-
„ me la Mer l'eſt, par notre noble
„ & chaſte maîtreſſe la Lune, ſous
„ la protection de laquelle nous dé-
„ trouſſons les Paſſants.

LE PRINCE.

„ Tu as raiſon, & cela eſt juſte,
„ car la fortune de nous autres Che-
„ valiers de la Lune, étant, ainſi
„ que la Mer, gouvernée par elle,
„ a, comme la Mer, auſſi ſon flux
„ & reflux. Une bourſe d'or enle-
„ vée courageuſement le Lundi au
„ ſoir, dépenſée le Mardi matin dans
„ la débauche, en eſt la preuve; elle
„ eſt tantôt auſſi bas que le pied de
„ l'échelle, tantôt elle s'éleve auſſi
„ haut que le ſommet de la potence.

FALSTAFF.

„ C'eſt répondre comme il faut,
„ Henri: & mon Hôteſſe, n'eſt-ce
„ pas une drôleſſe auſſi douce qu'il
„ en ſoit?

LE PRINCE.

„ Douce comme le miel d'Hybla, „ mon vieux garçon du château, & „ que dis-tu d'un pourpoint de buffle, „ n'eſt-ce pas une robe de priſon „ tout auſſi douce ?

FALSTAFF.

„ Oh, oh, tu reviens à tes quo- „ libets. Qu'ai-je à faire de ton pour- „ point de buffle ?

LE PRINCE.

„ Et qu'ai-je à faire, moi, de ton „ Hôteſſe de taverne ?

FALSTAFF.

„ Comment ne l'as-tu pas fait „ venir ſouvent pour compter avec „ elle.

LE PRINCE.

„ Et t'ai-je jamais appellé pour „ payer mon écot ?

FALSTAFF.

„ Non, je te rends juſtice, tu as „ toujours tout payé ici.

LE PRINCE.

„ Sans doute, ici & ailleurs, tant „ qu'il m'eſt reſté un ſol dans ma „ poche ; je voudrois bien n'avoir „ pas uſé mon crédit.

FALSTAFF.

„ Oui, de par tous les diables, „ tu l'as uſé, ton crédit, de maniere „ que s'il n'étoit pas ici apparent que „ tu es l'héritier apparent....

(*Il y a en Anglois un jeu de mots, qui comme tant d'autres, ne peut ſe rendre en François.*)

„ Mais écoute, mon mignon, y „ aura-t-il encore des potences en „ Angleterre quand tu ſeras Roi? „ La bride rouillée de nos vieux „ peres, la Loi gênera-t-elle tou- „ jours la réſolution des braves gens? „ Oh, je t'en prie, quand tu ſeras „ Roi ne pends pas un voleur.

LE PRINCE.

„ Non, ce ſera toi.

FALSTAFF.

„ Moi! En merveille. Oh, je ſerai „ un bon Juge.

LE PRINCE.

„ Tu juges déjà mal, je veux dire „ que tu auras la pendaiſon des vo- „ leurs, & qu'ainſi tu ſeras un mer- „ veilleux bourreau.

FALSTAFF.

„ A la bonne heure, j'aimerois

„ autant, en quelque ſorte, faire ce
„ métier là, que celui de valeter à
„ la Cour. Ma foi, j'y ſuis auſſi mé-
„ lancolique qu'un chat ou qu'un
„ ours qu'on traîne par les rues.

LE PRINCE.

„ Ou qu'un vieux lion, ou que
„ le luth d'un amoureux.

FALSTAFF.

„ Fort bien. Ou que le bourdon
„ d'une cornemuſe de Lincolnshire.

LE PRINCE.

„ Et que dis-tu d'un lievre ou d'un
„ foſſé marécageux?

FALSTAFF.

„ Tes comparaiſons ne ſont rien
„ moins qu'agréables, & cependant
„ tu ne te laſſes pas d'en faire....
„ Avec cela tu es le meilleur enfant,
„ le plus charmant jeune Prince....
„ Mais, laiſſons la bagatelle, il ſeroit
„ à ſouhaiter pour toi & pour moi
„ qu'il y eût quelque boutique où
„ l'on pût acheter une bonne renom-
„ mée. Un vieux Seigneur du Con-
„ ſeil me parla vivement, l'autre
„ jour, dans la rue, à ton ſujet; j'a-
„ vouerai que je n'en tins aucun

„ compte, cependant il parloit très-
„ ſagement, & dans la rue encore.

LE PRINCE.

„ Tu fis bien, car la ſageſſe crie
„ dans la rue, & perſonne ne l'écoute.

FALSTAFF.

„ Tu es incorrigible, mais ſi ſé-
„ duiſant, que tu corromprois un
„ Saint. Tu m'as fait beaucoup de
„ tort, Henri, Dieu te le pardonne.
„ Avant que je vécuſſe avec toi,
„ j'étois la ſimplicité même, & main-
„ tenant, à dire la vérité, je ſens
„ que je ſuis un véritable vaurien.
„ Il faut changer de vie, je le veux,
„ je te le jure. Si je ne le fais pas,
„ je ſuis un malheureux. Je ne veux
„ pas me damner à jamais, pour
„ aucun fils de Roi de la Chrétienté.

LE PRINCE.

„ Oh ça, maître Jean, où irons-
„ nous demain couper une bourſe ?

FALSTAFF.

„ Où tu voudras, mon fils, me
„ voilà prêt, & ſi je ne paie pas
„ de ma perſonne, je conſens que
„ tu me traites comme un miſérable.

LE PRINCE.

„ Voilà un bel amendement de „ vie ! Tu te repens, dis-tu, & tu „ veux encore couper des bourſes.

FALSTAFF.

„ Que veux-tu, Henri ? c'eſt ma „ vocation. Ce n'eſt point pécher „ pour un homme, que de travailler „ dans ſa vocation.

SCENE III.

POINS, *& les Acteurs précédents.*

POINS.

„ SAchons ſi Gadshill aura arran- „ gé la partie. S'il y a des hom- „ mes de ſauvés par leurs bonnes „ actions, vous en voyez un pour le- „ quel il n'y a pas en Enfer des „ chaudieres aſſez bouillantes, cette „ panſe monſtrueuſe eſt celle du plus „ grand ſcélérat qui ait jamais crié „ à un honnête-homme : la bourſe „ ou la vie.

LE PRINCE.

„ Bon jour, Ned.

POINS.

„ Bon jour, notre cher Henri,

„ bon jour, Jack. Comment vous
„ êtes-vous arrangés le Diable &
„ toi, au ſujet de ton ame que tu
„ lui as vendue le Jeudi-Saint pour
„ une bouteille de vin de Madere
„ & une cuiſſe de chapon froid.

LE PRINCE.

„ Sir Jean eſt homme de parole.
„ Le marché tiendra, il ne fera pas
„ mentir le proverbe, qui dit que le
„ Diable aura ce qui lui appartient.

POINS.

„ Ainſi tu te damnes pour garder
„ ta parole au Diable.

LE PRINCE.

„ Autrement, il eût été damné
„ pour le tromper.

POINS.

„ Oh ça, mes enfants, j'ai don-
„ né pour demain rendez-vous à
„ Gadshill, à quatre heures du
„ matin. Il y a des Pélerins qui
„ vont à Cantorbery avec de riches
„ offrandes & des Marchands en
„ route pour Londres, dont les bour-
„ ſes ſont bien garnies, j'ai des maſ-
„ ques pour vous tous, vous avez

„ des chevaux, Gadshill couche ce „ ſoir à Rocheſter, j'ai commandé „ le ſouper pour demain à l'Auberge „ d'Eaſtcheap. Si vous acceptez la „ partie, elle ne peut manquer, je „ remplirai vos poches d'écus. Si „ elle ne vous plaît pas, allez-vous „ faire pendre.

FALSTAFF.

„ Ecoute, pendart, ſi je n'y vais „ pas, je te pendrai pour y avoir été.

POINS.

„ Hé bien, ſercz-vous des nôtres? (*au Prince.*)

FALSTAFF.

„ Réponds? le promets-tu?

LE PRINCE.

„ Qui, moi! que je vole. Moi, „ un voleur! Non, par ma foi.

FALSTAFF.

„ Tu n'es ni bon compagnon, ni „ honnête homme, ni courageux, „ enfin, tu n'es pas du ſang royal, „ ſi tu n'oſes pas crier arrête, pour „ dix shellings.

LE PRINCE.

„ Oh bien, une fois en ma vie, „ je veux donc être coupeur de „ bourſes.

FALSTAFF.

FALSTAFF.

„ Ah ! c'eſt bien dit, &c.

Falstaff retiré, Poins détermine le Prince à ſe trouver au rendez-vous pour l'aider à jouer un tour qu'il ne pourroit exécuter ſeul.

„ *Falſtaff, Harvey, Roſſilt & Gads-*
„ *hill*, dit-il, feront le vol dont nous
„ avons parlé vous & moi, nous n'y
„ ſerons pas, & lorſqu'ils auront le
„ butin, ſi vous & moi ne les volons
„ pas, je veux qu'on m'ote la tête
„ de deſſus les épaules. *Il a d'autres*
„ *maſques & des habits différents pour*
„ *les empêcher d'être reconnus de leurs*
„ *camarades, il les donne* pour d'auſſi
„ grands poltrons qu'aucun de ceux
„ qui ont jamais tourné le dos, les
„ fanfaronnades, les exagérations,
„ les menſonges incompréhenſibles
„ que ce gros coquin de Falstaff ne
„ manquera pas de faire, ſeront un
„ fonds de plaiſanterie inépuiſable
„ pour toute une ſemaine.

La partie s'exécute comme elle eſt projettée, & l'on en rit encore tous les jours au Théatre Anglois.

ACTE IV. SCENE X.

Seconde Partie du Roi Henri IV.

La Scene eſt dans la chambre du Roi, le Roi étant dans ſon lit.

Le Duc de GLOUCESTER, *le Duc de* CLARENCE, WARWICK, *le Prince* HENRI, *les Seigneurs de la Cour.*

LE P. HENRI.

„ QUelqu'un a-t-il vu le Duc
„ de Clarence.

CLARENCE.

„ Je ſuis ici, mon frere, & je ſuis
„ fort aſſoupi.

LE P. HENRI.

„ Comment ſe porte le Roi?

GLOUCESTER.

„ Fort mal.

LE P. HENRI.

„ Sait-il les bonnes nouvelles? Il
„ faut les lui dire.

GLOUCESTER.

„ Son état a encore empiré en les
„ apprenant.

LE P. HENRI.

„ S'il eſt malade de joie, je vous
„ garantis qu'il guérira ſans les Mé-
„ decins.

WARWICK.

„ Milords, ne faites pas tant de
„ bruit; Prince, parlez plus bas, le
„ Roi votre pere paroît avoir en-
„ vie de dormir.

CLARENCE.

„ Paſſons dans une autre chambre.

WARWICK *au Prince.*

„ Votre Alteſſe veut-elle venir
„ avec nous?

LE P. HENRI.

„ Non, je veux reſter ſeul & veil-
„ ler ici auprès du Roi.

Ils ſortent tous.

LE P. HENRI *ſeul.*

„ Pourquoi cette Couronne, ſi
„ contraire au repos, ſe trouve-t-elle
„ ſur cet oreiller? O toi, vain or-
„ nement, que l'or & les diamants
„ rendent ſi éclatant! Tu fatigues
„ encore plus que tu n'ornes la tête
„ qui te porte; celui qui n'a ſur la
„ ſienne qu'un ſimple bonnet, dort
„ mille fois plus à ſon aiſe. C'eſt toi

» qui eſt cauſe que les ſoins & les
» allarmes environnent le lit des Rois,
» ne permettent pas au ſommeil d'en
» approcher. O Majeſté Royale ! tu
» n'es ſouvent pour le Prince, revêtu
» de ton éclat, que comme une riche
» cuiraſſe, qui, dans la chaleur du
» jour, fait payer cher par ſon poids,
» l'utilité dont elle eſt. Mais quoi !
» je vois près de la bouche du Roi
» du duvet qui eſt immobile, c'eſt
» une preuve qu'il ne reſpire plus.
» Sans doute ce ſommeil eſt trop
» profond ; c'eſt celui qui a fait per-
» dre ce riche Diadême à tant de
» Rois d'Angleterre. O mon Pere !
» je te dois des pleurs & des regrets
» la nature, l'amour & la tendreſſe
» filiale te payeront abondamment ;
» tu me dois, à moi, cette Couronne
» Impériale, qui m'appartient comme
» à ton ſucceſſeur immédiat. La voici.
» Le Ciel me la garde. Toute la force
» du monde réunie dans le bras d'un
» Géant, ne m'arrachera pas cet hon-
» neur héréditaire, & telle que je
» l'ai reçue de toi, telle je la laiſſerai
» aux miens. *Il ſort.*

SCENE XI.

LE ROI, WARWICK, GLOUCESTER, CLARENCE.

LE ROI.

„ WArwick ! Glouceſter ! Cla-
„ rence !

CLARENCE.

„ Le Roi n'appelle-t-il pas ?

WARWICK.

„ Que ſouhaite votre Majeſté ?
„ Comment ſe trouve-t-elle ?

LE ROI.

„ Milords, pourquoi m'avez-vous
„ laiſſé ſeul ?

CLARENCE.

„ Nous avons laiſſé ici le Prince
„ mon frere, qui devoit ne vous
„ pas quitter.

LE ROI.

„ Le Prince de Galles ! où eſt-il ?
„ je veux le voir.

WARWICK.

„ La porte eſt ouverte, il faut
„ qu'il ſoit ſorti par-là.

GLOUCESTER.

„ Sûrement il n'eſt point paſſé par „ la chambre où nous étions.

LE ROI.

„ Où eſt la Couronne ? Qui l'a „ ôtée de deſſus mon oreiller ?

WARWICK.

„ Sire, lorſque nous nous ſommes „ retirés, nous l'y avons laiſſée.

LE ROI.

„ Le Prince l'a emportée. Allez „ le chercher : ſon impatience lui „ a-t-elle déja fait prendre mon ſom- „ meil pour celui de la mort ? Mi- „ lord Warwick, tâchez de le trou- „ ver & amenez-le à l'inſtant ; le cha- „ grin que me donne une telle action „ de ſa part, joint à ma maladie, ache- „ ve de me tuer. Hélas, mes enfants, „ vous voyez quelle eſt la perverſité „ de l'homme, & combien peu il eſt „ ſenſible à la voix de la Nature, lorſ- „ que celle de l'ambition lui parle. „ C'eſt en vain qu'un pere tendre „ veille & ſe fatigue ſans ceſſe pour „ ſes enfants, toute ſa tendreſſe, tous „ ſes ſoins lui ſont comptés pour rien; „ on veut le dépouiller : ainſi, lorſque

„ l'abeille, ayant voltigé de fleurs
„ en fleurs, revient après beaucoup
„ de travail à la ruche chargée de
„ cire & de miel, on l'aſſaſſine pour
„ ſes peines. Voilà l'image triſte,
„ mais fidelle, de ce qui m'arrive.

Warwich rentre.

„ Où eſt donc le Prince ? Il attend
„ apparemment que la maladie, qui
„ ſeconde ſi bien ſes vœux, l'ait dé-
„ livré de moi.

WARWICK.

„ Sire, j'ai trouvé le Prince dans
„ la chambre prochaine tellement
„ abymé dans la douleur & dans les
„ regrets, & répandant des larmes
„ avec un air ſi touchant que l'hom-
„ me, dont le cœur ſeroit le plus
„ dur & le plus feroce, en ſeroit
„ attendri, & ne pourroit s'empê-
„ cher de mêler ſes pleurs aux ſiens.
„ Le voici.

LE ROI.

„ Mais pourquoi a-t-il emporté
„ ma Couronne ?

Le Prince Henri entre.

Je l'apperçois.

„ Approche-toi, Henri. Sortez de

» la chambre & laiſſez-nous ſeuls.

Ils ſortent.

LE P. HENRI.

» Je n'eſpérois plus vous entendre » parler encore.

LE ROI.

» Tu ne le ſouhaitois peut-être » pas, Henri, je te laſſe, je vis trop » long-temps pour toi. L'ardeur » d'occuper ma place te tranſporte » au point, que tu t'empares de mes » honneurs avant que ton heure ſoit » arrivée? O jeuneſſe inſenſée! Auſſi » aveugle que coupable, tu cherches » la grandeur, c'eſt un fardeau dont » tu ne pourras ſoutenir le poids. » Attends encore un moment; le » peu qui m'en reſte eſt prêt à s'é- » clipſer. La nuit s'approche, tu as » ravi ce qui, dans quelques heures, » étoit à toi ſans injuſtice; ainſi à » ma mort, tu ne trompes pas mon » attente. Ta vie ne m'a que trop » prouvé que tu ne m'aimois pas, » tu veux que j'en emporte l'aſſuran- » ce dans le tombeau. Tes ſecrettes » penſées ſont autant de poignards, » que tu as aiguiſés ſur ton cœur de

» pierre, pour m'arracher une demie
» heure de ma foible vie. Quoi, ne
» peux-tu me ſupporter encore une
» heure ? Hé bien ! va, creuſe mon
» tombeau : ordonne que la cloche
» annonce au peuple, non que je
» ſuis mort, mais que tu es déja cou-
» ronné. Que les pleurs dont tu de-
» vois arroſer mon cercueil te tien-
» nent lieu de l'huile ſacrée qui doit
» oindre ta tête. Ne vois plus en moi
» que ce que je vais bientôt devenir.
» Donne aux vers ce qui t'a donné
» la vie, chaſſe mes Officiers, romps
» mes Decrets, change, bouleverſe
» tout ; car le temps eſt arrivé de
» ne plus reconnoître de Loi. Henri
» V. eſt couronné. La vanité eſt ſur
» le Trône, la grandeur Royale s'é-
» clipſe. Hors d'ici, vous tous, Mi-
» niſtres ſages & fidelles. Le Roi
» d'Angleterre n'aura, pour préſider
» à ſes Conſeils, que les infâmes
» débauchés avec qui il a paſſé ſa
» jeuneſſe. Raſſemblez-les, Prince,
» de tous côtés. Recevez à votre
» Cour tous les mauvais ſujets dont
» nos voiſins vont purger leurs Etats.

» Quel charme pour eux ! Ont-ils
» des miſérables qui ſachent jurer,
» boire, danſer, faire la débauche
» toute la nuit, voler, aſſaſſiner ;
» commettre en un mot les plus
» grands crimes & les plus grandes
» infamies ? Qu'ils ſe réjouiſſent, ils
» en ſeront délivrés. C'eſt aux der-
» niers des hommes, c'eſt à ces ſcé-
» lérats que l'Angleterre donnera des
» charges, des honneurs, du crédit.
» Henri V. a rompu le frein qui le
» retenoit. L'injuſtice va régner, &
» tout innocent va devenir ſa proie.
» O mes triſtes ſujets, que je plains
» votre ſort ! O mon pauvre Royau-
» me, que les guerres civiles ont ſi
» cruellement déchiré, ſi tous mes
» ſoins n'ont pu empêcher les déſor-
» dres dont tu gémis, que deviendras-
» tu lorſque les déſordres feront l'uni-
» que ſoin de ceux qui te gouverne-
» ront ? Tu redeviendras un déſert
» & ne ſeras plus peuplé que de
» loups, tes anciens habitants.

LE P. HENRI *à genoux.*

» O mon Pere & mon Roi ! con-
» noiſſez mieux votre fils, & rendez-

» lui votre tendreſſe. Sans l'abon-
» dance de mes larmes qui ne me
» permettoient pas de pouvoir parler,
» j'aurois arrêté le cours des cruels
» & ſéveres reproches où votre cha-
» grin s'eſt livré contre moi, & que
» j'ai eu la douleur d'être forcé d'en-
» tendre. Voilà votre Couronne.
» Puiſſe-t-elle vous être long-temps
» conſervée par celui qui porte la
» Couronne immortelle! A vos pieds,
» où je vous rends mon hommage
« avec toute la ſoumiſſion & tout le
» reſpect que je vous dois, & j'oſe
» dire encore avec une ſatisfaction,
» qui ne peut venir que de la ſenſi-
» bilité de mon cœur, puiſſai-je ex-
» pirer ſi j'ai formé quelque coupa-
» ble déſir, & ſi votre vie ne m'eſt
» plus précieuſe que toutes les Cou-
» ronnes du monde! Le Ciel m'eſt
» témoin du déſeſpoir où j'ai été, lorſ-
» que m'approchant de ce lit, votre
» Majeſté m'a paru n'avoir plus aucun
» ſigne de vie. Si je vous en impoſe,
» que je meure dans cette habitude
» de férocité & de diſſolution où j'ai
» paſſé ma jeuneſſe, & que je ne vive

» pas pour montrer au monde incré-
» dule le digne changement que je me
» propoſe ! Approchant, pour vous
» voir, & vous croyant mort, (&
» tout autre, en effet, s'y fût trompé
» comme moi) j'ai parlé à cette Cou-
» ronne comme ſi elle eût eu du ſen-
» timent, & je lui ai adreſſé ces re-
» proches : les ſoins que tu entraînes
» ont abrégé les jours de mon pere,
» c'eſt pourquoi l'or dont tu es com-
» poſée, eſt de tous le moins déſi-
» rable, quoique le plus éclatant :
» D'autre de moindre titre, eſt beau-
» coup plus précieux ; celui qui eſt
» potable en médecine conſerve la
» vie ; mais toi qui eſt ſi fin, ſi re-
» nommé, tu as fait périr celui qui
» te portoit. C'eſt en tenant ce diſ-
» cours que je l'ai miſe ſur ma tête,
» comme pour m'eſſayer avec un
» ennemi qui vient d'aſſaſſiner mon
» pere devant moi, & en héritier
» légitime épouſer votre querelle ;
» mais ſi ſon aſpect a infecté mon
» cœur de ſentiments de joie ou de
» penſées d'orgueil, ſi la puiſſance
» qui y eſt attachée m'a cauſé le

» moindre plaiſir, que le Ciel l'éloi-
» gne à jamais de ma tête & me
» réduiſe à l'état du plus pauvre de
» tous vos ſujets, qui s'agenouillent
» devant cette Couronne avec crain-
» te & tremblement.

LE ROI.

» C'eſt le Ciel même, ô mon fils,
» qui t'a inſpiré la penſée de l'enle-
» ver pour te donner les moyens de
» regagner l'amour de ton pere, par
» la maniere dont tu viens de t'ex-
» cuſer. Je ne crains point de te
» laiſſer voir combien je ſuis touché
» de la ſageſſe de tes diſcours & de
» l'honnêteté de tes ſentiments. Viens,
» Henri, viens mon fils, aſſieds-toi
» près de mon lit, & écoute les
» derniers conſeils que probablement
» je pourrai te donner. Le Ciel, ô mon
» cher fils, ſait par quelles voies in-
» directes j'ai obtenu cette Couron-
» ne, & je ſais moi-même avec quelle
» inquiétude je l'ai portée. Elle paſ-
» ſera à toi plus tranquillement &
» tu la pourras poſſéder de même;
» on ne ſera pas ſurpris de voir le
» fils en hériter du pere, & tout ce

» qu'il m'en a coûté pour y parvenir
» ſera enterré avec moi. Elle ne pa-
» roiſſoit ſur mon front que comme
» un honneur arraché par des mains
» violentes. Pluſieurs de ceux qui,
» gagnés par mes artifices, m'ont
» aidé à la conquérir ſe ſont repro-
» ché les ſecours qu'ils m'ont prêté
» & le ſang qu'ils ont verſé, ce qui
» a été cauſe qu'il a fallu continuer
» à en répandre, & que tant de que-
» relles & de maſſacres ont troublé
» la paix que j'aurois voulu procurer
» à mes peuples. Toutes ces craintes
» m'ont mis moi-même dans un péril
» continuel : c'eſt ainſi que tout mon
» Regne s'eſt paſſé. Maintenant ma
» mort change l'état des choſes, ce
» que j'ai eu tant de peine à acquérir,
» parvient à toi naturellement, la
» Couronne eſt à toi par droit de
» ſucceſſion. Cependant, quoique tu
» ſois plus ſûr que je ne pouvois
» l'être, tu n'es ni aſſez bien établi,
» ni aſſez ferme ſur le Trône, pour
» n'avoir pas beſoin d'artifice & de
» prudence pour t'y maintenir. Ce
» n'eſt même que depuis peu, que ceux

„ dont la cruauté a été utile à mes deſ-
„ ſeins, & dont la puiſſance m'étant
„ depuis devenue ſuſpecte, ont eu
„ la douleur de ſe voir arracher leurs
„ aiguillons & leurs dents dont ils
„ auroient pu ſe ſervir pour me nuire.
„ J'en voulois mener pluſieurs à la
„ Terre-Sainte; de crainte que l'oi-
„ ſiveté & le repos ne les fiſſent
„ regarder de trop près à mon gou-
„ vernement. C'eſt pourquoi, mon
„ fils, ſi tu veux regner tranquille-
„ ment, ſonge à occuper ces eſprits
„ remuants à des guerres étrangeres.
„ Par-là tu feras oublier mon regne
„ & tu rendras le tien glorieux. Je
„ voudrois pouvoir t'en dire davan-
„ tage, mais mes poumons ſont tel-
„ lement viciés, que je n'ai plus la
„ force d'articuler une parole. O
„ Dieu, tout puiſſant & tout bon!
„ pardonnez-moi les voies par leſ-
„ quelles je ſuis venu à la Couron-
„ ne, & faites-moi la grace de me
„ donner la paix dans l'autre monde.

LE P. HENRI.

„ Seigneur, vous l'avez conquiſe
„ cette Couronne, vous l'avez portée,

„ vous l'avez gardée, vous me l'avez „ donnée ; ainſi elle m'appartient „ légitimement, & quoi qu'il en „ coûte, je ſaurai la défendre contre „ tout le monde.

Voilà, Monſieur, des eſſais différents de l'eſprit & de l'imagination de ce grand Poëte, que je ſoumets à votre jugement. Mais je ſuis convaincu que pour le bien connoître il faut le lire en Anglois. On ne peut le traduire ſans le tronquer à chaque page, & quand on l'aura tronqué, ce ne ſera plus lui.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XL.

A Monſieur le Duc de NIVERNOIS.

Sur M. Waller. Les Auteurs Anglois auſſi ſujets à la flatterie que les François.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

VOUS me demandez quel étoit ce Waller dont S. Evremont parle avec tant d'éloge. C'eſt un des Auteurs à qui la Poëſie Angloiſe a le plus d'obligation. C'eſt le premier de ceux de cette Nation qui ait conſulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, & ſuivi le goût dans le choix des idées. Il a autant de galanterie & plus de naturel que Voiture, autant de feu & plus de correction que Chaulieu. C'eſt, de l'avis de ceux qui s'y connoiſſent, le Poëte le plus aimable & le plus châtié que les Anglois aient eu.

Voici un échantillon du goût qui regne dans ſes Ouvrages, c'eſt une petite Piece qu'il a fait pour la belle

Comteſſe de Sunderland, dont il étoit amoureux, & que je ne vous traduis en Proſe, que parce qu'il faut être bien hardi pour vous envoyer des Vers.

APPLICATION DE LA FABLE D'APOLLON ET DAPHNÉ.

TYRCIS, un jeune Poëte, aimoit la belle SACHARISSE, & l'aimoit en vain. Il chantoit comme Apollon, & n'étoit pas moins épris. Elle, au contraire, étoit auſſi farouche que Daphné, mais n'étoit pas moins aimable. Il pourſuit la Nymphe fugitive, Apollon n'eût pas employé des ſons plus touchants pour l'émouvoir. C'eſt ainſi que l'Amour & l'Imagination le font errer ſur les Côteaux deſſéchés, & à travers des Prairies émaillées qu'il prend à témoin de ſes peines, & où il ſe retrace ſans ceſſe l'image de la Beauté cruelle qu'il adore. Preſſé par ſa paſſion, il court, il approche enfin : ſes ſons harmonieux parvinrent à la Nymphe, tous leurs charmes ne purent l'arrêter. Cependant ſi ſes accords immortels furent ſans ſuccès près

d'elle, ils ne lui furent pas inutiles. Tout le monde, excepté la Nymphe qui auroit dû réparer ſes injuſtices, l'écouta avec attention, & approuva ſes Vers. Ainſi, comme Apollon, acquérant une gloire qu'il ne cherchoit pas, il en vouloit à l'Amour, & il embraſſa des Lauriers.

Parmi les Poëtes que nous avons aujourd'hui en France, j'en connois un qui pourroit donner à cette Piece toutes les graces qu'elle a dans l'Original, & qui en effet reſſemble parfaitement à Waller du côté du talent. Celui dont je parle, auſſi récommandable par ſa naiſſance que par ſon eſprit, a eu des Ancêtres, qui, comme lui, ſe ſont fait honneur de cultiver cet Art aimable. C'eſt le Poëte de nos jours dont les Vers ſont le plus remplis de ſentiment & de délicateſſe. Ne pourriez-vous pas le deviner?

Clarendon fait de grands éloges de la probité de Waller, mais s'il avoit les mœurs pures, il n'avoit pas l'ame forte. Il changeoit de façon de penſer ſelon les temps & les

circonſtances. Il eſt peu de Poëtes qui aient autant flatté leurs Souverains, & ce défaut eſt d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en eſt peut-être point qui aient vécu ſous tant de Princes différents.

Dans ſes Ouvrages Jacques I. eſt le plus grand des Rois; Charles ſon fils lui ſuccede à peine, qu'il l'efface. Cromwell eſt encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II. rétabli ſur le Trône, y éclipſe le Protecteur. Il eſt lui-même à ſon tour éclipſé par Jacques II. ſon frere. Enfin, ſelon lui,

Le Monarque qui regne eſt toujours le plus grand.

Combien tous ces Panégyriques, qui ſe détruiſent les uns les autres, ne dégradent-ils pas celui qui en eſt l'auteur? Waller ſera par-là à jamais flétri dans la poſtérité. Autant on louera ſon talent, autant on blâmera l'uſage bas & mercenaire qu'il en a fait. C'eſt ainſi, qu'aujourd'hui encore, la pompe des Vers de Lucain, ne fait que mettre dans un plus grand

jour toute la baſſeſſe de ſon cœur. Nous ne pouvons lire qu'avec indignation les louanges outrées qu'il a prodiguées à Néron, & qui ne l'ont pourtant pas empêché d'être la victime de ce monſtre.

Vous voyez que les Poëtes Anglois ont tort de reprocher aux nôtres la flatterie, comme un vice qui leur eſt particulier. Le célébre Dryden, Rowe, Addiſſon, & le Docteur Garth, l'ont portée peut-être plus loin qu'aucun Ecrivain de quelque Nation que ce ſoit. Malgré les éloges que les Anglois donnent à ce dernier, au ſujet de ſon *Diſpenſaire*, qui n'eſt qu'une imitation du Lutrin, il n'a ſurpaſſé Deſpréaux, qu'en exagérant les louanges qu'il a copiées d'après lui, pour célebrer le Roi Guillaume. Voici ce qu'il dit de ce Prince, qui n'a pas moins fait connoître à toute l'Europe ſon ambition, que les grandes qualités dont elle étoit accompagnée :

D'autres par le ravage, ont impoſé la Loi :
Mais Naſſaw, par pitié, conſentit d'être Roi.

Où peut-on trouver des exemples d'une flatterie plus outrée ? Soit que nous en croyions trop aiſément les Anglois dans le bien qu'ils diſent d'eux-mêmes ; ſoit que ceux d'entre nous qui en ont parlé, ſe ſoient plû, dans les éloges qu'ils leur ont donnés, à faire la critique de leurs Compatriotes : nos notions ſur ce qui les regarde, ſont fauſſes à bien des égards.

Leurs Auteurs paſſent pour être moins louangeurs que les nôtres ; il ſeroit ennuyeux d'examiner par les faits, ſi cette opinion ne leur eſt pas trop avantageuſe ; il ſuffit de penſer à l'eſprit de Parti qui regne en Angleterre, pour ſentir que le même principe qui rend ici les Ecrivains ſi violents dans leurs Satyres, doit les rendre auſſi outrés dans leurs Panégyriques. Le zele de Parti exagere tout, parce qu'il eſt toujours aveugle ou injuſte. Egalement occupé à détruire & à édifier, il ſe permet tout pour abattre les uns & pour élever les autres. L'Auteur qui répand la bile la plus amere contre de

très-honnêtes gens qui ne penſent pas comme lui, prodigue l'encens le plus fort aux hommes ſans mérite, dès qu'ils épouſent ſes ſentiments. Selon M. Pope, quiconque eſt oppoſé au Miniſtere préſent, eſt un Héros, & tout Partiſan de la Cour eſt un traitre à ſa Patrie.

Je ne ſais lequel de nos Auteurs a loué les Anglois d'être moins prodigues que nous d'Epîtres Dédicatoires, & plus ſobres dans celles qu'ils ſe permettent. Il avoit apparemment peu lû leurs Ouvrages. Preſque toutes leurs Pieces de Théatre, ainſi que les nôtres, ſont accompagnées de cette eſpece de paſſeport. Toute femme à qui on dédie une Comédie, eſt toujours, pour l'eſprit, l'étonnement; & pour le goût, le modele de ſon ſiecle: lorſque ſouvent l'approbation qu'elle a donnée à la Piece eſt l'unique preuve que l'Auteur puiſſe alléguer & de l'un & de l'autre. Souvent même, l'on adreſſe ici à des femmes dont on vante beaucoup la pudeur & la modeſtie, des Ouvrages dont le fond eſt ſi licencieux, que

dans un Pays bien policé on n'en devroit pas permettre l'impreſſion. Il n'eſt aucune Piece dans Dryden, à la tête de laquelle il ne prodigue ſon encens plus baſſement qu'aucun Auteur que je connoiſſe : auſſi fade dans ſes louanges qu'amer dans ſes Satyres, il ne craint pas en l'un & l'autre cas de ſacrifier la vérité à ſa paſſion où à ſon intérêt.

Si l'on en croit les Auteurs de tous ces petits Panégyriques, l'Angleterre eſt peuplée de Romains. Un Chevalier-Baronet ſe fixe-t-il à la Campagne pour y faire valoir ſes terres ou pour y goûter les douceurs de la vie champêtre? on en fait un Atticus : un Membre de la Chambre des Communes n'y a pas plutôt déclamé contre le Miniſtere, qu'il devient un Ciceron : s'il eſt quelque eſprit turbulent qui faſſe parler de lui, c'eſt un Caton qui met tout en œuvre pour ſauver la République.

On prétend qu'en Angleterre on paie plus cher cet encens qu'en France, mais je ne veux pas entrer dans un examen qui ne feroit que découvrir

l'eſprit mercenaire des Auteurs. Je veux bien ne les pas ſoupçonner dans leurs louanges d'un motif qui les rendroit mépriſables. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ici les Grands aiment fort les Dédicaces. Le Duc de Shrewsbury qui avoit grande envie que le Dictionnaire de Bayle lui fût dédié, lui fit offrir pour cela deux cents guinées. Le Philoſophe, plus généreux peut-être encore que le Pair d'Angleterre, eut la nobleſſe & le courage de les refuſer. Un pareil déſintéreſſement ne peut que faire honneur à la mémoire de Bayle, & cette offre au contraire ſemble plus marquer la vanité que la généroſité de cet Anglois.

A tous ces égards ne prenons pas les Anglois pour nos maîtres. Il eſt bien vrai qu'ils ſont plus hardis, plus durs, plus forts peut-être que nous dans leurs Satyres, & je doute que nous devions leur envier cet avantage ; mais ils ne ſont pas moins exceſſifs dans leurs Panégyriques. Ces eſpeces de tribut que l'on paie

à l'amitié, à l'eſtime ou à la reconnoiſſance, devroient être peſés ſinon au poids de la vérité, du moins à celui de la vraiſemblance. Les louanges outrées ne font que rendre ridicules & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLI.

A Monſieur DE BUFFON.

Du goût des Anglois pour le Jardinage & les Plantations, du grand nombre de Livres eſtimés qu'ils ont ſur cette matiere, & des grands progrès que la Société Royale de Londres a faits dans la Philoſophie naturelle & expérimentale.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

J'AURAI du plaiſir à vous ſatisfaire & à vous entretenir aujourd'hui du goût qu'ont les Anglois pour le Jardinage & les Plantations, & des merveilleux effets que ce goût a produits dans leur Pays. Je ne vous dirai rien de leur habileté en ce genre, vous la connoiſſez mieux que moi, vous-même vous poſſédez ſi bien tout ce qui regarde le ſoin des jardins & la culture des arbres, que vous êtes en état d'en donner des leçons aux Anglois mêmes. La ſagacité de

votre eſprit vous a fait découvrir de bonne heure ce que les autres n'apprennent que de l'expérience : dès l'âge le plus tendre vous vous êtes livré à un goût qui n'eſt communément que le fruit de la vieilleſſe. Et quel autre avant vous s'eſt jamais aviſé de planter à dix-huit ans ! En Angleterre même où l'on a tout eſſayé, tout tenté, perſonne a-t-il eu le courage de deſtiner cent arpents de ſes terres à faire des expériences ſur les bois ? On prétend que Salomon, qui connoiſſoit depuis l'hyſſope juſqu'au cédre, a écrit un Livre ſur la maniere de cultiver les arbres & les plantes, que nous avons perdu : dites la vérité, Monſieur, ne l'auriez-vous pas trouvé ? Du moins perſonne depuis tant de ſiecles n'a peut-être été plus en état que vous de réparer cette perte. Vous rendrez un grand ſervice, non-ſeulement à notre Nation, mais à tous les hommes en général, quand vous voudrez bien faire part au Public du fruit de vos Obſervations. Toutes les études ſont louables, toutes les Sciences

ont leur prix, mais les hommes aſſez raiſonnables pour juger des choſes par leur utilité, ne balanceront pas de mettre l'Agriculture au premier rang. L'Homme de Lettres qui fait de ſes talents un uſage ſi avantageux à la République, participe à la dignité d'Homme d'Etat.

Vous ſavez, Monſieur, que telle eſt la façon de penſer de ce Pays-ci, & qu'il eſt peuplé de gens de votre goût. Les Jardiniers ne ſont pas les ſeuls ici qui s'adonnent au jardinage, ou plutôt les Anglois le ſont tous plus ou moins. Le Payſan aiſé & le Bourgeois opulent, aiment également à planter ; les Grands de l'Etat, beaucoup de Philoſophes, même comme vous, en font leur occupation favorite. M. Perrault, dans ſes Vies des Hommes Illuſtres de la France, remarque que M. Arnauld d'Andilly, après ſept ou huit heures d'étude chaque jour, ſe divertiſſoit à prendre les plaiſirs de la Campagne, & ſur-tout à cultiver des arbres. C'eſt ainſi que M. Pope vit à ſa jolie

maiſon de Twitenham (*). Il faut qu'une pareille vie ait de puiſſants attraits : Dioclétien quitta l'Empire pour en goûter les douceurs, & lorſque dans la néceſſité des affaires publiques on vint le preſſer d'en reprendre la charge, il répondit à ceux qui l'en prioient : *Vous ne me donneriez pas un ſemblable conſeil, ſi vous aviez vu le bel ordre des arbres que j'ai moi-même plantés, & les beaux melons que j'ai ſemés.*

Si parmi les Romains, un Caton n'a pas dédaigné d'écrire ſur l'Agriculture, il faut l'avouer à l'honneur des Anglois, quelques-uns de leurs Auteurs les plus diſtingués ont publié des Ouvrages très-inſtructifs ſur cette matiere. M. le Chevalier Temple, un de leurs meilleurs Ecrivains, a donné un Traité très-curieux, ſur le jardinage ancien & moderne. L'Ouvrage de M. Evelyn ſur les Forêts, eſt un excellent Livre. M. Mortimer, Secrétaire de la Société Royale

(*) Sur les bords de la Tamiſe, à cinq ou ſix milles de Londres.

de Londres, a compoſé un Traité de l'Agriculture auſſi agréable qu'utile. Mais qui connoît mieux tous ces Ouvrages que vous?

Dire que c'eſt un genre où les Anglois excellent, c'eſt faire leur éloge, puiſque c'eſt la partie de la Phyſique la plus importante. Aucune autre Nation n'a produit tant de Livres utiles de cette eſpece, entre leſquels je n'ai garde d'oublier ceux de Bradley & le Dictionnaire de Miller, le Jardinier le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Il ſeroit à ſouhaiter pour nous, que quelqu'un prît la peine de traduire ces Ouvrages dans notre Langue, ils nous ſeroient d'une plus grande utilité que tant de productions bizarres que des Ecrivains ſans goût leur ont préférées. Aſſurément vous avez encore donné un exemple qui mériteroit bien d'être ſuivi, lorſque uniquement par amour pour la Phyſique, & pour faciliter les progrès de ceux qui l'étudient, vous avez bien voulu interrompre vos propres occupations, pour traduire le meilleur

Livre que les Anglois euſſent en ce genre, *La Statique des Végétaux, de M. Hales* (*).

On voit par tous ces Livres ſur le jardinage, qu'il doit être mieux entendu ici qu'ailleurs : en effet on ne cultive nulle part les fruits & les légumes avec plus de ſoin & d'induſtrie qu'en Angleterre. Si le climat n'y eſt pas auſſi favorable qu'en France, l'art y eſt pouſſé beaucoup plus loin. On trouve à la Halle de Londres des petits pois de meilleure heure qu'à Paris, & des ananas en toute ſaiſon ; différentes ſortes de légumes que nous n'avons pas, y ſont très-communs. Le brocoli, ſi rare encore chez nous, ſe ſert ici ſur les tables d'Auberge. Dans les jardins des environs de Londres, on trouve des eſpeces de melons de tous les Pays, on y mange d'excellentes pêches, & j'ai cueilli moi-même de très-bonnes figues dans le Nord d'Angleterre. De quoi ne vient-on pas à bout avec l'Art & le travail !

(*) Cet Ouvrage a paru en 1735. A Paris chez Jacques Vincent.

La

La Nature elle-même cede aux efforts de l'homme, quand ils s'obſtinent à la vaincre. J'en ai vu un bel exemple dans un lieu près de Kenſington, remarquable par une vieille maiſon où le fameux Cromwell qui en a été le maître, alloit ſe délaſſer du poids de ſon uſurpation : l'ambition de celui qui poſſéde aujourd'hui ce terrein, eſt tout autre, il a entrepris d'y forcer la Nature; & en effet, malgré l'ingratitude & de l'expoſition & du fonds, il a changé un marais triſte & infructueux, en une vigne riante, & qui lui produit une très-grande abondance de raiſins : il m'a fait goûter du vin de ce crû, qui n'eſt pas déſagréable. Il en envoya l'an paſſé à M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre en France. Ce vin, tel qu'il eſt, rapporte encore plus à cet Anglois induſtrieux, que tout ce qu'il auroit pu ſemer ou planter dans ſon enclos.

Non-ſeulement on trouve en Angleterre des arbres fruitiers de tous les Pays, on y voit même une quantité prodigieuſe de ces arbres qui n'ont d'autre mérite que la beauté

ou la ſingularité de leur forme. Les Anglois font venir à grands frais des différentes parties du monde toutes les eſpeces d'arbres ; & ceux qui réuſſiſſent chez eux en pleine terre, ils les naturaliſent, & en ornent leurs jardins. Ainſi l'on y trouve le cédre du Liban, le plane de Perſe, le tulipier des Iroquois, l'arbre de Judée, &c. Ce même commerce qui raſſemble à la Bourſe de Londres des hommes de tous les pays, peuple les jardins d'Angleterre des arbres de tous les climats. Dans cet uſage de leurs richeſſes, les Anglois me paroiſſent plus ſages que ceux d'entre nous qui ſe ruinent en changeant d'équipages tous les ſix mois, & de tabatieres tous les huit jours.

Ce qui fait que les Anglois aiment mieux à planter que nous, c'eſt que les gens qui par leur naiſſance ou par leurs richeſſes occupent le premier rang dans l'Etat, habitent plus la Campagne que ceux du même ordre ne l'habitent en France. Indépendamment de l'utilité réelle des plantations, elles ſont une des plus

grandes ſources des amuſements champêtres. Comme les Grands donnent le ton aux petits, le Payſan plante à l'envi de ſon Seigneur. Si celui-ci a des boſquets de laurier, de thym & de philaria dans ſes jardins, ſon Fermier veut du moins en avoir quelques plants dans le ſien. Dans nos Villages, les Payſans ne plantent guere que des pommiers & des choux; le Payſan Anglois a non-ſeulement un potager bien fourni & bien tenu, mais s'il a deux toiſes de terrein devant ſa maiſon qui lui appartiennent, il en fait un parterre, où il cultive la roſe & le muguet; voilà ce qui prouve ſon aiſance : on ne s'occupe guere de la culture des fleurs, que quand la récolte des fruits paroît bien aſſurée.

Il faut l'avouer à l'honneur de la Société Royale de Londres, c'eſt ſon attention continuelle à l'utilité publique, qui a procuré tous ces avantages à l'Angleterre : il eſt des Arts qu'elle a porté au plus haut point de perfection, comme l'Architecture navale, & tout ce qui regarde la facilité

& la ſûreté de la navigation ; il en eſt d'autres quelle a tiré de la léthargie fatale où ils languiſſoient depuis ſi long-temps. C'eſt cette ſavante Compagnie qui a remis l'Agriculture en honneur, ce ſont ſes ſoins, ſes travaux & ſes expériences qui ont fait connoitre aux Anglois de quelles richeſſes les plantations pouvoient être la ſource. La Société Royale eſt cauſe que non-ſeulement en Angleterre, mais en Ecoſſe, en Irlande, à la Virginie, à la Jamaïque, aux Barbades & dans tous les Pays ſoumis à la Domination Britannique, on plante des bois & des vergers, & que chacun embellit ſon héritage en l'enrichiſſant. On a eſſayé depuis peu de faire venir du thé à la Caroline, & on prétend qu'il y a aſſez bien réuſſi. Rendons juſtice à tant d'illuſtres Savants, qui ont acquis à cette Société une ſi haute réputation par toute l'Europe. Ce ſont eux qui ont le plus éclairé le monde civiliſé & lettré, ſur tous les avantages que la Société peut retirer des différentes parties de la Phyſique expérimentale.

Il ne tiendra pas à vous, Monſieur, que nous ne ſuivions le ſage exemple de nos Voiſins. Vous n'avez encore donné aucun Mémoire à l'Académie, vous n'avez fait aucune expérience qui n'ait eu pour but immédiat l'utilité publique. La perfection des Arts devroit être l'unique objet de la Géométrie. On ne s'eſt que trop occupé juſqu'ici de celle que l'on nomme *tranſcendante*, & que l'on feroit mieux d'appeller inutile. Toutes les découvertes que l'on y peut faire, ſont des conquêtes qui ne nous enrichiſſent pas, les eſpaces infinis que l'on y parcourt, ne ſont qu'imaginaires ; les Eſprits d'un ordre ſupérieur ſont faits pour les connoître & non pour s'y fixer. Nous regardons les hypotheſes comme des chimeres qui ne peuvent être enfantées que par des têtes mal organiſées ; ſoyons conſéquents, & ne craignons pas de mettre au rang des occupations vaines toutes celles qui n'ont pas de fondements plus réels. C'eſt abuſer de la Géométrie que de ne l'employer qu'à calculer des Enigmes,

car j'appelle ainſi toutes ces queſtions arbitraires que l'on embarraſſe exprès pour avoir le plaiſir de les développer par le calcul, & d'où il ne réſulte d'autre avantage que le mérite de la difficulté vaincue. Combien de Problêmes ne ſont en effet que des Enigmes plus compliquées que les Logogryphes du Mercure, mais auſſi inutiles à l'avancement de nos connoiſſances! Les Savants devroient penſer aſſez bien d'eux mêmes, pour ſe regarder comme redevables à l'Etat du fruit de leurs travaux. La réputation la plus brillante parmi quelques Particuliers qui n'eſtiment que ce qui eſt de leur genre, ne vaut pas la ſorte de conſidération qu'acquierent infailliblement dans le Public ceux qui s'occupent uniquement de l'avantage de leurs Concitoyens (*).

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.*

LETTRE XLII.

A Monſieur le Marquis DU TERRAIL.

Des plaiſirs de la table chez les Anglois, de leurs Toſtes, &c.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

NE ſoyez pas ſurpris ſi je reſte ſi long-temps à la Campagne, je ſuis ici dans un des lieux de l'Angleterre les plus riants, avec les gens du monde les plus aimables, des gens qui n'ont point les préjugés de leur Nation, & contre leſquels ceux de la nôtre ne tiennent pas; qui joignent aux qualités d'où dépend la ſûreté de la Société, toutes celles qui en font l'agrément; qui vous plairoient à vous-même, & qui ſentiroient ce que vous valez; que votre commerce rendroit François, & avec leſquels vous deviendriez Anglois ſans vous en appercevoir. Si dans ce ſéjour agréable où le plaiſir & la liberté habitent, on ne ſuit pas en

tout notre façon de penſer, du moins on y ſuit régulierement notre façon de vivre : celle de Londres m'a été plus d'une fois à charge, quelques reſtrictions que j'y aie toujours miſes.

Les plaiſirs de la table ſont différents ſelon les différentes Nations. Il en eſt qui les font conſiſter dans le choix de la Compagnie, & de quelques mets délicats, dans l'heureux accord & la bonne humeur des Convives. Il en eſt d'autres qui font plus de cas de l'abondance des liqueurs, que du choix des mets, & qui ſongent plus à étourdir l'ennui par les fumées du vin, qu'à le diſſiper par les charmes de la converſation. A Londres, communément on ſe raſſemble moins pour s'entretenir enſemble avec cette liberté que la table donne d'ordinaire, que pour boire triſtement à la ſanté les uns des autres.

Dans les temps où l'on buvoit plus en France qu'on ne boit aujourd'hui, cet uſage de ſe ſaluer ainſi le verre à la main y étoit auſſi plus commun. Il paroît tirer ſon origine de

l'intempérance. Les hommes ont ſi bien ſenti qu'il étoit déraiſonnable de trop boire, que pour colorer un excès ſi vicieux, ils ont imaginé cette eſpece de politeſſe. Ils ont trouvé par-là le ſecret de ſatisfaire leur goût, & de forcer, pour ainſi dire, les autres à s'y conformer. En ce ſens, un peuple eſt d'autant plus poli qu'il eſt moins tempérant; les Anglois portent très-loin cette ſorte de politeſſe. S'il eſt des François qui puiſſent leur en diſputer le prix, on peut guere les trouver que parmi ceux qui doivent leur origine & leur nom aux anciens Habitants de cette Iſle. L'Ivrognerie, puiſqu'il faut la nommer, eſt ici très-commune en toute ſorte d'états : Hobbes la regarde comme une infraction des Loix de la Nature, à cauſe qu'elle empêche l'uſage de la raiſon; il eſt étonnant que la Nation qui ſe pique le plus de bon ſens, ſoit pourtant celle où l'on rougit le moins du vice qui y eſt le plus contraire.

Le deſſert eſt très-peu d'uſage en Angleterre; on y eſtime plus un

Sommelier intelligent, qu'un Officier qui auroit toute l'habileté & tout le goût de Procope. Aux tables même où l'on ſert le fruit avec une ſorte d'appareil, on ne fait que l'y montrer, & l'on enleve bientôt juſqu'à la nappe. Les Anglois, que la politeſſe empêche de dire aux Dames que leur compagnie les gêne, les avertiſſent ainſi de ſe retirer quand elles commencent à les ennuyer. Des Ecoliers ne montrent pas plus de joie lorſque leur Régent les quitte, que les Convives n'en témoignent lorſqu'elles prennent congé d'eux. La ſatisfaction qui ſe répand ſur leurs viſages, annonce le plaiſir qu'ils éprouvent à ſe ſentir délivrés de la contrainte où les tenoit la compagnie des femmes : quelque peu attentifs que les hommes ſoient pour elles, elles m'ont toujours paru en pareil cas ſe retirer avec autant de regret, qu'ils marquoient de contentement à les voir s'éloigner. Auſſi-tôt on couvre la table de pots, de bouteilles & de verres, ſouvent même de tabac & de pipes. Tout étant ainſi diſpoſé,

là cérémonie des *Toſtes* commence. Comme je ne penſe pas qu'aucun de ceux qui ont traité des mœurs & des cérémonies des Nations aient parlé de cet uſage, il eſt juſte de vous le faire connoître.

Les Anglois appellent *Toſtes* ces ſantés de perſonnes abſentes, qu'ils ſe portent réciproquement, & que chacun eſt obligé de boire ſous peine de l'impoliteſſe la plus groſſiere. Je laiſſe à d'autres à examiner l'étymologie de ce mot, & l'ancienneté de cet uſage. Peut-être les Anglois le tiennent-ils des Goths que l'on prétend avoir été de grands buveurs; mais en ce cas ils ont la gloire de l'avoir beaucoup perfectionné. Le jeune homme porte la ſanté de ſa Maîtreſſe; l'honnête Négociant, celle de ſon Correſpondant; & le grave Eccléſiaſtique, celle de ſon Evêque. Pour l'Evêque il y a celle du Primat; le Primat peut, s'il le veut, porter à ſes Convives la proſpérité de la cauſe Proteſtante, ou telle autre *Toſte* que bon lui ſemble.

Le Maître de la maiſon eſt celui

qui commence ces rondes, & il eſt obligé d'y faire obſerver l'ordre & l'exactitude, ſoit pour la maniere de les recevoir & de les rendre, ſoit pour empêcher qu'aucun ne manque à la regle qui aſtreint tous les Convives à boire les uns autant que les autres. Tel eſt en abrégé le Rit des *Toſtes*. Dans le parti de la Cour on boit la ſanté du Roi & de toute la famille Royale ; dans le parti contraire on boit celle de Milord Carteret, de M. Pulteney, & de tous ceux qui ſont oppoſés au Miniſtre. Les Jacobites boivent la ſanté du Prétendant.

Il eſt auſſi d'uſage de porter la ſantés des Beautés à la mode, de celles même que l'on ne connoît que de vue. Un Petit-Maître ſe donne par-là l'air d'un homme à bonnes fortunes. Elles-mêmes lui en ſavent gré lorſqu'elles viennent à l'apprendre. Cet hommage public que l'on rend à leurs charmes, eſt une preuve de leur célébrité. Un Anglois qui a paſſé trois ſemaines à Paris, ſe fait honneur de porter pour ſa *Toſte* la

ſanté de Mademoiſelle Gauſſin. Auſſi pour faire l'éloge d'une jeune Beauté, on dit que *c'eſt une des premieres Toſtes d'Angleterre.* Celle au contraire dont le temps a ſéché les lys & les roſes, s'appelle *une Toſte de rebut.* Auprès des gens d'un certain ton, un homme paroîtroit ridicule s'il avoit le malheur de donner pour *Toſte* une beauté dont le regne ſeroit paſſé. Il faut connoître la carte de Londres pour ne pas tomber dans un pareil inconvénient.

C'eſt ainſi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient *la Coupe Magiſtrale*, la ſanté des perſonnes qui leur étoient cheres; ſi c'étoit celle d'une Maîtreſſe, la galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en ſon nom.

Les Savants en ce Pays-ci, quoique peu ſoumis aux autres uſages de la Nation, ſont très-ſcrupuleux obſervateurs de la cérémonie des *Toſtes.* C'eſt chez eux qu'elle ſe pratique le plus fréquemment & avec le

plus de ſolemnité. Chacun dans ſon genre porte non-ſeulement la ſanté de ceux de ſa Nation, mais celle des Etrangers les plus célebres. On m'a ſouvent porté celle de M. Bernoulli, de M. Euller, de M. le P. de Monteſquieu, de M. de Maupertuis, de M. de Buffon, &c.

Dans les Colleges on *toſte* auſſi quelquefois en Latin & en Grec, à ce que j'ai entendu dire. Pour moi je n'ai jamais aſſiſté aux élégantes Orgies de Meſſieurs de Cambridge & d'Oxford. Je n'ai oſé pouſſer juſques-là mes recherches ſur les mœurs des Docteurs de ces fameuſes Univerſités.

Ces ſantés & ces rondes ne finiſſent bien ſouvent que lorſqu'il n'eſt plus poſſible de les continuer. A la Campagne, tant qu'elles durent, on parle de chevaux & de chaſſe, ou bien l'on boit & fume ſans parler: je connois un Anglois qui toutes les fois qu'on veut le forcer à rompre le ſilence, a coutume de répondre que, *parler c'eſt gâter la converſation.* A la Ville on s'entretient des

affaires du Parlement, des actions du Sud, & des Galions d'Eſpagne.

Les Dames, qui pendant ce temps-là ſont dans un autre appartement, ne boivent guere moins, mais ſans courir les mêmes riſques : elles prennent du thé, dont elles font uſage ſoir & matin, juſqu'à ce qu'elles ne puiſſent plus reſpirer, ce qui contribue à augmenter le penchant au ſilence, dont cependant il eſt peut-être plus aiſé de s'accommoder, que du caquet perpétuel de beaucoup de nos Françoiſes.

Si l'on dîne au cabaret, qu'à Londres les gens de tout état ne ſe font aucun ſcrupule de fréquenter, les *Toſtes* ſont encore plus variées ; aſſez ſouvent après avoir bû à la ſanté de ſes amis, on boit à la ruine & à la damnation de ſes ennemis. Il n'eſt aucune ſorte d'extravagance dont on ne s'aviſe alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

Il y a quelques années que des jeunes Gens de condition choiſirent, pour ſe livrer à cette ſorte de débauche, le 30. Janvier, jour auquel

l'Egliſe d'Angleterre impoſe un jeûne général en expiation du meurtre du Roi Charles I. qu'elle honore comme un Martyr. Si-tôt qu'ils furent chauds de vin, ils ſe mirent à chanter. Le Peuple ſcandaliſé, s'arrêta devant le cabaret, & leur cria des injures. Un de ces jeunes étourdis mit la tête à la fenêtre; & but à la mémoire de l'Armée qui détrona ce Roi, & des ſéditieux qui lui firent perdre la tête ſur un échafaud. Les pierres à l'inſtant volerent de toutes parts; les vîtres de la maiſon furent briſées; la populace furieuſe y vouloit mettre le feu. Ces jeunes inſenſés eurent bien de la peine à ſe ſauver eux-mêmes (*).

Voilà de ces excès dont le vin rend capable, & dont on trouve par-tout des exemples; & ainſi

(*) Un Eccléſiaſtique Anglois qui ne pouvoit ſouffrir que le Peuple bût à la mémoire du Roi Guillaume, a écrit une Brochure contre l'uſage de boire à la mémoire de qui que ce ſoit, comme étant une profanation de la ſainte Cêne.

Dans pluſieurs autres Ouvrages, l'uſage des Toſtes eſt condamné comme contraire au Chriſtianiſme.

l'homme,

l'homme, auſſi déraiſonnable qu'intempérant, convertit dans une ſource de troubles & de déſordres, ce que la Nature libérale ne lui avoit donné que pour ſon plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLIII.

A Monſieur l'Abbé L* C***.

Sur l'éloquence de la Chaire, le manque d'action des Orateurs Anglois, & la decadence de la véritable éloquence en France.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOUS m'apprenez bien vos occupations, mais vous ne me dites rien de vos ſuccès; ne croyez pas cependant que nos Amis communs me laiſſent ignorer ce que votre modeſtie vous fait taire. Je ſais avec quels applaudiſſements vous paroiſſez tous les jours dans la Chaire. Continuez, Monſieur, vous avez pris la route qui mene à la gloire la plus ſolide; la plus flatteuſe même, s'il étoit permis à l'Orateur Sacré d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour l'honnête homme comme pour le Chrétien, quelle fonction plus noble que de contribuer à l'avantage

de la Religion & de la Société ; que de faire la guerre aux vices, qui déshonorent l'une, & qui troublent l'harmonie de l'autre ; que de donner aux vertus le juſte tribut de louanges qui leur eſt dû ; que de rappeller les hommes à leurs devoirs, & par conſéquent à leurs véritables intérêts ; que de parler enfin dans cette Chaire de vérité, le ſeul lieu où ſa voix ſe faſſe entendre aux Grands de la Terre !

Il me ſemble que les Anglois n'ont pas porté auſſi loin que nous cette éloquence, dont les Peres Grecs & les Latins nous ont laiſſé de ſi beaux modeles. Foſter, Wake, Sharper, le Docteur Sherlock, le Docteur Clarke ne me paroiſſent pas des Orateurs que l'on puiſſe comparer aux Boſſuets, aux Fléchiers, & aux Maſſillons, aux Cheminais & aux Bourdaloues. Les Sermons du Docteur Spratt, Evêque de Rocheſter, ſont écrits d'un ſtyle affecté. Le Docteur Tillotſon, Archevêque de Cantorbery ſous Charles II. eſt de tous les Prédicateurs Anglois le plus célebre

& le plus digne d'eſtime. Cependant ſes Sermons ſont plus récommandables par la pureté & l'élégance de ſon ſtyle, que par les grandes parties de l'éloquence. On y trouve plus d'agrément que de force, plus de raiſon que de pathétique. Il ſe fait lire avec plaiſir, mais il ne touche pas.

L'action eſt une des qualités les plus eſſentielles à l'Orateur : ſoit qu'on l'ait reçue de la Nature ou qu'on la tienne de l'Art : celui qui la poſſede peut faire un grand effet ſur ſes Auditeurs en récitant un diſcours médiocre. Cette partie manque abſolument aux Anglois. *Un défaut à reprocher à nos Orateurs*, dit M. Addiſſon (*), *ſoit à ceux du Barreau, ſoit à ceux de la Chaire, c'eſt le manque d'action & de geſte, & c'eſt peut-être notre modeſtie qui en eſt cauſe; nos Prédicateurs ſont en Chaire comme des ſouches, & ne remueroient pas un doigt pour faire valoir le plus beau Sermon du monde. A la Barre & dans*

(*) Spectateur : N°. 47.

tous les lieux publics de conteſtation, nous retrouvons les mêmes ſtatues. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de ſang-froid, & garder notre tranquillité dans les Diſcours qui roulent ſur ce nous eſt le plus cher. Comment accorder ce que dit ici cet Ecrivain ſi ſenſé, avec la maniere dont les affaires ſe traitent dans la Chambres des Communes ; & le ſang-froid dont il parle, avec la véhémence, & quelquefois la groſſiéreté des injures que l'on y a ſouvent entendues ? Un de ceux qui la compoſent aujourd'hui, en donne une idée bien différente, & on ne peut que louer la ſageſſe de ſes réflexions. *Lorſque dans la chaleur de la Controverſe*, dit-il, *ſur des queſtions intéreſſantes, le zele des Diſputants les fait ſortir des bornes de la décence & de la politeſſe, il faut pardonner quelque choſe à la foibleſſe de notre nature. Perſonne ne doit donner à une expreſſion qui peut échapper, une interprétation plus offenſante, qu'elle ne le comporte néceſſairement.*

Ce n'eſt une choſe ni louable, ni avantageuſe que de recourir aux calomnies

& aux reproches.... Une candeur générale & des égards mutuels aſſureront mieux notre repos, & ſoutiendront mieux la dignité qui convient à cette Chambre, & que l'on ne peut violer ſans de dangereuſes conſéquences (*). Vous voyez que ce diſcours détruit entierement l'idée que M. Addiſſon veut donner des Anglois ; mais les plus raiſonnables d'entr'eux ne le ſont pas toujours ſur leur Nation. Ce qu'on pourroit leur reprocher comme défaut, ils ont l'art de le convertir en ſujet d'éloges : s'ils ne ſont pas éloquents c'eſt qu'ils aiment mieux être raiſonnables ; s'ils manquent de graces, c'eſt qu'ils les dédaignent par goût pour la ſimplicité.

La coutume de lire les Sermons en Angleterre eſt un obſtacle qui empêche toute action, & réfroidit par conſéquent le pathétique du diſcours. Celui qui récite de mémoire, touche toujours plus, parce qu'il s'affecte lui-même davantage. Cependant un

(*) Diſcours de M. Henry Pelham rapporté au douzieme Volume des Actes de la Chambre des Communes.

Auteur (*), qui n'avoit peut-être pas assez réfléchi sur les avantages que le Ministere Evangélique peut retirer de l'art de la parole, a proposé aux Evêques d'Angleterre de choisir dans les Ouvrages imprimés une suite de Sermons pour toute l'année, & de ne plus permettre à l'avenir d'en lire d'autres en chaire. Que seroit-il arrivé, si l'on eût suivi les mouvements d'un zele si peu éclairé? que les lectures de ces discours n'étant plus animées de l'esprit qui les a composés, auroient été encore plus froides, & que par un pareil réglement on eût pour jamais arrêté le peu de progrès que l'éloquence de la Chaire fait en Angleterre.

Nous avons été plus heureux, je pense, que les Anglois, nous sommes peut-être aujourd'hui moins sages. Je vous le dis à vous, Monsieur, qui êtes fait pour le sentir, & qu'un jugement sain doit préserver de la contagion de l'exemple. Nous nous sommes écartés de nos modeles, pour adopter le goût le plus opposé

(*) Sir William Petty.

à la véritable éloquence ; il nous arrive ce qui eſt arrivé aux Romains. Le naturel ne nous touche plus ; le beau ſimple & majeſtueux nous ennuie. Semblables à ces gens dont le palais uſé ne peut être affecté que par des liqueurs fortes, il nous faut, pour nous piquer, des traits d'eſprit & des ſaillies d'imagination, des portraits ingénieux, des amas d'antitheſes, un ſtyle hériſſé d'épigrammes ; en un mot, nous donnons toute notre attention aux détails, & nous négligeons le fonds. Le goût de nos Prédicateurs & de nos Architectes modernes, eſt à peu près le même. Nos bâtiments ſont ſurchargés d'ornements, mais l'Architecture n'en vaut rien. L'eſprit abonde dans nos Sermons, mais l'éloquence y eſt abſolument étrangere. Les véritables Orateurs ont toujours regardé cette recherche d'agréments comme une parure indigne de la majeſté de l'éloquence. Celle de nos modernes à force de briller, ne fait que nous éblouir ; celle des Cicerons & des Boſſuets nous éclaire.]

Il en eſt de même de notre Poéſie, on fait encore de beaux Vers, on ne fait preſque plus de Pieces. Dans tous les genres, on ne veut plus que l'eſprit, & on ne s'apperçoit pas que celui qui eſt de trop, eſt vicieux. La manie de notre ſiecle eſt de croire, que l'eſprit eſt aujourd'hui plus commun que dans celui qui l'a précédé. Il n'eſt point de femme qui n'en donne pour preuve, que l'on en met plus aujourd'hui dans les Ouvrages de toute eſpece, qu'il ne s'en trouve dans ceux du ſiecle de Louis XIV. Je ne craindrai pas pourtant d'avancer un paradoxe; fait pour paroître étrange : cette abondance d'eſprit qui regne dans nos Ecrits modernes, eſt peut-être l'effet de notre ſtérilité. Pour en impoſer, nous montrons tout celui que nous avons : ſûrs de plaire, les Auteurs du ſiecle précédent n'employoient que celui qui étoit néceſſaire. Ils connoiſſoient leurs richeſſes, & ils ſavoient en faire un uſage convenable. Ceux qui affectent de montrer par-tout de l'eſprit, ſont à l'égard de ces ſages

Ecrivains, que ce ſont de petits Merciers comparés à de gros Marchands, qui, par la certitude où ils ſont d'avoir de quoi renvoyer le monde ſatisfait, ſe contentent d'expoſer aux yeux ce qu'il faut pour annoncer ce qu'ils ſont. Les premiers au contraire n'ayant que peu, ſont obligés d'étaler tout ce qu'ils ont pour attirer les Chalands. L'uſage ſobre que Racine & Deſpréaux ont fait de leur eſprit n'eſt pas moins une preuve de leur ſupériorité que de leur ſageſſe. Ils avoient puiſé cette noble ſimplicité dans l'imitation des bons Auteurs du ſiecle d'Auguſte. Tel eſt le caractere de Virgile, de Ciceron, de Tite-Live. Quelque grand génie qu'aient eu ceux qui ſont venus depuis, ils ſe ſont ſenti de la dépravation du goût. Tacite ne cherche qu'à s'exprimer extraordinairement. Ce n'eſt qu'à force de parure, que Séneque a l'air de grandeur; ce qu'il fait d'efforts pour l'affecter avertit qu'elle ne lui eſt pas naturelle. Malheureuſement voilà les Auteurs que ceux de notre temps

paroiſſent imiter. Nous courons après l'eſprit, notre éloquence en eſt pointillée, & le goût ſe perd à meſure que nous nous éloignons de ces temps heureux, où preſque tous les Arts en France ont été portés à leur plus haut point de perfection.

Avouez-le, Monſieur, nous nous ſommes déjà tellement écartés, que pour peu que nous tardions à retourner ſur nos pas nous courons riſque de nous égarer. Nous aurions grand beſoin d'un Quintilien pour nous remettre dans la route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLIV.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE.

Sur ſon Ecole des Amis, & ſur une Comédie de M. Steele intitulée : THE CONSCIOUS LOVERS, tirée de l'ANDRIENNE de Térence.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOUS deviez bien être ſûr en m'envoyant votre *Ecole des Amis*, du plaiſir que j'aurois à lire cette Piece. J'en avois déja appris le ſuccès, & je n'en avois pas été ſurpris. Le Public ſe plaît à vous rendre juſtice. Le talent augmente de prix par l'uſage qu'on en fait. Vos Ouvrages ne tendent pas moins à l'inſtruction, qu'à l'amuſement des hommes : les graces de la Fiction que vous prêtez à la Morale, ne font que la rendre plus utile en la rendant plus agréable. Si dans les Ouvrages des autres, la Raiſon badine, & ſe prête à nos folies, pour

nous en mieux faire ſentir le ridicule ; dans les vôtres, c'eſt une Amie qui gagne notre confiance, & nous guérit de nos foibleſſes en nous en faiſant voir le danger.

Continuez, Monſieur, à travailler dans un genre, qui fait autant d'honneur à notre Théatre qu'à vous: tout ce qui tend à la correction des mœurs, eſt du reſſort de la Comédie : on fait également ſentir le ridicule du vice en intéreſſant le cœur, comme en faiſant rire l'eſprit. Dans la ſeule Comédie de Corneille, qui ſe joue aujourd'hui, les reproches que fait un Vieillard à ſon fils ſur la honte attachée au menſonge, n'expoſent pas moins toute la baſſeſſe de ce vice, que les traits les plus plaiſants de cette Piece. Les vôtres, Monſieur, ſont remplies de beautés de ce genre ; elles ſont faites pour réconcilier au Théatre ceux que la licence de nos anciennes Comédies en avoit éloignés. Mépriſez les diſcours de ces vils Ecrivains, dont le métier eſt de tout critiquer, parce que c'eſt celui dont ils vivent, &

qu'ils n'ont ni aſſez de talent, ni aſſez d'honneur pour en exercer un autre. Leurs cenſures auſſi ameres qu'injuſtes, ne font pas moins de tort à leur cœur qu'à leur jugement. La Critique eſt un tribut, que le mérite eſt obligé de payer à la malignité humaine : dans les Triomphes qu'on décernoit à Rome aux Vainqueurs, il lui étoit permis d'élever ſa voix parmi les chants de l'allégreſſe & de la reconnoiſſance publique ; mais il n'y avoit que les hommes les plus vils qui uſaſſent de ce privilege.

Ce genre de Comédie où vous excellez, n'eſt pas auſſi nouveau que le prétendent ces Cenſeurs ignorants, ou de mauvaiſe foi. L'Andrienne de Térence en eſt une preuve. Il y a long-temps que nos Voiſins nous en ont donné l'exemple, & en général ils réuſſiſſent mieux dans les Scenes d'intérêt, que dans celle de plaiſanterie. Le Comique dans leurs Pieces eſt ſouvent outré ; le ſentiment y eſt toujours vrai. Celui qui a mis l'Andrienne en François, ne me paroît pas avoir auſſi bien réuſſi que M. Steele,

qui l'a accommodée aux mœurs de ſa Nation, & qui en a fait une des meilleures Comédies du Théatre Anglois (*). La Scene du quatrieme Acte pour laquelle il a compoſé cette Piece, comme il n'a pas fait difficulté de l'avouer dans ſa Préface, eſt extrêmement belle, & n'eſt qu'à lui. Elle eſt entierement dans votre goût; & puiſque je ne puis vous offrir rien du mien qui vous rende le plaiſir que l'Ecole des Amis m'a procuré, je vous envoie la Traduction de cette Scene pour vous témoigner l'envie que j'aurois de m'acquitter envers vous. Il n'eſt pas néceſſaire, pour vous en donner l'intelligence, de vous faire connoître les caracteres, il ſuffit de vous dire les différents intérêts des Perſonnages que l'Auteur y introduit. M. *Bevil* & M. *Mirtle* ſont deux amis. Le premier, a la paſſion la plus vive pour *Indiane;* (c'eſt l'Andrienne de Térence) mais ſon pere veut lui faire épouſer *Lucinde*, dont M. *Mirtle* eſt amoureux.

(*) *THE CONSCIOUS LOVERS.*

ACTE IV. SCENE I.

Lieu de la Scene ; l'Appartement de M. BEVIL le jeune.

BEVIL le jeune, une Lettre à la main, ſuivi de TOM *ſon Valet.*

TOM.

» EN vérité, Monſieur, je ne ſais » rien de cette affaire ; je n'ai pas » dit le moindre mot à M. Mirtle de » la Lettre que vous avez écrite à » Lucinde.

BEVIL.

» A propos de quoi cet animal-là » montre-t-il tant de frayeur ? Je ne » vous accuſe de rien ; je veux ſeu- » lement ſavoir ſi M. Mirtle vous a » montré quelques ſoupçons, ou vous » a fait quelques queſtions qui vous » aient conduit à lui dire par hazard » que vous ayez porté quelque Let- » tre ce matin de ma part.

TOM.

» Mais, Monſieur, s'il m'a fait » quelques queſtions, pouvois-je l'en » empêcher ?

BEVIL.

BEVIL.

» Ce n'eſt pas-là ce que je dis, » Bœuf. Ce n'eſt pas vous que je » ſoupçonne, c'eſt lui. Que vous » a-t-il dit ?

TOM.

» Hé bien, Monſieur, lorſque je » ſuis arrivé chez lui pour me dé- » guiſer en Avocat, comme il vous » a plu de l'exiger de moi, il m'a » demandé ſi j'avois été ce matin » chez M. Sealand.... Monſieur, lui » ai-je dit, j'y ai ſouvent été... par- » ce que ſi je ne lui avois pas dit cela, » il auroit pu penſer qu'il y avoit » quelque raiſon particuliere pour » m'y faire aller aujourd'hui.

BEVIL.

» Fort bien. (*à part.*) La précau- » tion de ce drôle-là, eſt ce qui a » cauſé ſa jalouſie : T'a-t-il fait d'au- » tres queſtions ?

TOM.

» Oui, Monſieur, je me rappelle » à préſent, que lorſque nous ſom- » mes revenus en caroſſe de chez M. » Sealand, il m'a dit : Tom, ce » matin quand j'étois chez votre

» Maître, il vous a ordonné d'aller
» chercher la réponſe à une Lettre
» qu'il avoit envoyée; lui en avez-
» vous apporté une, m'a-t-il dit? Ah,
» Monſieur, ai-je dit, vous voulez ba-
» diner avec moi, vous voulez ſavoir
» ſi je puis garder un ſecret ou non?

BEVIL.

» Et ainſi, en lui montrant que
» vous le pouviez, vous lui avez dit
» que vous en aviez un à garder.

TOM.

» Monſieur....

BEVIL.

» A quelles baſſes actions la jalou-
» ſie ne fait-elle pas deſcendre un
» homme? Comment peut-on em-
» ployer d'auſſi lâches artifices avec
» un Valet pour lui faire trahir ſon
» Maître? Hé bien! & quand vous
» a-t-il donné cette Lettre pour moi?

TOM.

» Monſieur, il l'a écrite devant
» moi avant que de quitter ſa robe
» d'Avocat.

BEVIL.

» Fort bien. Et qu'a-t-il dit quand
» vous lui avez porté ma Réponſe?

TOM.

» Il m'a paru, Monſieur, d'aſſez » mauvaiſe humeur, & m'a dit que » cela ſuffiſoit.

BEVIL.

» Je m'étois bien douté que ma » Lettre l'étonneroit.... Va-t-en.

TOM.

» Ouais, tout ceci n'annonce rien » de bon. J'ai bien peur que nous » n'ayions tous donné à gauche.

(*Il s'en va.*)

BEVIL.

» J'ai affecté d'être tranquille de- » vant mon Valet : mais cet effort » m'a beaucoup coûté. Quel emporté, » de m'écrire un cartel, & de m'ac- » cuſer d'une conduite équivoque » lorſque je fais profeſſion d'être ſon » ami ! Je puis vivre content ſans » gloire, mais je ne puis ſupporter » l'infamie. Que dois-je faire ? Pre- » mierement, reliſons la Lettre de » Lucinde. (*Il lit :*)

Monſieur, je crois ne rien faire de contraire aux bienſéances de mon ſexe, en reconnoiſſant que votre maniere

d'éluder le mariage que nos parents ſe propoſent, & de ſouhaiter que le refus puïſſe venir de moi, a quelque choſe de plus obligeant en ſoi, que la recherche de celui que je crains de voir tomber dans mon lot, à moins que votre Ami ne travaille à notre ſalut & à notre bonheur commun. J'ai mes raiſons pour vous prier de ne point communiquer cette Lettre à M. Mirtle, & je ſuis votre très-obligée & très-humble Servante,

LUCINDE SEALAND.

» Voyons le *Poſtcrit.*

J'ai fait mes réflexions, & je ne veux rien vous cacher. Le motif que j'ai de vous demander le ſecret ſur cette Lettre, eſt la jalouſie de M. Mirtle, qui, à la vérité, me donne de l'effroi; mais l'eſtime que j'ai pour lui, me fait eſperer que ce n'eſt qu'un mauvais effet qui provient ſouvent d'une bonne cauſe, & que l'on peut guérir par une conduite prudente & ſans reproche.

» Ainſi, cette jeune perſonne m'a » choiſi pour ſon Ami & ſon Confi- » fident & s'eſt miſe en quelque fa- » çon ſous ma protection. Je ne dois

„ point faire part à M. Mirtle de ſa „ Lettre, à moins que je ne puiſſe le „ guérir de ſa jalouſie. Peut-être les „ ſervirois-je mieux l'un & l'autre „ en n'obſervant pas le ſilence que „ Lucinde me demande, qu'en lui „ obéiſſant ſcrupuleuſement : mais je „ me ſens arrêter par cette obligation „ de ſe battre, que la Coutume a „ impoſée à tout homme qui veut „ vivre avec réputation & honneur „ dans le monde. Comment faire „ pour éviter tout ſoupçon qui puiſſe „ m'être déſavantageux ? . . . Si je „ m'explique ſans me battre, il croira „ que c'eſt par crainte. . . . Il faut que „ je reliſe encore une fois ſa Lettre.

Monſieur, vous en avez uſé lâchement avec moi, en travaillant à m'enlever une perſonne que vous m'avez dit vous être indifférente. J'ai changé mon épée depuis que je ne vous ai vu ; & j'ai cru devoir vous donner cet avis, pour que vous ſoyez en état de vous défendre à la premiere rencontre, entre vous & celui que vous avez offenſé.

CHARLES MIRTLE.

(Tom entre.)

TOM.

„ Monſieur Mirtle vous demande, „ Monſieur ; ſouhaitez-vous le voir ?

BEVIL.

„ Animal ! Pourquoi le faire attendre ? Faites-le monter. (*Tom ſort.*) „ Me voilà réſolu ſur la conduite „ que je dois tenir avec lui. Il eſt „ amoureux, & un peu méfiant ſur „ toutes ſortes d'affaires, & on peut „ bien le lui pardonner en conſidération... Mais le voici. (*Tom introduit M. Mirtle. Bévil continue.*)

„ Monſieur, je vous ſuis extrêmement obligé de l'honneur que vous „ me faites.... Et vous, Monſieur, „ qui vous tenez-là planté pour nous „ conſidérer, ſortez. (*Tom ſort.*) Hé „ bien, Monſieur Mirtle, qu'y a-t-il „ pour votre ſervice ?

MIRTLE.

„ Le temps, le lieu, notre longue „ connoiſſance, & pluſieurs autres „ circonſtances qui me touchent en „ cette occaſion, m'obligent ſans „ autre cérémonie & ſans un plus „ long diſcours, de vous prier non-„ ſeulement de reconnoître que vous

„ avez reçu ma Lettre, comme vous „ l'avez déja fait, mais auſſi de m'ac- „ corder la requête qui y eſt conte- „ nue. Il me faut une autre réponſe „ que ces demies lignes : *J'ai reçu „ la vôtre.... Je ſerai au logis.*

BEVIL.

„ Monſieur, j'avoue que j'ai reçu „ une Lettre de vous d'un ſtyle aſſez „ extraordinaire ; mais comme je „ veux qu'en cette matiere tout vien- „ ne abſolument de vous, je n'en- „ tendrai que ce qu'il vous plaira „ de me confirmer face à face, & „ j'ai déja oublié votre billet.

MIRTLE.

„ Cette réponſe ſi meſurée, con- „ vient fort à la maniere dont vous „ avez déjà abuſé de ma ſimplicité „ & de ma franchiſe. Je vois que „ votre modération tend à votre „ propre avantage, & non au mien, „ à votre propre ſûreté, non à aucun „ égard pour un Ami.

BEVIL.

„ Ma propre ſûreté, Monſieur „ Mirtle !

MIRTLE.

„ Votre propre ſûreté, Monſieur „ Bévil.

BEVIL.

„ Monſieur Mirtle, ne doutez pas „ un moment que je ne voie très- „ bien où vous en voulez venir.... „ Mais, Monſieur, vous ſavez que „ j'ai ſouvent oſé condamner ces dé- „ ciſions qu'une coutume tyrannique „ a introduites contre toutes les Loix „ divines & humaines.

MIRTLE.

„ Ceux qui ont la conſcience ſi „ délicate, devroient du moins avoir „ autant d'horreur de faire des offen- „ ſes comme de....

BEVIL.

„ Comme de quoi ?

MIRTLE.

„ Comme de crainte d'y ſatisfaire.

BEVIL.

„ Comme de crainte d'y ſatisfaire! „ Mais cette appréhenſion eſt juſte ou „ raiſonnable ſuivant l'objet de cette „ crainte. Je vous ai dit ſouvent en „ confidence de cœur que j'avois en „ horreur cette hardieſſe d'offenſer

„ l'Auteur de la vie, de commettre,
„ dis-je, un pareil crime contre lui,
„ & par le même acte de s'expoſer à
„ paroître devant ſon Tribunal.

MIRTLE.

„ Monſieur Bevil, je vous dirai
„ que ce flegme, cette gravité, &
„ cette conſcience ſi délicate, ne me
„ priveront pas de ma Maîtreſſe.
„ Vous avez, à la vérité, les meil-
„ leures raiſons du monde pour être
„ attaché à la vie, l'eſpérance de
„ poſſéder Lucinde; mais ſongez que
„ je n'en ai pas moins d'en être las,
„ s'il faut que la perde; & mes pre-
„ miers efforts pour la recouvrer,
„ ſeront de lui faire connoitre l'hom-
„ me intrépide qui doit être ſon gar-
„ dien & ſon protecteur.

BEVIL.

„ Monſieur, montrez-moi ſeule-
„ ment la moindre apparence de rai-
„ ſon qui m'oblige à repouſſer une
„ inſulte à laquelle j'ai ſi peu donné
„ lieu, & je te montrerai.... que de
„ te châtier.... mérite à peine le nom
„ de courage. Homme léger & in-
„ conſidéré.... Monſieur Mirtle, le

„ trouble où vous me voyez ne vient
„ pas d'aucune crainte. Il ne tient
„ qu'à moi de vous rendre, ſans que
„ vous puiſſiez deviner comment,
„ auſſi froid, que, ſans que vous ſa-
„ chiez pourquoi, vous avez témoi-
„ gné de chaleur.

MIRTLE.

„ Une femme que l'on aime n'eſt-
„ elle pas un aſſez grand ſujet de
„ colere ? Mais vous ne ſavez pas
„ ce que c'eſt que d'aimer; vous avez
„ pour vos heures perdues votre
„ commode & facile Etrangere : &
„ votre fortune, l'extérieur impo-
„ ſant de votre conduite & d'autres
„ heureuſes circonſtances, vous ſont
„ des moyens faciles pour obtenir la
„ poſſeſſion d'une femme d'honneur.
„ Vous ne ſavez pas ce que c'eſt que
„ d'être allarmé, que d'être déchiré
„ par les inquiétudes, que de crain-
„ dre de perdre quelque choſe de
„ plus cher que la vie. Votre maria-
„ ge, heureux mortel, va ſon train
„ comme les affaires ordinaires. S'il
„ vous prend envie de vous amuſer,

„ vous avez votre captive vagabon-
„ de ; votre Indiane eſt toujours prê-
„ te à vous procurer de doux mo-
„ ments.

BEVIL.

„ C'en eſt trop, & la patience d'un
„ homme ne peut aller plus loin ; je
„ ſuis excuſable ſi, pour venger l'in-
„ nocence, ou parce que l'infirmité
„ de la Nature humaine n'en peut
„ ſouffrir davantage, j'accepte votre
„ défi.... Monſieur, je vous ſuivrai.

(*Tom arrive.*)

TOM.

„ Avez-vous appellé, Monſieur ?
„ il me l'a ſemblé. Je vous ai en-
„ tendu parler haut....

BEVIL.

„ Va chercher un carroſſe.

TOM.

„ Monſieur... Mon Maître... Mon-
„ ſieur Mirtle... Monſieur, que pré-
„ tendez-vous faire ? Je ne ſuis qu'un
„ Valet. Mais...

BEVIL.

„ Va chercher un carroſſe.

(*Tom ſort ; Bevil & Mirtle ſe promenent chacun de leur côté.*)

BEVIL *à part.*

„ Quoique pouſſé à bout, aurai-
„ je pu me remettre à l'arrivée d'une
„ troiſieme perſonne ? Et de qui en-
„ core ? D'un Valet ; & manquerai-
„ je d'égard au meilleur de tous les
„ peres, & à une fille infortunée
„ dont la vie eſt attachée à la mien-
„ ne ? *A M. Mirtle.* Graces au Ciel,
„ j'ai eu le temps de me remettre,
„ & dans la crainte de ce qu'un
„ homme inconſidéré comme vous
„ penſera de moi, je ne tarderai pas
„ davantage à expliquer les fauſſes
„ apparences qui font ſouffrir l'infir-
„ mité de votre tempérament, lorſ-
„ que trop d'égard pour un faux
„ point-d'honneur a retardé cet
„ éclairciſſement.

MIRTLE.

„ Monſieur Bévil ne peut pas dou-
„ ter que je n'aime mieux avoir ſa-
„ tisfaction de ſon innocence que de
„ ſon épée.

BEVIL.

„ Pourquoi donc l'avoir demandée
„ comme vous avez fait ?

MIRTLE.

„ Conſidérez que vous-même ne
„ vous êtes contenu que juſqu'à-ce
„ que j'ai parlé avec peu de circonſ-
„ pection de celle que vous aimez.

BEVIL.

„ Il eſt vrai, mais ſouffrez que je
„ vous diſe que je vous ai épargné
„ le plus grand des malheurs. Je vous
„ connois ſi bien que je ſuis ſûr que
„ la mort même vous eût fait moins
„ de peine, que d'avoir trouvé cette
„ Lettre parmi les papiers d'un hom-
„ me à qui vous auriez ôté la vie...
„ Liſez-la. (*A part.*) Quand je le
„ verrai confus de ſa faute, & hon-
„ teux de ſa jalouſie, quand il ſera
„ rentré en lui-même, il méritera
„ que je l'aide à obtenir Lucinde.

MIRTLE.

„ Avec quelle ſupériorité a-t-il
„ repouſſé l'offenſe contre moi com-
„ me l'agreſſeur ? Je commence à
„ craindre que je n'aie été trop pré-
„ cipité. (*Il lit :*) *Eluder un ma-*
„ *riage.* N'en voilà que trop pour
„ me tirer d'erreur. Mais je trouve
„ dans le *Poſtcrit : Le motif que*

„ *j'ai de vous demander le ſecret, eſt*
„ *la jalouſie*.... De quel front puis-
„ encore regarder mon Bienfaiteur,
„ mon Avocat, que j'ai traité comme
„ un traitre ! O Bévil, de quels mots
„ pourrai-je !

BEVIL.

„ Il n'en eſt pas beſoin, convain-
„ cre eſt plus que conquérir.

MIRTLE.

„ Mais pouvez-vous....

BEVIL.

„ Le changement qui vient de ſe
„ faire en vous à mon égard, me
„ paie toutes les inquiétudes que
„ vous m'avez cauſées. Hélas ! quel-
„ les machines ſommes-nous ! Ton
„ viſage étoit tout à l'heure celui d'un
„ autre homme. Le voilà redevenu à
„ l'inſtant celui de mon Compagnon,
„ de mon Ami.

MIRTLE.

„ Comment ai-je été aſſez mal-
„ heureux...

BEVIL.

„ N'en parlons plus.

MIRTLE.

„ Je ne puis m'empêcher d'y ſonger:

„ combien d'amis ſont morts par les „ mains de leurs amis, faute de cette „ modération ! Je ne me laſſerai ja- „ mais de le répéter. Combien ne „ ne ſuis-je pas redevable à cette „ ſupériorité d'eſprit avec laquelle „ vous m'avez ſubjugué ? Que ſeroit- „ il arrivé de l'un de nous, & peut- „ être de tous deux, ſi vous euſſiez été „ auſſi foible & auſſi déraiſonnable „ que moi ?

BEVIL.

„ Félicitons-nous l'un l'autre, d'a- „ voir pu nous vaincre nous-mêmes; „ j'eſpere que le ſouvenir que nous „ en conſerverons nous rendra meil- „ leurs amis que jamais.

MIRTLE.

„ Mon cher Bévil, la conduite „ d'ami que vous avez tenue avec „ moi, m'a convaincu qu'il n'y a „ de vrai courage que celui qui eſt „ guidé par la raiſon, & qui n'a rien „ de contraire à la vertu & à la juſ- „ tice. Cependant combien de mal- „ heureux ont été ſacrifiés à cette „ idole, l'opinion déraiſonnable des „ hommes ! Ils ſont même en cela ſi

„ ridicules, qu'ils tirent ſouvent leur
„ épée l'un contre l'autre avec une
„ colere ſimulée & une peur réelle.

» Par la honte contraints, trahis par leur hon-
» neur,
» Pour conſerver un nom, ils hazardent leur
» être,
» Et n'oſant éclaircir ce qui fait leur erreur,
» Souvent dans l'autre Monde ils vont la re-
» connoître.

Cette Scene eſt, ſi je ne me trompe, une excellente Leçon non-ſeulement pour des Amis, mais pour tous les hommes en général; on y attaque le plus fort & le plus déraiſonnable de tous les préjugés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XLV.

A Monſieur le DUC DE NIVERNOIS.

Sur la diverſité des opinions en Angleterre, touchant les Affaires publiques. Débats dans la Chambre des Communes en 1737, au ſujet de la continuation des ſeize mille hommes de Troupes de terre demandée par le Roi, & qui lui fut accordée.

De Stamford, &c.

MONSIEUR LE DUC,

JE vois par la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, que Tacite ne vous eſt pas moins familier qu'Horace, & que ſi M. Addiſſon & M. Pope vous amuſent, vous aimez encore mieux converſer avec le Chancelier Clarendon & le Docteur Burnet. Vous connoiſſez preſque auſſi bien les Anglois, que ſi vous aviez vécu parmi eux.

Puiſque vous m'avez parlé de Politique, je vais du moins eſſayer de me monter à votre ton, de peur de m'attirer quelques reproches ſi j'en prenois un autre ; car je vois bien que c'eſt une leçon que vous m'avez faite. Ces noms odieux de Whigs & de Torys, dont vous faites mention dans votre Lettre, & qui ont fait tant de bruit ſous la Reine Anne, ſont aujourd'hui preſque entierement oubliés en Angleterre, mais les mêmes Factions y ſubſiſtent toujours, ſous des dénominations différentes. *Corruption* & *Oppoſition*, ſont les deux termes qui ſervent à préſent à diſtinguer celles qui ſont pour ou contre le Miniſtere.

Le grand embraſement qu'a excité en Angleterre l'amour de la liberté ; ou peut-être l'eſprit d'indépendance, n'eſt pas entiérement éteint, il reſte toujours un feu caché ſous la cendre, & les étincelles qui en ſortent de temps en temps, ſuffiſent pour y exciter les mêmes incendies.

L'eſprit de parti eſt ſi commun parmi les Anglois, qu'il permet à peine

de connoître quel eſt effectivement celui de la Nation. Qui ne penſeroit que les Actes du Parlement qui la repréſente, en ſont le vœu général ? Cependant, ſi l'on en croit le cri public, ils ne ſont que l'ouvrage d'une *ſupériorité corrompue*, & qui ſacrifie la Patrie aux vues intéreſſées du Miniſtre.

On trouve cette contrariété d'opinions dans les choſes les plus eſſentielles & qui touchent de plus près à l'intérêt du Peuple. En effet, les queſtions d'une nature politique ſont moins ſuſceptibles de démonſtration que la plûpart des autres, & l'on doit s'attendre à cette différence de ſentiment dans un Pays tel que celui-ci, où le Peuple a non-ſeulement le pouvoir de juger, mais la liberté de parler & d'écrire contre les meſures du Gouvernement qui lui ſont toujours ſuſpectes. Cela eſt inévitable, peut-être même néceſſaire, par-tout où le Peuple eſt libre ; & comme chacun eſt amoureux de ſa propre opinion, & croit fermement avoir la raiſon de ſon côté, on

imagine que ceux qui ſont d'un avis différent du ſien, doivent être gouvernés par des motifs qu'ils n'oſent avouer. De là, il arrive chaque jour qu'on ſoupçonne de malice ou d'envie ceux qui ſont oppoſés au Miniſtere, & que ceux qui le ſoutiennent ſont accuſés hautement de cupidité & de corruption. De là vient peut-être que les uns regardent comme incompatibles avec la liberté, des meſures que d'autres ſoutiennent néceſſaires au maintien des Loix & du Gouvernement. C'eſt ainſi que l'Hyver dernier j'ai vu la Nation partagée ſur l'Acte du Parlement qui a accordé au Roi la continuation des dix-huit mille hommes de Troupes de terre qu'il a actuellement ſur pied.

Je fus à la Chambre des Communes le jour qu'on y devoit examiner cette grande queſtion que l'on y a déja tant de fois agitée. Perſonne n'ignoroit à Londres quelle en devoit être la déciſion : quels que ſoient & le pouvoir & la liberté de certe Aſſemblée reſpectable, il en eſt preſque toujours ainſi des affaires les plus

importantes ; elles ſont décidées en particulier, avant que d'être miſes publiquement en délibération. Celui qui parle avec le plus de chaleur contre un Acte, ſait bien qu'il ne l'empêchera pas de paſſer ; mais il ne laiſſe pas de ſatisfaire ou ſon devoir ou ſa paſſion ; & du moins il ſe conſole de l'inutilité de ſes efforts par l'honneur qui lui en revient, ou le plaiſir qu'il éprouve à uſer de la liberté qu'il a de tout dire.

Le Membre de la Chambre qui opina le premier, qu'il falloit continuer les Troupes ſur le même pied, me parut appuyer ſon avis ſur de très-bonnes raiſons. Il ſoutint que « l'eſprit de mécontentement & de » ſédition n'avoit jamais été plus » commun en Angleterre qu'il l'étoit » à préſent, & qu'il y exciteroit in- » failliblement des révoltes s'il n'étoit » contenu par une Armée toujours » prête à prévenir le mal, ou à l'ar- » rêter dans ſa naiſſance. Il ajouta : » qu'eu égard aux efforts continuels » que faiſoient ceux des différents » Partis pour aliéner les Sujets de leur

» Souverain, & inſpirer à la Nation
» de la haine pour le Gouvernement
» préſent, & du mépris pour le Par-
» lement même, il étoit impoſſible
» d'y faire reſpecter les Loix & ceux
» qui en ſont le ſoutien, ſans le
» ſecours d'une Armée : (*) que ces
» années dernieres, des Actes du Par-
» lement, qui n'avoient pour but
» que le bien général de la Nation,
» avoient éprouvé de la part du
» Peuple l'oppoſition la plus forte,
» (†) & que ſans les Troupes, des
» eſprits turbulents & factieux au-
» roient profité de ces troubles pour

(*) M. Horace Walpole, qui n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi adroit & auſſi éloquent que ſon Frere, parlant ſur le même ſujet en 1733, fit rire l'Aſſemblée en diſant tout uniment, *que le nombre de Troupes propoſé étoit abſolument néceſſaire pour ſupporter le Gouvernement de Sa Majeſté, & qu'il le ſeroit auſſi long-temps que la Nation jouiroit du bonheur d'avoir l'illuſtre Maiſon de Hanovre ſur le Trône.* Une pareille propoſition fut miſe au rang de ces diſcours inconſidérés, qui, dit-on, lui échappoient ſouvent même en plein Parlement. Il eſt bien vrai que cet aveu n'eſt rien moins que politique, & que ce n'eſt pas là le moyen de faire ſouhaiter au Peuple que la Famille régnante occupe long-temps le Trone d'Angleterre.

(†) L'Acte pour réprimer l'uſage exceſſif des Liqueurs ſpiritueuſes parmi la Populace.

» plonger la Nation dans de plus
» grands déſordres ; que de là il étoit
» aiſé de conclure que la ſuppreſſion,
» ou ce qui eſt à peu près la même
» choſe, l'affoibliſſement de l'Armée,
» étoient les moyens les plus ſûrs
» de livrer l'Angleterre à la fureur
» des Guerres Civiles.

» On fait tous ſes efforts, conti-
» nua-t-il, pour rendre ſuſpects les
» deſſeins du Gouvernement, on
» prétend qu'une Armée en temps
» de paix, menace notre Liberté ;
» mais au lieu de laiſſer aller nos
» eſprits à des terreurs paniques,
» voyons ſi en effet elle y a donné
» la moindre atteinte. Tant que les
» Loix ſeront religieuſement obſer-
» vées, que le Clergé jouira de ſes
» droits, que les Non-Conformiſtes
» ſeront protégés, & que la fortune
» de chaque particulier ſera aſſurée :
» maître de ſes biens & libre dans
» ſa conſcience, un Anglois n'a rien
» à craindre d'une Armée qui n'a
» d'autre but que de faire reſpecter
» les Loix, & de veiller à la tran-
» quillité du Gouvernement.

» Depuis que j'ai l'honneur d'avoir
» ſéance dans cette auguſte Aſſem-
» blée, toutes les fois qu'on a agité
» cette matiere, j'ai toujours enten-
» du ceux qui cherchent plus à em-
» barraſſer le Miniſtere qu'à ſoulager
» le Peuple, rappeller la conduite
» de l'Armée de Cromwell. Mais que
» conclurre de cet exemple contre
» l'Armée d'aujourd'hui ? Notre conſ-
» titution étoit alors renverſée : une
» troupe de Factieux qui s'étoient
» rendus maîtres de cette Chambre,
» avoient maſſacré leur Roi, avoient
» anéanti celle des Pairs, avoient
» même chaſſé de celle-ci tout homme
» qui n'avoit pas voulu ſe joindre à
» eux dans toutes leurs meſures, &
» par ces violences s'étoient arrogés
» à eux-mêmes un pouvoir abſolu.
» Dans ces circonſtances, les Officiers
» de l'Armée crurent avoir du moins
» autant de titre pour s'emparer du
» Gouvernement, & aimerent mieux
» commander que de reſter eux-
» mêmes & de laiſſer la Nation ſous
» la puiſſance abſolue de quelques
» particuliers que ce fuſſent dans

» le Royaume. Et quelle en fut la » conſéquence ? Cette même Armée » auſſitôt qu'elle en trouva l'occaſion » rétablit notre Conſtitution.

A peine eut-il parlé, qu'un homme qui étoit à côté de moi, & qui m'avoit paru l'écouter impatiemment, dit aſſez haut pour que je puſſe l'entendre, & d'un ton bruſque & indigné : il n'y a pas trois ans que ce même Député penſoit & parloit bien différemment. Il n'eſt ſi tranquille à l'égard de la Liberté, & ne voit l'Armée d'un œil ſi favorable, que depuis que la Cour lui a faſciné la vue par une penſion. Tous ceux, ajouta cet Anglois chagrin, qui tiennent le même langage, ſont déterminés par les mêmes motifs. Les uns ſont payés pour parler, les autres pour ſe taire. Il eût pouſſé plus loin la ſatyre, ſi un des Chefs du Parti mécontent ne ſe fut levé pour répondre au premier. Celui-ci paſſe pour un homme véritablement éloquent, & j'ai regret de ne pouvoir vous rendre ſon Diſcours avec toute la force qu'il me parut avoir dans ſa

bouche. Voici du moins le précis de ſes raiſons.

» Je ne puis, dit-il, regarder » comme libre, un Peuple qui con- » court à maintenir une Armée ſans » la moindre néceſſité. Si nous n'é- » tions pas totalement dégénérés de » la vertu de nos Ancêtres, au lieu » d'examiner ſi l'on doit faire un » retranchement dans les Troupes, » ou les continuer ſur le même pied, » l'Armée ſeroit ſuprimée tout d'une » voix. Et quel beſoin en avons- » nous ? Nos Vaiſſeaux ſuffiſent pour » nous défendre contre les deſſeins » ſecrets ou les invaſions ſoudaines » de nos Ennemis. C'eſt pourquoi » tout ce que nous avons à faire, » c'eſt de tenir notre Marine en bon » état, d'avoir en tout temps un » nombre conſidérable de Matelots » enrolés, & d'encourager la diſci- » pline Militaire parmi notre Peuple. » Mais lorſque nous ſommes en paix, » nous devons auſſi-tôt ſaiſir cette » occaſion de nous épargner la dé- » penſe d'entretenir une Armée de » terre inutile ou plutôt dangereuſe,

» & certainement contraire à la conſ-
» titution de ce Pays-ci. La Liberté
» & une force armée ſont de la nature
» des choſes incompatibles. Je de-
» mande en effet s'il y a quelque
» autre voie de rendre un Prince
» abſolu, que de lui accorder une
» Armée ſur pied; c'eſt l'unique moyen
» que tous les Princes aient employé
» pour le devenir. Les Athéniens,
» ce Peuple ſi ſage & ſi jaloux de la
» Liberté, la perdirent en accordant
» à Piſiſtrate quarante Gardes ſeule-
» ment, pour la ſureté de ſa perſonne.
» La continuation de la Commiſſion
» de Céſar dans les Gaules, le mit
» en état de détruire la République
» du monde la plus puiſſante & la
» mieux établie. Sans recourir à des
» exemples étrangers, il n'y a pas
» un ſiécle que, dans Londres même,
» une Armée mit ſous le joug le
» Parlement qui l'avoit levée. Dans
» le cours de peu d'années ce Corps
» redoutable introduiſit parmi nous
» dix eſpéces de Gouvernements,
» tous également contraires au génie
» de la Nation, & à l'opinion même

» du plus grand nombre de ceux qui
» obéiſſoient à Cromwell. Tel eſt le
» pouvoir d'un Chef ſur une Armée ;
» quoique les ſentiments de ceux
» dont elle eſt compoſée, puiſſent
» différer du ſien, il peut les obliger
» à agir méchaniquement ſelon ſes
» vues. C'eſt ainſi que, ſans le vou-
» loir, des Grecs ont opprimé eux-
» mêmes la Liberté de la Grece.
» C'eſt ainſi que contre leur intention,
» des Romains ont détruit la Répu-
» blique de Rome, & ſe ſont ſoumis
» au joug d'un ſeul homme. Enfin,
» c'eſt ainſi que des Anglois armés
» pour le maintien des Loix & de
» la Liberté, ont exercé ſur leurs
» Compatriotes la plus odieuſe Ty-
» rannie. Un Ennemi Etranger eſt
» pour nous moins à craindre que
» nos Compatriotes armés. Si l'An-
» gleterre doit ſubir le joug d'une
» autre Nation, ce ne ſera, de même
» que Rome, que lorſqu'elle aura été
» miſe aux fers par ſes propres Ha-
» bitants. Ainſi tout Anglois zélé a
» raiſon de s'allarmer des nombreuſes
» Troupes que nous entretenons ſans

» la moindre néceſſité. Il eſt incertain
» ſi nos Ennemis viendront à bout
» de nous conquerir, mais qu'une
» Armée ſur pied ne parvienne avec
» le temps à nous rendre eſclaves,
» c'eſt ce dont ni la raiſon ni l'ex-
» périence ne nous permettent de
» douter. Ainſi les prétextes des dan-
» gers du dehors ne peuvent être des
» raiſons ſuffiſantes pour maintenir
» de ſemblables Troupes. Vainement
» dira-t-on que l'Armée étant payée
» par le Public, à proprement parler,
» elle dépend du Peuple; ce n'eſt
» qu'un Sophiſme frivole: l'Armée
» de 1641, qui a ſubjugué la Nation,
» n'étoit-elle pas dans le même cas?
» Toutes les Armées qui, en quel-
» que Pays que ce ſoit, ont rendu
» leurs Compatriotes eſclaves, n'ont
» elles pas été entretenues des de-
» niers publics? Le Peuple de Rome
» payoit les Soldats qui aiderent
» Céſar à le mettre aux fers: une
» Armée d'ordinaire dépend moins
» de celui qui la paie, que de celui
» qui en nomme les Chefs; elle ne
» connoît que celui qui la commande:

» à la voix du Général, des Soldats
» porteront la flamme au milieu de
» leur Patrie, & le poignard au ſein
» de leurs Peres.

» D'ailleurs ſeroit-il raiſonnable
» d'attendre des Soldats d'aujour-
» d'hui, plus de vertu que n'en ont
» eu les Romains ou nos propres
» Ancêtres ? Nous ne prétendrons
» pas, je penſe, que les hommes
» de la génération préſente, ſoient
» plus animés du bien public que
» ceux du temps de Céſar, ou du
» milieu du dernier ſiecle. Parcou-
» rons nos Annales, y trouvera-t-on
» un ſiecle où la corruption ait été
» plus générale ? Vit-on jamais les
» Grands auſſi gouvernés par l'intérêt
» qu'ils le ſont aujourd'hui ? Vit-on
» jamais le Peuple auſſi livré à toutes
» ſortes de vices ? Ne pas craindre
» une armée en des temps ſi critiques,
» eſt la plus grande preuve de notre
» inſenſibilité ſur tout ce qui menace
» notre Liberté. Entretenir une Ar-
» mée en de pareilles conjonctures,
» c'eſt fournir nous-mêmes les moyens
» de nous donner des fers. Je ſais,

» Meſſieurs, que pluſieurs d'entre
» vous ſeront étonnés de m'entendre
» à ce ſujet oſer ſeulement faire
» mention du regne du Roi Jacques
» II. Cependant un des plus grands
» malheurs de ce Prince, & qui a le
» plus contribué à ſa ruine, fut de
» tenir une Armée ſur pied en temps
» de paix. Il le fit, à la vérité, ſans
» le conſentement du Parlement,
» mais il le fit à ſes dépens & ſans
» mettre aucun impôt ſur ſon Peuple;
» & il le fit ſans l'autorité du Parle-
» ment, parce qu'il ne put trouver
» un Parlement aſſez mercenaire
» & corrompu pour y donner ſon
» conſentement.

» Je repondrai à ceux qui inſiſtent
» ſur le danger de quelque invaſion,
» que nous n'en avons aucune à
» craindre, tant que le Gouverne-
» ment aura ſoin, par une adminiſ-
» tration juſte & ſage, de cultiver
» & de conſerver les affections du
» Peuple. Si par la folie ou la mé-
» chanceté de l'adminiſtration le mé-
» contentement devient général, un
» Parlement libre & indépendant ſera

» toujours en état de le faire ceſſer, » en infligeant un juſte châtiment aux » coupables auteurs du mécontente- » ment de la Nation.

» Une Armée ſur pied, continuée » d'année en année par l'autorité du » Parlement, eſt auſſi incompatible » avec la conſervation de nos droits » & de nos libertés, qu'une autre » qui le ſeroit ſans l'autorité du » Parlement. La diſtinction entre ces » deux ſortes d'armées, toutes deux » contraires à la conſtitution de » cet Etat, n'a été imaginée qu'en » l'année 1697: le conſentement du » Parlement étoit néceſſaire pour » retenir une Armée ſur pied en temps » de paix; les Courtiſans, pour » l'obtenir, imaginerent cette belle » diſtinction; car il eſt à remarquer » que dans tous les Regnes les » Courtiſans ont eu l'art de trouver » des diſtinctions où il n'y a pas de » différence. Ils ne dirent pas que » le Parlement devoit refuſer ſon » conſentement pour une Armée, » parce qu'il n'y avoit pas alors de » néceſſité d'en maintenir une, mais

» parce

» parce que cette néceſſité ne pou-
» voit jamais avoir lieu ; le danger
» d'une Armée en temps de paix
» étant plus grand qu'aucun autre
» auquel nous puiſſions jamais être ex-
» poſés. Ils prédirent dès-lors, ce dont
» l'expérience n'a que trop prouvé
» la vérité, que tandis que le Par-
» lement ne donneroit ſon conſen-
» tement à une Armée en temps de
» paix, que pour une année ſeule-
» ment, les Courtiſans entendroient
» toujours un conſentement pour
» la continuer *in ſæcula ſæculorum*.
» Quels ridicules les partiſans de la
» Cour n'eſſayerent-ils pas de donner
» à ceux de la Liberté, lorſque dans
» le temps ceux-ci oſerent prophé-
» tiſer qu'un corps de huit cents
» hommes de garde, les premieres
» Troupes regulieres que nous ayons
» accordées à nos Rois, deviendroit
» un jour une Armée dangereuſe
» dans un pays libre. Au commen-
» cement du regne de Sa Majeſté elle
» n'étoit que de ſix mille hommes ;
» elle eſt aujourd'hui de dix-huit
» mille, & nous apprendrons par les

» délibérations de ce jour ſi nous » devons encore la nommer annuelle, » ou ſi, ſans le paroître, elle eſt » en effet perpétuelle. Le Parlement » l'autoriſe, cette armée, la Nation » la paie & le Souverain en diſpoſe » pour miner inſenſiblement les fon- » demens les plus ſolides de notre » conſtitution : à la vérité on reſ- » pecte la forme, & il n'y en aura » plus d'aſſez imprudent pour tou- » cher à l'extérieur, que lorſqu'il » ſera ſûr de pouvoir renverſer tota- » lement l'Edifice.

» Un de nos plus vertueux Pa- » triotes, M. Trenchard, a remarqué » judicieuſement qu'*une Armée ſur* » *pied autoriſée eſt pire qu'une invaſion* » *étrangere, & qu'une Conquête du* » *dehors.* Il va plus loin, & dit que » l'Armée payée par le Roi Jacques, » étant un inſtrument de Gouverne- » ment arbitraire, mais ſans aucune » autorité légale, la Nation pouvoit » lui réſiſter ; qu'une Armée ſur pied » maintenue par l'autorité du Parle- » ment eſt de même un inſtrument, » quoique légal, d'un Gouvernement

» arbitraire, mais plus dangereux » que le premier, en ce qu'on peut » l'employer à nous asservir par » autorité, & que nous ne pouvons » y résister, ayant contre nous notre » propre consentement, & la force » des Loix auxquelles notre foiblesse » ou notre lacheté a donné lieu.

» Ainsi je conclus que l'entretien de » plus de douze mille hommes dans » cette Isle, ne peut jamais être néces- » saire pour aucun Gouvernement, » excepté celui qui auroit renversé » notre Constitution, soit en cor- » rompant le Parlement, soit en s'en » passant tout à fait.

Pendant tout ce discours, je regardois de temps en temps l'honnête Anglois dont le discours précédent avoit si fort ému la bile : je m'imaginai que celui-ci auroit de quoi la calmer. Aussi, dès qu'il fut fini, je lui fis mon compliment sur la satisfaction qu'avoit dû lui causer un défenseur si ardent de sa Patrie. Il est vrai, reprit-il, que nous venons d'entendre un homme qui parle bien; mais quel dommage qu'il faille borner

là ſon éloge, & qu'on ne puiſſe pas compter ſur ſa façon de penſer ! Et ſoudain reprenant ſon air faché & ſon ton bruſque : oui, Monſieur, continua-t-il, ſi ce même Orateur que nous venons d'admirer, entroit demain dans le Miniſtere, il en feroit tout autant que ceux contre leſquels il vient de déclamer avec tant de violence. (*) Et malheureuſement tels ſont preſque tous ceux qui paroiſſent le plus occupés du bien public, ils ne ſont réellement attachés qu'à leur intérêt particulier ; ainſi tandis que les uns appuient toutes les meſures du Gouvernement, parce qu'ils ſont gagnés par des Charges, des Emplois, ou des Penſions, les autres ne ſont ſi continuellement oppoſés à la Cour, que parce qu'on ne leur a encore rien

(*) *At odit eos qui ſubitâ & magnâ potentiâ inſolenter utuntur, idem faciet cùm idem poterit.* Seneq. Epiſt. Lib. IV.

Les différents changements qui ſont arrivés depuis dans le Miniſtere d'Angleterre ont pleinement juſtifié ce qui eſt avancé dans cette Lettre & dans quelques autres. Le Lord Granville a ſuivi les principes de M. Walpole qu'il avoit ſi ſouvent combattus.

offert de capable d'émouvoir leur avarice ou leur ambition. L'un n'eſt ſi zélé pour le bien public, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Pair du Royaume. L'autre ne déclame ſi fort contre le Conſeil Privé du Roi, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Secrétaire d'Etat. *O Ville vénale*, s'écria Jugurtha en partant de Rome, *& qui périroit bientôt, s'il ſe trouvoit quelqu'un pour l'acheter!* Nous ne mériterions que trop qu'on nous fit un pareil reproche, ou plutôt ne nous a-t-il pas été déja fait, lorſqu'un Miniſtre (*) dit en parlant de cette Chambre, *qu'il en auroit toutes les voix, s'il le vouloit, mais qu'il ſe contentoit d'y en acheter autant qu'il en avoit beſoin pour en être le Maître.* La vénalité des Suffrages a ſeule cauſé la chûte de la République Romaine. Le Peuple inſenſé vendit à des Citoyens ambitieux le pouvoir de l'opprimer. Je ne ſais ce que nous ſerons un jour, mais il eſt ſûr que nous ne ſommes plus ce que nous avons été. Il ne reſte plus rien parmi

(*) M. Walpole, depuis Lord Orford.

nous de cet ancien eſprit, qui a été pendant ſi long-temps le *Palladium* de nos Libertés. Si cet homme paſſionné eût eu le droit de ſe faire écouter de l'Aſſemblée, il n'eut pas manqué d'y prononcer ſur le champ une Philippique.

Pour moi je ne puis penſer que les choſes ſoient abſolument telles que le chagrin des Mécontents ſe plaît à les repréſenter ; mais auſſi je ſuis bien ſûr qu'elles ſont tout autres, que la plûpart des Anglois ne voudroient nous le perſuader. Si les uns exagerent les périls dont la Liberté peut être menacée, les autres ne veillent pas aſſez à en conſerver le précieux dépôt dans toute ſa pureté.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLVI.

A Monſieur le Chevalier DE BLANE.

Sur la paſſion violente qu'ont les Anglois pour la Claſſe.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

CE n'eſt pas l'ennui qui me fait aller à la chaſſe; il y ſuit ſouvent ceux qui n'ont d'autre reſſource pour l'éviter. J'aime l'exercice du cheval, & je trouve que Platon & Pline ont eu grande raiſon de le recommander comme ſalutaire. La plûpart de nos goûts viennent de nos beſoins. J'avoue que ſans avoir la paſſion de la chaſſe, le bruit du cor me fait renoncer volontiers au ſilence de mon cabinet. D'ailleurs ceux qui vous ont ſi bien inſtruit de la vie que je mene, ne ſe doutent pas que tout en courant, je m'occupe plus des Chaſſeurs, que du cerf qu'ils

pourſuivent. Si, comme vous le dites, je ſuis fou avec les fous, c'eſt qu'on ne peut être admis parmi eux qu'à ce titre ; & rien, ce me ſemble, ne nous fait mieux ſentir le prix de la Sageſſe, que le ſpectacle de la folie des autres.

Je vis ici avec des gens dont la chaſſe eſt le principal plaiſir, & dans une Nation où tout le monde l'aime. L'homme d'Egliſe, l'homme de Loi, ce que l'on appelle ici *le Juge de Paix*, le ſimple Payſan, riche ou pauvre, en un mot, tout Anglois de quelque état qu'il ſoit, quitte tout pour la chaſſe. J'ai vu plus d'une fois de vénérables Paſteurs à barbe griſe y courir avec autant d'ardeur que des jeunes gens de vingt ans. L'Amour eſt une paſſion de la Jeuneſſe, l'Avarice eſt celle des Vieillards, la chaſſe paroît être ici celle de tous les âges. Je vois aſſez ſouvent un Chevalier Baronet, dont elle étoit autrefois le principal plaiſir, & qui aujourd'hui n'en connoît plus d'autre ; c'eſt un Héros dans ſon eſpece, & qui, tout couvert de gloire, affronte encore

chaque jour le danger. Eſtropié par pluſieurs chûtes malheureuſes, il les raconte avec une ſatisfaction ſecrette ; il montre à chaque inſtant les nobles cicatrices qui lui en reſtent, il tire autant de vanité des fruits de ſa folie, que ſi ſes bleſſures étoient les preuves de ſa bravoure, & qu'il les eût reçues au ſervice de ſa Patrie. Que d'hommes, en effet, ne doivent leur bonheur & leur mérite qu'à leur folie ! Mais qui croiroit que la chaſſe pût faire le plus grand plaiſir d'un Philoſophe, & d'un Philoſophe aveugle ! Tel eſt cependant le cas du célebre Saunderſon, Profeſſeur de Mathématique à Cambridge, le malheur qu'il a d'être privé de la vue, ne l'empêche ni de donner des leçons d'Optique, ni de courir après un renard. Son cheval eſt accoutumé à ſuivre celui de ſon valet. Ce n'eſt pas ſeulement l'exercice qu'il aime ; le bruit des chiens & des Chaſſeurs le tranſporte ; il en fait lui-même autant que tout le reſte de l'Equipage. Montaigne parle d'un autre Aveugle, qui avoit le même goût pour la

chaſſe. *Voilà un lievre pris*, dit-il; *le voila auſſi fier de ſa priſe comme il oit dire aux autres qu'ils le ſont.* Nous ne devons notre bonheur qu'à notre imagination : qu'il eſt heureux d'en avoir une qui ſe ſatisfait à ſi peu de frais !

Je me rappelle une plaiſanterie que j'ai lu quelque part dans M. Addiſſon. Pour tourner en ridicule les Ecoſſois, qui armerent ſous le feu Roi d'Angleterre en faveur du Prétendant, il dit qu'un jour un renard vint à traverſer leur camp, & qu'auſſitôt toute l'Armée courut après, Soldats & Officiers, ſans qu'il fut poſſible aux principaux Chefs de les retenir.

Quoique tous les termes de chaſſe de la Langue Angloiſe ſoient empruntés de la nôtre, on ne peut pourtant pas dire que ce ſoient les Normands qui en aient inſpiré le goût aux Anglois ; il leur eſt naturel. La ſévérité des Loix ſur la chaſſe qui ont ſuivi de près la conquête, en ſont une preuve ſuffiſante ; la peine y eſt moins proportionnée à

la gravité du délit, qu'au violent penchant qu'avoient les particuliers à les enfreindre. Je trouve cependant trop ſévere le Jugement d'un de leurs Auteurs, qui prétend que cette paſſion dans ſes Compatriotes *prouve leur affinité avec les Sauvages de l'Amérique.*

Tout violent qu'eſt l'exercice de la chaſſe, les femmes en Angleterre paroiſſent l'aimer preſque autant que les hommes. Chaque Nation a ſes mœurs & ſes défauts particuliers. On nous reproche, & ce n'eſt pas ſans fondement, d'avoir porté en France la molleſſe juſqu'à l'excès. Parmi nous, à la campagne même, une femme de Condition paſſe la matinée dans ſon lit, l'après-dîné ſur ſa chaiſe longue, & le ſoir autour d'une table de Cavagnole. Les femmes de qualité menent ici une vie toute différente : celles qui ſont raiſonnables, s'occupent des détails de la vie économique, les autres ſe livrent, & peut-être trop, au plaiſir de la chaſſe. Pluſieurs Angloiſes ſe piquent de monter à cheval auſſi

adroitement que les hommes, & de franchir un foſſé avec la hardieſſe d'un Piqueur.

Une femme voulant un jour faire la conquête d'un homme de la Cour qui aimoit éperdument la chaſſe, riſqua de ſe caſſer le cou pour avoir le bonheur de lui plaire. Une barriere bien fermée arrêtoit les Chaſſeurs les plus déterminés, elle la franchit. Son courage fut admiré, & fit ſur le cœur qu'elle vouloit gagner, un effet que ſes charmes n'auroient peut-être pas produit. Il falut qu'Hercule filât pour plaire à Omphale, il faut que les femmes chaſſent pour toucher le cœur de certains Anglois. Juvenal nous apprend que de ſon temps les Romains avoient tant de paſſion pour les combats de Gladiateurs, que les Dames elles-mêmes ſe piquoient d'y exceller, & qu'elles s'exerçoient à l'Amphithéatre à combattre les unes contre les autres, ou contre les bêtes ſauvages. Il y a toute apparence qu'elles avoient le même motif pour faire paroître leur adreſſe & leur

intrépidité. Le deſſein de plaire eſt le premier mobile de preſque toutes les actions des femmes.

On a vu l'une des plus grandes beautés de l'Angleterre, la Ducheſſe de Q***, aller à l'Académie apprendre à monter à cheval, comme feroit un jeune Page. Nous avons dans notre voiſinage une Miladi qui eſt la plus grande Chaſſeuſe de renard de toute la Grande Bretagne ; c'eſt elle-même qui mene ſes chiens ; & il faut être un hardi Chaſſeur pour la ſuivre.

Nos femmes qui aiment tant le parfum de l'ambre, reſſemblent peu à celles de ce Pays-ci, qui ſe plaiſent à reſpirer celui d'une écurie. Pluſieurs y vont donner l'avoine à leurs chevaux, & prendre, pour ainſi dire, leur thé de compagnie. On prétend même que quelques-unes y achevent leur toilette, mais je penſe qu'on les en accuſe à tort, car la toilette des grandes chaſſeuſes eſt bientôt faite.

Homere rapporte qu'Andromaque avoit un ſi grand ſoin des chevaux

d'Hector, qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. Sans accorder à ces animaux domeſtiques une pareille préférence, pluſieurs Angloiſes ſe font gloire de les aimer. On trouve aſſez communément à la Campagne des femmes qui ne parlent que de chiens & de chaſſe, & qui connoiſſent auſſi-bien un bon courſier que les meilleurs Maquignons.

Sans prévention, ne conviendrez-vous pas que les femmes ont encore meilleure grace à parler de coëffures & de rubans, de Comédie & d'Opéra, que de ſelles & de chevaux, de la chaſſe du daim & de celle du renard? Anglois ou François, tout homme raiſonnable n'aime point à voir les perſonnes d'un ſexe ſe parer des qualités qui ne conviennent qu'à l'autre. (*) Une femme à la tête d'une meute de chiens, n'eſt pas moins ridicule qu'un homme à ſa toilette.

(*) *Pédarétus a dit* : Il ne faut louer ni les hommes pour être ſemblables aux femmes, ni les femmes pour reſſembler aux hommes, ſi d'avanture la femme par quelque occaſion n'y eſt contrainte. *Plutarque : Dits notables des Lacédémoniens.*

Celle qui n'a pas la timidité de ſon ſexe, la remplace plus ſouvent par un vice que par une vertu. Un Petit-Maître François qui traitera à fonds l'art d'arranger un ruban ſur une coëffure, ſe fera toujours mépriſer : une Angloiſe qui diſſertera ſur la maniere de forcer un renard, ne ſera femme que pour des Chaſſeurs. Les deux ſexes ſont également intéreſſés à ne pas reconnoître & les hommes qui ſont femmes, & les femmes qui ſont hommes ; les uns & les autres ſont contre l'ordre : & en effet, ce ne ſont que des êtres informes, en qui le mêlange des qualités contraires rend la Nature méconnoiſſable.

Il n'eſt pas étonnant qu'en Angleterre les gens riches ſoient ſi fort adonnés à un exercice, qui fait un des plus grands amuſements à la Campagne ; ils y paſſent la moitié de leur vie. Londres eſt le rendez-vous de toute la Nobleſſe du Royaume ; la richeſſe & l'abondance y regnent, mais le plaiſir n'y regne pas ; ſoit que les affaires politiques dont on s'y occupe y ſoient contraires,

ſoit que la fumée du charbon de terre & les brouillards de la Tamiſe y diſpoſent mal les eſprits. La plûpart des Grands ne ſe rendent à la Ville que pour aſſiſter au Parlement, ils la quittent ſitôt qu'il eſt fini, & toujours plus tard qu'ils ne le voudroient. A la Campagne, que feroient-ils s'ils ne chaſſoient pas ? La compagnie de ceux qui viennent leur y faire la cour n'eſt pas fort amuſante. Les Campagnards d'Angleterre ſont, pour ne rien dire de plus, un Peuple très-ruſtre & très-groſſier. Le Clergé de la Campagne n'y eſt pas d'une ſociété de beaucoup plus agréable. Ces honnêtes Eccléſiaſtiques ne ſont à leur aiſe qu'entre eux, & d'ordinaire aiment moins ſe trouver à la Table du Maître de la Maiſon, que de fumer à celle de ſon Intendant. Que reſte-t-il de mieux à faire avec des gens dont la compagnie embarraſſe, que de les mener à la chaſſe pour s'en délivrer ?

Ceux qui ne ſont point Chaſſeurs ne ſont ſi ſurpris du goût violent que tant de gens ont pour cet exercice,

que

que faute de connoître le principe de cette ſorte de paſſion. Il ne faut pas trop réfléchir ſur la nature de nos plaiſirs, il y en a pluſieurs dont la cauſe ne peut que nous humilier. Et pourquoi en trouve-t-on tant à courir après un miſérable animal, ſi ce n'eſt par le beſoin que l'on a de s'éviter ſoi-même ? On ne le cherche pas, on ſe fuit. Les forces de l'eſprit & celles du corps, tournent également contre nous, quand nous les laiſſons dans l'inaction : l'un languit par le manque de mouvement, l'autre tombe dans la léthargie par le défaut d'agitation. Le Jeu, où tant de gens paſſent leur vie, eſt une preuve que les hommes ne ſauroient vivre dans une parfaite oiſiveté. C'eſt l'amuſement de ceux qui ſavent s'occuper, c'eſt l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire. Généralement parlant, il cauſe plus de chagrin que de plaiſir, il ne laiſſe après ſoi aucune ſatisfaction, & cependant avec quelle fureur les deux ſexes ne s'y livrent-ils pas, parmi les perſonnes de qualité ſurtout ? Telle eſt notre nature ; nous

ne ſentons notre exiſtence que par la ſecouſſe des plaiſirs & des peines ; la tranquillité nous fait tomber dans la langueur. L'homme eſt comme le vaiſſeau en pleine mer, qui n'a pas moins à craindre l'inaction totale du calme, que la plus furieuſe agitation des flots.

Je ne puis mieux terminer une Lettre où je vous ai tant parlé de chaſſe, que par une avanture dont je fus témoin ces jours paſſés. Nous courions un cerf ; cinquante Payſans nous ſuivoient ; j'apperçus à leur tête un homme dont l'habit ſingulier me frappa. Il étoit vêtu de cuir ; à l'un de ſes côtés pendoit un ſac, à l'autre un cornet : c'étoit un de ces Courriers de traverſe qui vont chercher les Lettres dans les petites Villes, pour les porter dans celles où la grande Poſte paſſe. Ce manant, plus occupé de ſes plaiſirs que de ſon devoir, & ne s'embarraſſant pas de quelle conſéquence pouvoient être les Lettres dont il étoit chargé, ſuivit tranquillement la chaſſe & ſe trouva à la mort. Ainſi au cas que

celle-ci ſouffre quelque retard, n'en ſoyez pas ſurpris, c'eſt que le Courrier aura rencontré la chaſſe ſur ſa route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLVII.

A Monſieur DE BUFFON.

Du manque de goût dans les Jardins d'Angleterre & de France.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LEs Anglois ne ſe contentent pas du bonheur de réuſſir mieux que nous aux choſes utiles ; ils nous diſputent encore le frivole avantage auquel nous pouvons prétendre, de mieux nous entendre qu'eux à celles de goût. Je reconnois leur ſupériorité dans les Jardins fruitiers & potagers ; dans ceux d'agrément, ce me ſemble, il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient nos Maîtres. Le Nautre eſt l'homme de l'Europe qui a le mieux connu la maniere d'arranger ces lieux, uniquement deſtinés à l'embelliſſement d'une maiſon, & aux plaiſirs de ceux qui l'habitent :

les Thuilleries ſont dans leur genre, ce que S. Pierre de Rome eſt dans le ſien ; elles ſont l'objet de l'admitation de tous ceux qui ſont capables d'en ſentir le mérite.

Il eſt bien vrai que l'air peigné & les deſſeins recherchés de nos Parterres, ne font aucun plaiſir à quiconque eſt ami de la belle & ſimple Nature ; mais les larges & immenſes Boulingrins de ce Pays-ci pechent par un autre excès, ils ſont trop nuds & trop uniformes : la Nature pour plaire, veut être variée ; & comme quelqu'un la remarqué,

L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.

Une vaſte prairie frappe au premier coup d'œil d'une maniere agréable ; mais ſi elle n'eſt pas terminée par quelque côteau, ſi elle n'eſt pas coupée par un ruiſſeau & par des arbres, on ſe laſſe bientôt de ce que d'abord on avoit admiré.

J'ai regret de ne pas trouver dans nos Jardins ces boſquets touffus d'arbres toujours verds, qui défendent également & des excès du

chaud, & de la rigueur du froid; & qui au milieu de l'Hyver, retracent du moins aux yeux les charmes du Printemps. Dans ceux de Kenſington, qui ſont en effet les plus beaux que j'aie vus de cette eſpéce, aux mois de Janvier & de Février; j'ai plus d'une fois joui avec plaiſir de la douce erreur des Oiſeaux, qui témoignoient par leurs chants, qu'ils ſe croyoient au mois de Mai. Depuis que le luxe a introduit parmi nous la coutume d'avoir des appartements d'Eté & des apartements d'Hyver, je ſuis ſurpris, qu'à l'exemple des Anglois, on ne veuille pas auſſi ſe procurer des Jardins de l'une & l'autre Saiſon. Ces boſquets d'arbres qui ne quittent pas leurs feuilles, ſont des promenades agréables pour les beaux jours de l'Hyver.

D'un autre côté, rien ne me déplait tant que ces Ifs éternels, qui ſont le principal ornement des Jardins de ce Pays-ci. C'eſt peu de ces formes pyramidales, rondes ou quarrées qu'on leur donne d'ordinaire, & qui étoient autrefois auſſi à la

mode en France, qu'elles le ſont aujourd'hui en Angleterre. L'art des Jardiniers Anglois à cet égard, eſt bien ſupérieur à celui des nôtres: ils donnent à toute ſorte d'arbres les formes les plus monſtrueuſes & les plus ridicules. D'un Houx, ils feront un Eléphant avec ſa tour ſur le dos, & repréſenteront un renard en bouis, avec les chiens qui courent après lui. D'autres fois ils tailleront un If en Géant formidable, ils aiment à faire une ſtatue d'un arbre, & ils n'ont pas tort de ſe piquer d'être les premiers Sculpteurs d'Angleterre.

Ce mauvais goût a autrefois regné par toute l'Europe; & aujourd'hui même encore, dans les Jardins de l'Alcanſar, ou Palais des Maures de Séville, on voit pluſieurs ſtatues formées de Myrthes fort élevés, qui repréſentent des Muſiciens avec des inſtruments dans leurs mains.

Les gens qui cherchent en tout la véritable beauté, c'eſt-à-dire, la Nature, conſtruiſent envain des Jardins qui devroient ſervir de modeles pour la ſimplicité & l'agrément.

Rien ne peut changer le goût d'un Bourgeois, auſſi ſot qu'opulent, & d'un Noble campagnard, d'ordinaire encore plus groſſier. Le ſimple leur déplaît : ils trouvent un arbre, dont la tête n'eſt pas régulierement ſphérique, trop commun pour le placer dans leurs Jardins ; mais un If taillé au compas & à la regle, & couronné d'un oiſeau groſſierement ébauché, les charme, parce qu'il les étonne. Ils préférent ces petits miracles de l'Art à toutes les merveilles de la Nature.

Un Auteur de cette Nation, pour ſe moquer de ce goût puérile & ridicule de ſes Compatriotes, dit qu'il connoît un Jardinier qui a porté cet art à une telle perfection, qu'il peut repréſenter au naturel toute une famille, homme, femme & enfants, & que cet ingénieux Artiſte a préſentement une ſuite d'arbres & d'arbriſſeaux toujours verds, à vendre, taillés & ſculptés avec une adreſſe & une vérité dont perſonne n'a approché avant lui. Il en donne le Catalogue que voici :

» ADAM ET EVE, en If. Adam un » peu gâté par la chûte de l'arbre » de Science dans une grande tem- » pête. Eve & le Serpent en très- » bon état.

» LA TOUR DE BABEL, pas en- » core finie.

» SAINT GEORGE, en bouis, ſon » bras à peine aſſez long, mais qui » ſera en état de percer le dragon » le mois d'Avril prochain.

» Un DRAGON de même, avec » une queue de Lierre rampant pour » le préſent. *Nota.* Ces deux pieces » ne peuvent ſe vendre ſéparément.

» EDOUARD LE PRINCE NOIR, » en cyprès.

» Une SUITE DE BUSTES DES DUCS » DE NORMANDIE qui ont été Rois » d'Angleterre, en bouis, d'après » les Originaux de même nature qui » ſe voient en France dans les Jardins » de l'Abbaye de S. Etienne de Caen. » Celui de Guillaume le Conquérant » eſt d'une grande beauté.

» Un OURS de Laurier-Thym en » fleurs, avec un Chaſſeur de Ge- » nievre, maintenant en fruit.

» Une couple de GEANTS, abatar-
» dis, à bon marché.

» Une REINE ELISABETH, en Phi-
» laria, penchant tant ſoit peu aux
» pâles couleurs, mais dans ſon en-
» tier accroiſſement.

» Une autre REINE ELISABETH
» qui étoit très-avancée, mais qui a
» ſouffert quelque dommage pour
» avoir été trop près d'un arbriſſeau.

» Un BEN-JOHNSON (*) d'une
» grande beauté en Laurier.

» Divers Illuſtres POETES MODER-
» NES, en Laurier femelle, un peu
» gâtés, mais qu'on aura pour un
» ſol la piece.

» Un COCHON à racines vives,
» changé en Porc-Epic, pour avoir
» été oublié une ſemaine dans un
» temps de ſéchereſſe.

» Un COCHON, en Lavande, avec
» la Sauge qui croît dans ſon ventre.

» L'ARCHE DE NOÉ en Houx arrê-
» tée ſur la Montagne; les côtés ont
» ſouffert quelque dommage pour
» avoir manqué d'eau.

(*) Poëte Anglois, contemporain & rival du fameux Shakeſpear.

Vous voyez, Monſieur, par cette eſpece de Satyre, qu'ici, encore plus qu'en France, au lieu d'imiter la Nature, & d'orner les Jardins de ce qu'elle a de plus agréable, on ne fait ſervir l'Art qu'à la défigurer. On fait plus de cas des imaginations fantaſques de l'un, que des beautés ſimples de l'autre. Dans tous les genres, le grand nombre préfére ce qui eſt extraordinaire à ce qui eſt beau. Cependant il en eſt des productions de l'Art comme de celles de l'Eſprit; elles ne peuvent être du goût de toutes les Nations & de tous les temps, qu'autant qu'elles ont un air ſimple & naturel. Ainſi, le Parc de Saint-James, qui, au premier aſpect, ſemble n'offrir rien de fort merveilleux, plaît néanmoins davantage à meſure qu'on le voit plus ſouvent, par cette eſpece de ſimplicité. Ainſi l'air champêtre & ſolitaire des Jardins du Luxembourg, ſatisfait également les yeux de tout le monde. Telle eſt la nature du beau dans tous les genres; ceux même qui n'en connoiſſent pas

les principes, en ſentent les effets.

Les Anglois font grand cas de la beauté de leur verd, & ils ont raiſon ; ils n'épargnent rien pour entretenir ces magnifiques Boulingrins, qui rendent leurs Jardins ſi agréables, & dont ceux du Palais Royal peuvent vous donner l'idée, ſoit par rapport à la dépenſe, ſoit par rapport à l'effet. Mais pourquoi faut-il qu'on abuſe de tout ! Le gazon eſt beau en Angleterre : on y met tout en gazon. Ainſi pour avoir devant ſa maiſon un tapis verd d'une plus grande étendue, on éloigne tellement les allées & les boſquets, qu'on n'y peut aller trouver l'ombre en Eté, ſans s'expoſer à être brûlé par le Soleil. En France, au contraire, ce qu'il y a de plus rare dans la plûpart des Jardins, c'eſt le verd. Cette profuſion de ſable & de bouis ſi artiſtement contournés, qui couvrent nos parterres, ſont d'une maniere petite & offrent à la vue la régularité la plus ennuyeuſe. On les prendroit volontiers pour des deſſeins de découpures ; de même qu'ici, un quarré

diviſé par compartiments, & planté d'ifs en toutes ſortes de formes, ne reſſemble pas mal à une table du Jeu d'Echecs, chargée de toutes ſes pieces. Si en cela les Jardins d'Angleterre ont encore l'air Gothique, je crains que nos Parterres ne ſoient la plûpart d'un goût colifichet, qu'avec juſtice on nous reproche dans bien des choſes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLVIII.

A Monſieur L'ABBÉ L** C**.

De l'animoſité qui eſt en Angleterre entre les Non-conformiſtes & ceux de l'Egliſe dominante. Hiſtoire d'une diſpute, dans un Cabaret, ſur la Prédeſtination.

D'York, &c.

MONSIEUR,

C'EST, ce me ſemble, ſans fondement que quelques Auteurs vantent la tranquillité où vivent aujourd'hui les différentes Sectes qui ſe ſont établies en Angleterre depuis qu'elle a eu le malheur de ſe ſéparer de l'Egliſe Catholique. La ſage autorité du Parlement ne les contient qu'à peine. L'Evangile ne prêche que la Paix & la Charité; ceux qui s'en diſent les Miniſtres ne reſpirent que la diſcorde & la ſédition.

Ces deux Partis de Haute & de

Baſſe Egliſe, ſeront toujours à craindre pour l'Angleterre : le premier eſt le dominant ; mais l'autre eſt encore aſſez puiſſant pour ſe relever dans des temps de trouble. Une légere altération dans le Gouvernement Politique pourroit opérer une Révolution totale dans le Gouvernement Eccléſiaſtique.

C'eſt ſur-tout en Ecoſſe que les Presbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des guerres civiles, & de faire de nouveau triompher par le glaive leur fameuſe & rédoutable Confédération (*). Ces prétendus Prédicateurs Evangéliques, ſont encore animés du même eſprit que leur célébre Knox, qui établit en Ecoſſe ſa Réformation, par le fer & par le feu. Orgueilleux dans leur humilité, inſolents dans leur baſſeſſe, ils ne reſpectent aucune autorité ; leurs Sermons ſont des ſatyres, & leurs Prieres des imprécations. Par-tout où cette Doctrine, ennemie de toute ſubordination, a

(*) Eſpece de Ligue des Presbytériens d'Ecoſſe ſous Charles I.

pris racine, la rébellion & les guerres civiles en ont été la ſuite. Les ſemences en furent jettées en Angleterre du temps de la Reine Elizabeth, les fruits empoiſonnés, qu'elles produiſirent, ne purent mûrir que ſous le Regne de Charles I. & déshonorerent également & la Nation Angloiſe & la Religion Proteſtante. Les Anglois révérent aujourd'hui comme Martyr un Prince qu'ils ont fait expirer ſur l'échaffaut comme un criminel.

Il y a quelques jours que dans une plaine aux environs d'Edimbourg, ces Fanatiques raſſemblerent une populace innombrable, ſonnerent leur tocſin ſéditieux, & s'éforcerent de convertir leur auditoire en une armée de Rébelles. Des Magiſtrats vigilants & actifs éteignirent heureuſement ce feu que le zele de ces Incendiaires étoit prêt d'allumer.

Si la populace en Angleterre eſt quelquefois terrible, en Ecoſſe elle l'eſt preſque toujours : le bas peuple a dans ce Pays un penchant à l'enthouſiaſme, dont l'influence eſt ſi forte

forte que ceux ſur qui elle agit ſont intimement perſuadez que l'action la plus criminelle qu'ils ſont prêts de commettre, eſt non-ſeulement légitime, mais de plus louable ; que c'eſt leur devoir de la faire, &, par un principe religieux, de la faire en s'expoſant à tout riſque, même à celui de leurs propres vies.

La multitude, qui ne penſe pas, eſt entretenue dans ſes erreurs par un Clergé qui, bien qu'il ne penſe guere d'avantage, eſt cependant beaucoup plus coupable. L'Evangile eſt ſon prétexte, l'intérêt eſt ſon vrai mobile : toutes les fois que dans la diſpoſition des Bénéfices & des emplois Eccléſiaſtiques, cet intérêt ſe trouve bléſſé, ces Prédicants, à qui la Loi eſt contraire, abuſent le Peuple ignorant, l'excitent à la mépriſer & à ne pas craindre d'y déſobéir, par cette dangereuſe doctrine qu'ils n'ont que trop accréditée, *qu'une telle Loi eſt une iniquité établie par la Loi.*

Un Pair d'Ecoſſe, qui doit connoître en particulier ceux de la ville

d'Edimbourg qu'il repréſente, a été forcé de convenir au Parlement que tels ſont les dogmes ſéditieux que prêchent chaque jour des cerveaux brûlés de la Haute-Egliſe ; *car nous avons*, dit-il, *des Presbytériens de la Haute-Egliſe, & qui portent en effet les idées de la puiſſance Eccléſiaſtique, plus haut qu'aucun Clergé Proteſtant que ce ſoit. Il y en a même qui ſoutiennent une indépendance abſolue de la Puiſſance civile.*

Il en eſt de même en Angleterre ; les Non-Conformiſtes ne haïſſent ſi fort les Epiſcopaux qu'à cauſe des honneurs & des grands biens dont ces derniers jouiſſent. La protection due à ceux de l'Egliſe dominante, paroît, à ceux qui n'en ſont pas, une conſpiration contre la leur. Le Parti qui n'eſt que toléré, n'eſt pas lui-même tolérant. Il ſe plaint de la perſécution de ſes Ennemis, & il eſt le premier à les attaquer. Il réclame contr'eux l'autorité des Loix qu'il brave pour leur faire la guerre. Dans les différents Partis, les Sermons ſont la plûpart du temps des actes

d'hoſtilité qu'ils commettent les uns contre les autres. On y traite moins la Morale que la Controverſe. Burnet dit, en parlant des Puritains d'Ecoſſe: *La Morale n'étoit pas fort eſtimée, & on ne l'étudioit pas beaucoup parmi eux.* Qu'operent toutes ces diſputes, où l'on cherche moins à éclairer l'eſprit du flambeau de la lumiere Evangélique, qu'à inſpirer aux cœurs des ſentiments ſi contraires à la Charité Chrétienne ? Jugez-en, Monſieur, par ce fait que j'ai trouvé dans un Ecrivain du ſiecle paſſé.

Deux honnêtes Anglois, l'un Auditeur dévot & aſſidu d'un Prédicateur de la Réligion dominante, l'autre zélé Partiſan des Aſſemblées d'un Docteur Presbytérien, ſe rencontrerent un matin dans un Caffé, & ſe donnerent rendez-vous à un Cabaret, pour diſcourir le lendemain ſur quelques points de doctrine, traités le Dimanche précédent par ces deux Miniſtres. Avec plus de goût pour le lieu que pour la matiere qu'ils y devoient traiter, ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée. On

leur apporte une bouteille de vin de France, & l'un d'eux met la Prédeſtination ſur le tapis. Après pluſieurs raſades la diſpute s'échauffa, & les Textes de l'Ecriture & les Citations des Peres firent un tel bruit, que deux de ces filles diſſolues, qui ne ſont que trop communes dans les Cabarets de Londres, attirées par le vacarme, s'aviſerent d'entrer & de les interrompre tout à coup, Elles les prirent, dit l'Auteur qui rapporte cette hiſtoire, pour des Rabbins qui ne pouvoient s'accorder ſur quelque Paſſage de l'Ancien Teſtament.

La chaleur de la diſpute fut ſoudain appaiſée, à l'aſpect de ces miſérables créatures : nos Docteurs changerent de converſation avec elles, & le libertinage prit la place de la Controverſe. Tel eſt l'effet du vin, il diſpoſe à toute ſorte de vices, & les objets alors n'ont pas beſoin d'être ſéduiſants pour être dangereux. Les filles furent bientôt renvoyées, & ces dignes Controverſiſtes reprirent la bouteille & la Prédeſtination.

La querelle devint plus vive que jamais ; l'aigreur s'empara de leurs eſprits à meſure que les fumées du vin leur montoient à la tête. Ils s'enivrerent enfin, & diſputerent tant qu'ils tirerent leurs Epées pour décider la Controverſe ; & ſi quelqu'un ne fut accouru au bruit, il y a toute apparence que la Prédeſtination leur eut fait faire à tous deux une fin tragique. Mais heureuſement on arriva à temps pour les ſéparer. Le vin qui les avoit brouillés les raccommoda ; ils ſe quitterent amis, & l'un dit à l'autre, en lui ſerrant la main : *En vérité, mon cher, je ſuis très-fâché que vous ne vouliez pas âller au Ciel par le même chemin que moi.*

Surement, Monſieur, ſi, au lieu d'entrer dans ces diſcuſſions Théologiques, ces Prédicateurs euſſent parlé ce jour-là contre le libertinage & l'ivrognerie, ces Meſſieurs n'en euſſent pas moins été bons Chrétiens, & n'auroient pas commis tout ce ſcandale. Mais je ne crains pas de vous le dire, à vous, Monſieur,

qui vous adonnez à la Chaire avec tous les talents qu'ils faut pour y être utile à la Religion, & qui connoiſſez trop bien les devoirs d'un Orateur Chrétien, pour ne les pas remplir dignement, il n'eſt que trop vrai qu'en quelque Pays que ce ſoit, la plûpart des prédicateurs, ſongent plus à ſatisfaire leur zele indiſcret, ou à ſe faire des Partiſans, qu'à former les mœurs & à corriger les vices. La converſion des ames eſt ce qui les occupe le moins en chaire, ou plutôt ils n'y ſont occupés que d'eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui y agitent des queſtions au-deſſus de la portée de leurs Auditeurs, & quelquefois de la leur même : je vous avouerai néanmoins que cela arrive ici beaucoup plus qu'ailleurs.

Je me rappelle d'avoir entendu en France un Curé de Village, auſſi ſot qu'ignorant, prêcher devant ſes Paroiſſiens, dont la plûpart ne ſavoient pas lire, contre ceux qui paſſent leur temps à chercher ſi le Soleil tourne au tour de la Terre, ou ſi la Terre tourne elle-même ſur

ſon axe. Quand les troupeaux ſont confiés à des Paſteurs auſſi incapables de les conduire, eſt-il étonnant qu'il y ait tant de brebis qui s'égarent ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLIX.

A Monſieur HELVETIUS.

Ce que c'eſt que la vraie Philoſophie, & combien l'étude en eſt avantageuſe à la Société. Des opinions pernicieuſes d'Hobbes, de Vanini, &c. & du danger de nous fier trop à nos lumieres.

D'Yorck, &c.

MONSIEUR,

DEPUIS que dans ces derniers ſiecles on a commencé à connoître & à cultiver la véritable Philoſophie, quels avantages la Société n'en a-t-elle pas retirés ? On ne voit plus les Savants ſoumis à ces préjugés qui faiſoient honte à la raiſon humaine. L'Aſtrologie Judiciaire eſt tombée dans le juſte mépris qu'elle mérite. Il faut pourtant avouer qu'il n'y a rien dont on abuſe tant que du nom de Philoſophe : on le donne

à beaucoup de gens qui en ſont indignes ; combien d'autres oſent l'uſurper, ſans avoir aucun titre pour y prétendre ? Celui qui paſſe ſa vie à ne rien faire, & celui qui travaille beaucoup à faire des riens, ſe diſent également Philoſophes, & le ſont en effet autant l'un que l'autre ; celui même dont les mœurs ſont un objet de ſcandale, profane ce nom en ſe l'attribuant.

La Philoſophie que communément dans le monde on loue ou blâme ſans la connoître, n'eſt ni une diſcipline ſévere qui nous arrache aux plaiſirs, ni un ſyſtême de libertinage qui nous livre à toutes ſortes de vices ; au contraire, c'eſt la recherche de la Sageſſe ; & la Sageſſe eſt-elle autre choſe que la connoiſſance du véritable bonheur ? Ce qui rend l'homme heureux, eſt le ſeul bien où il doive tendre, & ſa raiſon éclairée lui apprend qu'il ne peut trouver ce bien que dans l'accompliſſement de ſes devoirs.

Il eſt une Philoſophie qui n'a pas moins que le ſpectacle de l'Univers

pour objet, & où peu de gens peuvent atteindre : il en eſt une autre plus avantageuſe encore à la Société, & qui eſt à la portée de tout le monde ; c'eſt celle qui apprend à un Mari comment il doit vivre avec ſa Femme, à un Pere comment il doit élever ſes Enfants, à un Maître comment il doit ſe conduire avec ſes Domeſtiques ; en un mot, c'eſt celle qui fait le bon parent, le bon ami, le bon ſujet, & pour tout dire, le Citoyen vertueux. Si celle-ci eſt auſſi rare dans le monde qu'elle y devroit être commune, convenons-en de bonne foi, c'eſt à la honte de l'humanité.

Que je vous trouve louable, Monſieur, de vous occuper uniquement à corriger les erreurs des hommes, & à leur enſeigner la véritable Sageſſe ! C'eſt rappeller la Poéſie à ſa premiere origine, c'eſt lui rendre ſon ancien luſtre que de la conſacrer à la Philoſophie. Les Poëtes ont été les premiers Précepteurs du genre humain. Je ne ſais en vérité ce qui m'étonne le plus de vous, ou la beauté de vos talents, ou la ſageſſe de l'uſage

que vous en faites : Votre *Poëme ſur le Bonheur*, eſt une preuve de l'une & de l'autre. Dans ce Pays-ci même, le Pays des Philoſophes, il eſt rare d'en trouver de votre âge : vous êtes né avec ce génie heureux qui porte tout à la fois les fleurs du Printemps & les fruits de l'Automne.

Le Philoſophe qui dogmatiſe, entraîné par l'enchaînement des conſéquences, ne s'apperçoit pas toujours de la ſéchereſſe de ſa Logique ; le Poëte emporté par le feu de ſon génie, ne s'attache pas aſſez à l'exactitude du raiſonnement ; cependant la Poéſie elle-même ne peut nous toucher, ſi elle eſt dépourvue de juſteſſe. Le ſentiment n'eſt qu'un raiſonnement caché. D'un autre côté, ce n'eſt pas aſſez de prouver, il faut nous convaincre. Mais qu'il eſt peu d'hommes qui joignent les agréments de l'imagination à la juſteſſe des idées!

Si dans leurs diſcours, comme dans leurs écrits, les Anglois négligent trop les graces, ils affectent du moins par-tout le bon ſens qui les caractériſe. Le badinage tient ſouvent

lieu de raiſon aux François ; ils traitent tout de jeu ; ils ſubſtituent la plaiſanterie au ſavoir. Ceux qui ſont ſi peu retenus dans leurs diſcours, ne ſongent pas aſſez, que s'il y a beaucoup de choſes qu'il eſt permis d'ignorer, il ne l'eſt jamais de parler de celles que l'on ignore. Ce défaut n'eſt pas auſſi commun parmi les Anglois, mais ils en ont un autre qui n'eſt pas moins incommode dans la Société ; ils ne converſent pas, ils diſſertent, ou, pour me ſervir des expreſſions d'un de nos meilleurs Auteurs Comiques :

Ils raiſonnent toujours & ne cauſent jamais.

La Politique dont ils ſont ſans ceſſe occupés, leur rend familiere une Dialectique qui devient vicieuſe dans la familiarité de l'entretien. D'ailleurs, ce ne ſont pas ceux qui raiſonnent le plus qui ont le plus ſouvent raiſon. Le penchant à argumenter, annonce plus de vanité que de ſageſſe, plus d'entêtement pour ſon opinion, que d'amour pour la vérité. Ce défaut, dans beaucoup

d'Anglois, pourroit n'être que l'effet de leur éducation ; celle que la plûpart ont reçue, les rend plus propres pour l'univerſité que pour le monde. Auſſi n'eſt-ce que chez eux que l'on trouve des Pédants au ſein même de la Cour.

Il réſulte de grands avantages de la liberté qu'on a en ce Pays-ci, de dire & d'écrire tout ce qu'on penſe. Par cette communication libre des idées, on s'éclaire mutuellement les uns les autres. L'eſprit en devient plus hardi. L'émulation lui donne des aîles, qui lui font prendre un heureux eſſor. C'eſt par-là que Vérulam (*) s'eſt élevé aux régions les plus ſublimes de la Métaphyſique. De là ſes yeux pénétrants ont du moins apperçu ce que les autres ont depuis découvert. Ceux qui lui ont ſuccédé, Newton & Locke, n'ont fait de ſi grands progrès dans la Philoſophie, que parce qu'ils ont ſuivi les routes qu'il leur a tracées. Mais cette liberté a auſſi ſes inconvenients; on en abuſe, car les hommes abuſent

(*) Le Chancelier Bacon.

de tout. Théophraſte diſoit, que la connoiſſance humaine, avec l'aide des ſens, pouvoit juger des choſes juſqu'à un certain point; mais qu'étant arrivée aux cauſes premieres, il falloit qu'elle s'arrêtât, ſoit à cauſe de leur extrême difficulté, ſoit à cauſe de ſa propre inſuffiſance. Nos Philoſophes modernes ont été trop confiants. Pluſieurs diſciples de Bacon ſe ſont égarés, les uns pour avoir quitté les ſentiers qu'il leur avoit frayés, les autres pour avoir oſé pénétrer les abymes qui avoient arrêté ce grand Philoſophe. Collins, Tindal & le Comte de Shaftesbury lui-même, ont voulu franchir la borne des connoiſſances humaines, ils ſe ſont perdus.

C'eſt ainſi que de tout temps les plus grands eſprits ont donné dans les plus grandes erreurs, ſous prétexte de ſecouer les préjugés de leur ſiecle. N'allons pas avec le vulgaire admirer ce Cynique, qui dans ſon tonneau ſe donnoit pour Sage, en bravant toutes les loix de la pudeur & de l'honnêteté. Les

haillons dont il affectoit de ſe couvrir, n'étoient que la livrée de ſon orgueil, & ſa prétendue ſageſſe étoit plus ridicule que toutes les folies qu'il oſoit cenſurer. Lorſque lavant lui-même ſes choux, & voyant paſſer Ariſtippe, il lui dit : *Si tu ſavois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un Tyran**. Ariſtippe eut raiſon de lui répondre : *Si tu ſavois vivre avec les hommes, tu ne laverois pas des choux.*

Juſqu'où le raiſonnement humain ne s'égare-t-il pas ! Le doute eſt la ſeule voie qui conduit à la lumiere de la Vérité ; mais ſi on n'y marche pas avec précaution, on riſque de tomber dans la nuit du Pyrrhoniſme. N'eſt-il pas étonnant que des hommes aient oſé aſpirer à la vénération publique, en s'efforçant de briſer le lien le plus ſacré de toutes les Sociétés, en prêchant aux autres qu'il n'y avoit ni vertu, ni vice, ni vérité, ni doute ? Quoique des gens qui affectent de douter de tout, ne ſoient pas faits pour rien démontrer, leurs maximes ne laiſſent

(*) Denys de Syracuſe.

pas d'être de la conſéquence la plus pernicieuſe dans la Morale. Les Ecrivains ſcandaleux qui ont la témérité de les répandre, ſont répréhenſibles par les Loix, dont ils attaquent les fondements. Semblables à ceux qui empoiſonneroient la ſource d'une Riviere, ils corrompent le principe de toutes nos affections. Les hommes, ſelon eux, ne ſont qu'obéir à la force ou au préjugé. Il n'eſt plus de Patrie, plus de Familles, plus de devoirs! Quels Dogmes monſtrueux! N'envions pas à nos Voiſins une liberté qui ne permet pas de réprimer de pareils excès. Il faut qu'un Peuple en ait aſſez pour connoître le fondement de ſes devoirs, & non aſſez pour le détruire. La plûpart des eſprits ſont, par leur foibleſſe même, expoſés à la ſéduction; ils goûtent le poiſon ſans le connoître. C'eſt à ceux qui ont la garde des Loix de l'empêcher de ſe répandre; ils ne doivent pas moins dans un Etat veiller au maintien des bonnes mœurs, qu'à la conſervation de la vie & des biens

de

de ceux qui le compoſent. Parker, Evêque d'Angleterre, dans un Ouvrage qui a paru en 1678 contre les Athées dogmatiſans, nommant entre autres Vanini & Hobbes, veut que des gens qui par leurs Ecrits renverſent tous les devoirs de la vie, & apprennent à confondre le vice avec la vertu ſoient pourſuivis comme des peſtes publiques.

Je ſais que l'homme qui penſe, eſt, à l'égard de celui qui ne penſe pas, ce qu'eſt un homme qui voit clair, comparé à un aveugle. Qu'eſt-ce que penſer ? C'eſt voir. Locke dit, que la connoiſſance eſt auſſi agréable à l'entendement, que la lumiere l'eſt aux yeux. Mais dans le Métaphyſique, comme dans le Phyſique, il eſt des précautions que les défauts de nos organes rendent néceſſaires, pour prévenir les inconvénients où notre curioſité pourroit nous expoſer. D'un côté, il eſt des vues foibles que trop d'attention fatigue ; le trouble & la confuſion ſont tout ce qui réſulte des efforts que l'on fait pour les fixer. De l'autre, il eſt des objets

qui aveuglent ceux qui s'obſtinent à les conſidérer imprudemment. Celui qui ne connoît pas la force ou la portée de ſa vue, eſt celui qu'elle trompe le plus ſouvent. La grande opinion que nous avons de notre ſavoir, eſt une cauſe de notre ignorance, & la confiance en nos forces, une des ſources de notre foibleſſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE L.

A Monſieur le Chevalier DE BLANE.

Deſcription ſinguliere du Fox-Hunter. *Que les hommes ſont à peu près par-tout les mêmes.*

De Doncaſter, &c.

MONSIEUR,

C'EST parce que je ſuis toujours à la Campagne où l'on ne fait rien, que j'ai tant tardé à répondre à votre Lettre du 5. Novembre. Vous voilà donc rendu à Paris, à l'Opéra, aux Bals & à tous les plaiſirs qui abondent dans cette grande Ville, & où vous faites ceux d'une Société qui n'eſt compoſée que de gens aimables & bien différents de certains Campagnards avec leſquels je vis depuis quelques jours. Cependant je ne partirai gueres pour Londres que vers la fin de ce mois.

La mort de la Reine a fait fermer tous les Spectacles, la principale reſſource d'un Etranger dans une Ville comme la Capitale d'Angleterre. J'attends, pour y aller, que les commencements du Deuil ſoient paſſés, & que le Parlement ſoit aſſemblé.

Comme je n'ai aucunes nouvelles à vous mander, & que je ne ſuis pas de ceux qui s'amuſent à en faire, un article d'un des derniers papiers publics que je viens de lire, fera le ſujet de ma Lettre; c'eſt une deſcription bizarre d'un Etre, à la vérité aſſez ſingulier, & que les Anglois appellent *Fox-Hunter* (*). L'Auteur lui-même va vous mettre tout de ſuite au fait.

« Le *Fox-Hunter*, dit-il, eſt une » ſorte d'animal très-commun dans » la Grande Bretagne, & ſur-tout » dans les Provinces du Nord : il » faut avouer qu'il a beaucoup de » reſſemblance avec l'homme, du » moins à l'extérieur, il a même » l'uſage de la parole, quoique d'or- » dinaire il crie plus qu'il ne parle :

(*) *Fox-Hunter*, ſignifie *Chaſſeur du Renard.*

» mais il agit, il ſent, il penſe tout » différemment de nous, ſi pourtant » il eſt vrai qu'il penſe, ce que je » ne voudrois pas garantir. Je l'ai » examiné de près ; il eſt au fonds » moins méchant que farouche : j'en » ai même vu quelques-uns d'appri- » voiſés. Je le croirois volontiers » d'une eſpece mitoyenne entre » l'homme & la bête ; il parle comme » l'un, mais il vit comme l'autre. » S'il eſt organiſé de façon qu'il peut » en effet prononcer les mêmes ſons » que nous, il manque totalement » de ce que nous appellons Entende- » ment, Jugement, Raiſon, qui ſont » aſſurement les parties eſſentielles » de l'homme.

» Le *Fox-Hunter* eſt un Animal ou » un homme, ſi l'on peut l'honorer » de ce nom, parce qu'en effet il a » quelques qualités humaines ; le » *Fox-Hunter*, dis-je, eſt un homme » qui vit continuellement parmi les » chiens & les chevaux ; nous le » nommons ainſi à cauſe de la grande » antipathie qu'il a pour le renard, » & qui eſt en lui auſſi naturelle

» qu'elle l'eſt dans les chiens même ;
» ce qui fait qu'il ſe ligue avec eux
» pour le détruire. Il eſt ennemi des
» Villes, & ſur-tout des Capitales ;
» un *Fox-Hunter* qui eſt de bonne
» race, n'a jamais mis le pied à
» Londres. En Hyver même, il eſt
» à cheval à ſix heures du matin ;
» la neige, les mauvais temps, rien
» ne l'arrête. Il ne peut reſter ſous
» un toit, à moins que ce ne ſoit
» pour manger ou pour dormir.

» Ce qui fait croire que les *Fox-*
« *Hunters* ne ſont pas des hommes,
» c'eſt qu'au milieu d'une Nation
» polie & renommée pour les Scien-
» ces, ils ignorent tous ce que c'eſt
» qu'éducation, ſavoir & politeſſe.
» Dès qu'ils ont appris à lire, écrire
» & monter à cheval, ils ſe regar-
» dent comme des Gentilshommes
» accomplis. Les plus éclairés d'en-
» tr'eux n'ont guere lu que les Ga-
» zettes. Cependant, avec ce grand
» fonds de connoiſſances ils ſe pi-
» quent beaucoup de politique, &
» jugent avec ſévérité de tout ce
» qui ſe fait au Parlement. Il ne

» paroît aucun Bill, quelque ſage
» qu'il puiſſe être, qui n'éprouve de
» leur part la plus forte oppoſition,
» dès qu'il ne ſe trouve pas à leur
» gré. Ils ſont dans les Campagnes
» ce qu'eſt la populace dans les
» Villes, toujours prêts à s'armer
» pour le bien public, toutes les
» fois qu'il eſt queſtion de leur avan-
» tage particulier. Ils ſont ennemis
» de tous les Miniſtres, quels qu'ils
» ſoient; & des François, en temps
» de paix comme en temps de guerre.
» Quoique le Commerce faſſe fleurir
» notre Nation & la rende redou-
» table à tous ſes voiſins, quoiqu'ils
» participent eux-mêmes au bénéfice
» qui en revient, ils ſe plaignent
» continuellement de l'encourage-
» ment qu'on lui donne; & s'ils en
» étoient les maîtres, ils mettroient
» le feu à tous les Vaiſſeaux de
» la Grande-Bretagne. Voilà quels
» ils ſont en général. Toute leur
» converſation roule ſur la chaſſe &
» ſur ces deux grands mots, *Liberté*
» & *Propriété*, que la plûpart d'en-
» tr'eux répétent peut-être ſans les

» entendre. Hors de là ils ne peu-
» vent pas dire quatre paroles. Ils
» ſeront toujours muets dans toute
» converſation où il ſera queſtion
» du ſavoir-vivre, de la douceur,
» de l'affabilité, de la complaiſance,
» de l'humanité, & des autres vertus
» de la Société.

» Le *Fox-Hunter* ne connoît de
» gloire que celle de courir auſſi vîte
» que l'animal dont il eſt l'ennemi
» déclaré, de plaiſir que la chaſſe,
» & de vertu que de boire beaucoup.
» La partie de la journée qu'il n'eſt
» pas à cheval, il la paſſe à table à
» fumer & à s'enivrer ; & il eſt
» certain que c'eſt l'unique maniere
» dont il puiſſe être utile à la Répu-
» blique. Par ſa grande conſomma-
» tion de boiſſon, il contribue du
» moins à en acquitter les Charges.

» Il eſt naturellement un animal
» très-lourd ; peut-être que les ali-
» ments dont il ſe nourrit en ſont la
» cauſe. Il ne mange que du bœuf
» ſalé, du mouton froid, des choux,
» des carrottes & du *poudding*, (*)

(*) Les Anglois donnent ce nom à certaines

» qui eſt ſon mets favori ; le plus » peſant même eſt celui qu'il aime » le mieux. Sa boiſſon eſt l'*Aile*, (*) » & les vins groſſiers des côtes de » Portugal, & de temps en temps » un peu d'eau-de-vie de l'eſpece la » plus forte. A tous ſes repas il boit » deux ſantés favorites, & c'eſt peut- » être la ſeule regle qu'il obſerve : » la premiere eſt celle de tous les » braves *Fox-Hunters* de la Grande- » Bretagne, Proteſtants ou Catho- » liques, ſans exception ; le titre » de Chaſſeur rapproche tout ; la » ſeconde raſade eſt à la confuſion » du Miniſtre.

» Quoique les *Fox-Hunters* man- » quent abſolument d'eſprit, il s'en » trouve néanmoins qui s'en piquent. » On peut juger du leur par ce trait. » Un d'entr'eux que je connois beau- » coup, répondit un jour à ſa Sœur » qui l'invitoit de venir à Londres » pour y entendre Farinelli : *Ma*

farces, dont les unes ſe cuiſent au pot, & les autres au four.

(*) Biere ſans houblon, fort eſtimée des Anglois, la meilleure ſe fait dans la Province de Nottingham.

» *Sœur, je ne donnerois pas un ſol* » *pour entendre votre Farinelli & tout* » *votre Opéra Italien. J'ai ici vingt* » *voix avec leſquelles je fais chorus,* » (*) *& que je fais chanter tantôt dans* » *les bois, & tantôt dans les plaines,* » *& c'eſt la ſeule Muſique dont je faſſe* » *cas.* (†)

» On ne finiroit pas ſi l'on vouloit » décrire toutes les ſingularités du » *Fox-Hunter :* les traits qu'on en a » rapportés ſuffiſent pour en faire » le potrait. »

* * * * * * * * * *

Quand j'ai été frappé de quelque ridicule, je me plais à trouver un Auteur qui le releve. Lors même qu'il manque d'art, je lui ſais encore gré de l'intention ; mais il faut avouer que je n'avois pas beſoin de ſortir de France pour avoir ſujet de rire.

(*) Les Anglois ont coutume de crier pour animer les chiens. Ils ſe ſervent peu de Cors de Chaſſe.

(†) C'eſt ainſi qu'Athéas, Roi des Thraces, ayant fait Priſonnier de Guerre Iſménias, excellent joueur de flûte, après l'avoir fait jouer devant lui, dit à ceux qui l'admiroient, qu'il prenoit plus de plaiſir à ouir un cheval hennir. *Plutarque, Dits notables des Anciens Rois, &c.*

Et en effet, que diroit un Anglois de l'orgueil, de la groſſiéreté & de l'ignorance de nos Nobles campagnards ! Ne trouvera-t-on pas dans nos Gentilshommes des Etres d'une eſpece auſſi ſinguliere que le *Fox-Hunter ;* Combien de François n'en different qu'en ce qu'ils ont pour la chaſſe du lievre, la même paſſion qu'a l'Anglois pour celle du renard ? Ces Gentilshommes Verriers, que vous avez vus ces vacances, quoiqu'ils menent une vie toute oppoſée, ne ſont-ils pas neanmoins comparables aux *Fox-Hunters* en bien des choſes, & ſur-tout pour les connoiſſances ? Plus on examine les hommes, plus on trouve qu'ils ſont à peu près les mêmes par-tout. La lumiere des Sciences ne luit que pour un très-petit nombre ; tout le reſte, en quelque Pays que ce ſoit, eſt deſtiné à vivre dans la nuit de l'ignorance.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LI.

A Monſieur le Préſident BOUHIER.

Remarques ſur le TAMERLAN *de M.* ROWE, *& ſur quelques Auteurs Tragiques du Théatre François.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Docteur Bentley eſt un des Anglois qui mérite le plus l'honneur que vous lui avez fait d'entrer en lice avec lui en fait de critique. La plûpart de ceux qui ont travaillé à commenter & reſtituer le Texte des Anciens Auteurs, ſe ſont tellement appliqués aux détails du Langage, que l'expreſſion de la Nature leur a échappé : ils n'en ont, pour ainſi dire connu que l'écorce, & n'y ont point apperçu les beautés qu'elle renferme, & qui en font le principal mérite.

C'eſt par un privilege particulier que vous avez réuni des talents qui s'excluent preſque mutuellement l'un l'autre. J'ai reconnu Virgile dans votre traduction du IV. Chant de ſon Enéïde, c'eſt-à-dire, dans le morceau de l'Antiquité où la paſſion de l'Amour eſt peinte avec le plus de vérité & le plus de force.

La Tragédie de Tamerlan, qu'un Anglois vous a ſi fort vantée, ne mérite qu'une partie des éloges qu'il vous en a faits. L'Auteur y donne, à la vérité, un modele du véritable héroïſme, dans le Perſonnage de ce célebre Conquérant de l'Aſie : mais celui de Bajazet qu'il lui a oppoſé, n'eſt pas traité avec aſſez d'adreſſe : il a voulu nous repréſenter en lui un Prince ſuperbe & vindicatif, ſans foi, ſans humanité, qui ne reconnoît de Loi que ſes caprices, & de Religion que ſes intérêts ; il n'en a fait qu'un forcené, qui n'agit pas toujours ſuivant ſes principes, & qui ſe rend auſſi mépriſable par ſa folie, qu'odieux par ſa cruauté. Peut-être M. Rowe n'a-t-il fait qu'adopter les

préjugés de beaucoup de nos Hiſtoriens, au ſujet de cet Empereur Ottoman ; préjugés qui ſont pleinement démentis par les Ecrivains Orientaux. Peut-être auſſi n'a-t-il pas eu aſſez d'invention pour donner au Perſonnage qu'il introduit ſur la Scene, plus de vraiſemblance & de dignité. Ces Contraſtes de vertus & de vices, ſont l'écueil où l'on voit échouer le plus ſouvent l'imagination des Auteurs Tragiques. S'ils réuſſiſſent à peindre des Héros, ce n'eſt qu'en leur oppoſant des monſtres qui n'ont rien d'humain ; s'ils font triompher les premiers, ce n'eſt qu'en faiſant tomber dans les piéges les plus groſſiers, des Tyrans que l'on donne pour de grands Politiques.

C'eſt au contraire dans ces occaſions que Corneille fait le mieux ſentir toute la force & toute l'étendue de ſon génie. C'eſt ſur-tout par la maniere dont il a vaincu de pareilles difficultés, qu'il a mérité le nom de Grand. Plus ſon intrigue eſt compliquée, plus il ſe trouve de reſſources pour la dénouer heureuſement.

Dans Rodogune, il oppoſe à une Mere ambitieuſe & dénaturée, qui ſacrifie tout à la ſoif de régner, deux jeunes Princes dont ni l'amour le plus violent, ni l'eſpoir du Trône ou la crainte de la mort ne peuvent ébranler la vertu. Avec quel art ne termine-t-il pas cette Tragédie, l'objet de l'admiration de tous ceux qui s'y connoiſſent, lorſque Cléopatre ſe trouve amenée à la néceſſité de boire la premiere dans la coupe empoiſonnée, qu'elle avoit préparée pour ſa Rivale ! Ce n'eſt pas ſeulement par des extrémités oppoſées, c'eſt par des caracteres d'une vertu inférieure, qu'il ſe plaît à relever celle qu'il donne pour modele. Séleucus eſt vertueux, ſans être auſſi grand qu'Antiochus.

Phocas, (*) tout méchant qu'il eſt, eſt ſenſible à la voix de la Nature, mais elle ne lui parle que pour faire ſon ſupplice : ſur le Trône où ſes crimes l'ont placé, il cherche envain un Fils, qui ne veut pas le reconnoître.

(*) Dans Héraclius.

„ O malheureux Phocas ! O trop heureux
„ Maurice !
„ Tu recouvres deux Fils pour mourir après
„ toi,
„ Et je n'en puis trouver pour régner après
„ moi !

Ce que Tamerlan a de plus remarquable, c'eſt la II. Scene du III. Acte. M. Rowe en a emprunté le ſujet de l'Hiſtoire de ces temps malheureux, où le Fanatiſme revêtu du manteau ſacré de la Religion, entraîna nos Peres dans la fureur des Guerres Civiles, & donna de part & d'autre l'exemple des plus grands attentats.

Un Dervich gagné par Bajazet, demande une Audience ſecrette à Tamerlan ; il lui annonce les vengeances du Ciel, pour avoir trempé ſes mains dans le ſang des Vrais-Croyants, il le menace de la malédiction du Prophete, s'il ne remet Bajazet en liberté. Tamerlan à ces derniers propos reconnoiſſant ce Dervich pour un émiſſaire de l'Empereur Turc, démaſque ſon hypocriſie, & vient aiſément à bout de le confondre.

TAMERLAN.

TAMERLAN.

« Sors d'ici, miſérable, je vois » qui t'a donné ta miſſion.

LE DERVICH.

(*A part.*)

» Je n'ai plus qu'une reſſource. » Prophete des Croyants, aide-moi.

(*A Tamerlan.*)

» J'ai quelque choſe de plus a te » révéler. Puiſque c'eſt envain que » j'ai fait tonner à tes oreilles la » voix menaçante du Prophete.... » Voici.....

(*Le Dervich tire un Poignard, & veut frapper Tamerlan.*)

TAMERLAN.

» Non, ſcélérat, le Ciel veille ſur » ceux qui l'adorent, & confond les » deſſeins du Meurtrier impie. Penſe, » malheureux, penſe au ſupplice qui » va ſuivre ton crime, & tremble » quand je prononcerai ton arrêt.

LE DERVICH.

» Quelle que ſoit ma mort, je » ſouffrirai glorieuſement pour la » cauſe qui m'a fait entreprendre » une action ſi courageuſe.

TAMERLAN.

» L'impie !..... Ainſi l'enthou-
» ſiaſme fait un Martyr d'un Scélérat!
» .... (*Après une pauſe.*) Oui, c'eſt
» le parti que je dois prendre. La
» mort ſeroit pour lui une recom-
» penſe. Apprends la différence de ta
» foi & de la mienne. La tienne t'a
» porté à lever ton poignard ſur
» moi, la mienne m'ordonne de te
» pardonner ton crime & te permet
» de vivre. Renferme dans le ſecret
» ton coupable attentat. Tes jours
» ſont en ſureté. Si tu continues à
» être toujours le même, c'eſt une
» aſſez grande punition que d'être
» un Scélérat; ſi tu te repens, je t'ai
» rendu à la vertu, & je me trouve
» en cela recompenſé de ma clé-
» mence. Ote-toi de mes yeux.....
(*Le Dervich ſort.* &c.)

Cette Scene eſt traitée avec art, & écrite avec beaucoup de force; je me ſuis borné à ne vous en donner qu'un extrait, parce qu'il auroit fallu traduire tout le premier Acte, pour vous mettre à portée de juger des beautés de détail dont elle eſt remplie.

Tamerlan, comme le remarque judicieuſement l'Auteur, exerce une ſorte de punition ſur ce miſérable Dervich, en l'abandonnant à ſes remords, ou au regret de n'avoir pu conſommer ſon crime. C'eſt ainſi que Guſtave, dans la Tragédie de M. Piron, laiſſe à Chriſtiern une vie qui ne peut plus être pour lui qu'un ſupplice. Mais lorſque la clémence tombe ſur des Perſonnages qui la méritent, & pour leſquels le Poëte a ſu nous intéreſſer, elle nous cauſe l'émotion la plus puiſſante & la plus agréable. Telle eſt dans Cinna le pardon d'Auguſte. Telle eſt dans le Pyrrhus de M. de Crébillon, cette belle Scene où la généroſité héroïque de ce Prince, déſarme le Tyran entre les mains duquel il ſe livre lui-même. Il faut l'avouer à l'honneur de l'humanité, ces traits ſont de tous, ceux qui font le plus d'effet au Théatre. Les applaudiſſements univerſels dont ils ſont toujours ſuivis, ſont bien une preuve que pour les hommes, même corrompus, il n'y a rien de ſi aimable que la Vertu.

Nous la voyons triompher avec plaiſir, & nous nous applaudiſſons en ſecret d'y être ſenſibles. Nous nous voyons, pour ainſi dire, avec complaiſance, parce que nous nous trouvons vertueux en ce moment. Aux tranſports que nous cauſent ces actions héroïques, nous allons juſqu'à nous en croire capables. Nous ſavons bon gré à l'Auteur qui nous donne une ſi haute idée & de la Nature humaine & de nous-mêmes. Je ſoupçonne que c'eſt une des raiſons qui font que tant de gens préférent Corneille à Racine. Ce même amour-propre, qui regle toutes nos actions, dicte auſſi tous nos jugements ; & peut-être qu'en effet l'Auteur que nous eſtimons le plus, eſt celui qui nous donne le plus de ſujet de nous eſtimer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

SCENE LII.

A Monſieur DE BUFFON.

Nouvelles obſervations ſur les défauts les plus remarquables des Jardins, ſoit d'Angleterre, ſoit de France; ſur le goût qui devroit y regner.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LES amuſements de la Ville où je ſuis de retour depuis quelque temps, ne prennent pas aſſez ſur moi pour me faire oublier ceux de la Campagne. Indépendamment du goût que vous avez pour les Jardins, la matiere eſt par elle-même ſi riante & ſi variée, que je ne crains pas de vous ennuyer, en m'étendant davantage ſur ce qui regarde leur agrément ou leur utilité. Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je trouve de défectueux dans ceux d'Angleterre, comme dans ceux de France. Pluſieurs

Anglois tâchent de donner aux leurs un air, qu'ils appellent en leur Langue, *Romantic*, c'eſt-à-dire, à peu près, *Pittoreſque*, & le manquent, faute de goût. Ces endroits où ils ſe propoſent d'imiter les vénérables ruines de l'Antiquité, ne préſentent aux yeux que les miſérables reſtes d'une maſure. Tels objets ſont nobles & majeſtueux en grand, dont la repréſentation en petit devient puérile & ridicule. Ce qu'en de certains Jardins j'ai entendu nommer un Obéliſque, ne m'a ſouvent paru qu'une Quille. Ailleurs j'ai vu une imitation d'un Arc de Triomphe ſi pitoyable, qu'on ne peut s'empêcher de la prendre pour la porte du Jardin, qu'on a miſe en dedans par ſingularité.

Un des Grands de ce Royaume a dépenſé des ſommes immenſes pour embellir les Jardins d'une de ſes Maiſons de Campagne à dix milles de Londres ; mais, quoiqu'il fût homme de goût, & d'une très-grande connoiſſance dans l'Architecture, pour y avoir trop prodigué les

richeſſes de cet Art, il a rendu ſon Parc plus étonnant peut-être qu'agréable ; dans un eſpace de peu d'arpents, il a conſtruit pluſieurs petits Temples, ſur les modeles de ceux de l'Ancienne Rome. Un ou deux y auroient produit l'enchantement qu'il s'étoit propoſé ; le trop grand nombre en détruit l'effet. Il eſt dangereux, en tout genre, d'entaſſer les ornements : on veut exciter de l'admiration, on n'inſpire que de la ſurpriſe.

Combien plus agréablement je fus frappé un jour à Saint-Maur, Maiſon bâtie par François I. le Reſtaurateur du Goût & des Lettres en France, & dont l'expoſition eſt auſſi heureuſe, que les Jardins en ſont riants. Je me promenois dans un lieu écarté, & qui n'offre rien que de champêtre, lorſqu'au bout d'une allée ſombre j'apperçus ce Pavillon, qui, par l'air reſpectable que le temps lui a donné & l'inſcription qui en orne le Frontiſpice, reſſemble en effet au Temple des Divinités, à qui il eſt conſacré. Il eſt dédié, *Quieti & Muſis* ; & il

eſt vrai que tout Prêtre des Muſes, pour me ſervir du langage d'Horace, s'y ſent inſpiré par leur préſence ; le mortel qui n'eſt pas aſſez heureux pour connoître leurs myſteres, eſt du moins tenté d'y ſacrifier au Repos.

En général, par-tout où l'aimable Nature s'offre dans toute ſa ſimplicité, elle inſpire aux gens qui ont du goût, une ſorte de plaiſir plus noble, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, une ſenſation plus agréable & plus douce que les chefs-d'œuvre même de l'Art. Il y a dans la Nature une majeſté à laquelle l'Art ne ſauroit atteindre. Sur ce Théatre, où l'on court en foule admirer la richeſſe & l'éclat du Palais du Soleil, verra-t-on jamais rien qui approche du ſpectacle magnifique que nous offre une belle Aurore, & que des hommes qui ont des yeux n'ont jamais daigné conſidérer ? Ces Rochers informes & ſauvages, ces Arbres vénérables de la Forêt de Fontainebleau, préſentent à nos regards un aſpect plus majeſtueux & plus grand que toute la recherche & l'élégance des Jardins

les mieux peignés. Un Poëte, un Peintre, un homme de goût, voient la Nature tout différemment des autres hommes. Milton ne l'a peinte ou ſi noble ou ſi riante, que parce qu'il l'avoit bien vue : ſon eſprit n'a pas eu de peine à rendre les ſenſations qui avoient échauffé ſon imagination. On ne peut lire ſon *Paradis perdu*, ſans s'appercevoir que cent fois en ſa vie il avoit pris plaiſir à voir le Soleil tantôt dorer l'Horizon & ranimer toute la Nature, tantôt éteindre ſes feux, & la laiſſer enſevelie dans l'horreur des ténebres. Il eſt des hommes qui ſe croient Peintres, parce qu'ils copient des Tableaux, il en eſt qui ſe croient Poëtes, parce qu'ils traduiſent Virgile en Vers Anglois ou François : mais ſi l'on n'a le talent de peindre la Nature d'après elle-même, on n'eſt en effet ni Peintre ni Poëte. Les hommes de génie n'imitent des grands Maîtres de ces deux Arts, que leur maniere ſimple & élégante de la rendre. Ceux qui prennent des attitudes dans Raphaël, ou des deſcriptions dans

Virgile, ne ſont, à proprement parler, que de ſimples Copiſtes. Il n'eſt que trop vrai que la plûpart des Poëtes ne ſont que copies de copies. Milton peint non-ſeulement la fraîcheur du matin, & la beauté de l'émail d'une prairie, ou du verd d'une colline, il exprime juſqu'aux ſentiments de joie & de plaiſir que ces objets excitent dans notre ame; il nous donne la ſatisfaction de penſer que puiſque nous éprouvons les mêmes ſenſations que lui, nous avons le bonheur de voir la Nature des mêmes yeux.

Combien ſupérieure à tous les agréments frivoles & puériles dont nous avons parlé, ſeroit la beauté d'un Jardin orné d'un goût ſage & dont tout l'art ſeroit caché; où des allées ſablées pour la commodité, ne paroîtroient l'être que pour relever la verdure; où l'on verroit régner la Symmétrie ſans uniformité & la variété ſans confuſion; où l'aimable Flore ſe pareroit de ſes tréſors & n'en aviliroit pas le prix en les prodiguant. Une couronne de jaſmins

& de roſes, une guirlande de myrthes & d'œillets donnent plus d'éclat à ſes charmes, que ces trophées de fleurs dont elle eſt d'ordinaire plus accablée qu'ornée. Appellez, s'il eſt poſſible une Nymphe du voiſinage, pour venir au milieu de vos Jardins rendre un hommage de ſes eaux à la Déeſſe des fleurs. Qu'à l'extrémité Pan y ait un autel de gazon, à l'ombre des Ormes & des Tilleuls. Faites que vos Boſquets ſoient aſſez ſombres & aſſez touffus pour y fixer les Zéphyrs. L'aimable Philomele y viendra chanter ſes amours. Evitez d'y faire régner par-tout un air trop arrangé, il ennuie à la longue: un air négligé & champêtre a toujours de quoi plaire. Ménagez-vous ſelon les lieux, des jours pour jouir des objets voiſins; & ſi vous voulez que vos Boſquets forment pour votre maiſon un point de vue plus agréable, imitez la Nature, & plantez-les d'arbres de différents verds & de différentes formes. C'eſt ainſi que dans les Payſages d'un Claude Lorrain, un Pin eſt quelquefois placé auprès

d'un Chêne, & que l'un l'autre ils ſe font valoir mutuellement.

Au lieu d'obſerver dans un grand Jardin le niveau le plus exact, j'aimerois à voir des Boſquets dont les arbres preſque tous différents, & s'élevant les uns au deſſus des autres ſur une eſpece de colline, formaſſent à mes yeux un Amphithéatre de verdure. Ici je planterois des cabinets d'Arbuſtes à fleurs odoriférantes; là je raſſemblerois ceux qui, fleuriſſant ſucceſſivement, font de l'année un Printemps continuel; ailleurs je n'aurois égard pour l'arrangement qu'à la variété des fleurs, & je me plairois à voir un Boſquet couronné de l'émail des plus riantes Prairies.

Mais de quoi vais-je vous parler à vous, Monſieur, qui avez fait de votre Château de Montbard un véritable Château de Fées & d'enchantements! Vous avez renouvellé les merveilles des Jardins de Sémiramis; hé! qui ne ſeroit ſurpris de voir des Tours de cent pieds de haut couronnées de Cyprès? Vous avez plus fait, vous avez ſemé ou planté tout

ce que la Nature végétante a de plus beau. Je ne vois rien ici chez les Anglois les plus curieux, que vous ne poſſédiez. Avec quel goût vos Jardins ne ſont-ils pas diſtribués? Vous avez ſu tirer tout le parti poſſible de la ſituation & de la ſingularité des lieux. Quel agrément, quelle variété, quelle richeſſe dans tous vos Boſquets! Pour inſpirer à nos François le goût des plantations, & leur faire ſentir combien la variété des arbres embellit les Jardins, je ſouhaiterois ſeulement que Montbard fût à quatre lieues de Paris, on ſe dégoûteroit bientôt de cette ennuyeuſe uniformité qui regne preſque par-tout.

Il n'eſt que trop vrai que le Goût n'eſt donné qu'à peu de perſonnes, & qu'il ne s'acquiert pas avec les richeſſes, qui n'inſpirent que le faſte & les dépenſes mal entendues. Il eſt bien plus aiſé d'entaſſer à prix d'argent des Statues de marbre, bonnes ou mauvaiſes, dans des Jardins, que de leur donner une forme agréable. La plûpart des Architectes à qui l'on

s'en rapporte, ne ſavent que tracer des lignes; tout ce qui eſt du reſſort du raiſonnement eſt au-deſſus d'eux. Il n'y a guere que ceux qui ſont nés avec un certain génie, ou qui ont beaucoup étudié les regles de l'Art, dont toute la perfection eſt d'imiter la Nature, qui ſoient amis du ſimple. Les petits eſprits ſe plaiſent à toutes ces recherches frivoles dont la difficulté ou la ſingularité ſont l'unique mérite.

Des gens qui paſſent toute leur vie à jouer ou à compter, ne ſe doutent pas qu'un Chêne eſt un plus bel arbre qu'un If, & qu'un côteau orné de rochers & de verdure, eſt un point de vue plus agréable qu'une allée d'arbres, dont on ne voit pas la fin. Ils croiroient avilir leurs Jardins, s'ils y plantoient un Frêne, parce que c'eſt un arbre des Forêts; cependant en eſt-il un plus beau, je ne dis pas pour donner de l'ombre, mais pour varier un Boſquet? Pourquoi a-t-on relégué dans les cours de Cabaret l'Acacia, dont le bois eſt ſi utile, dont la fleur ſatisfait autant

les yeux que l'odorat, & qui du moins, par le verd de ſes feuilles qui paroît toujours naiſſant, eſt ſi agréable à la vue? D'où vient qu'on ne trouve plus de Myrthes que dans les Jardins des Curés de Village? Il y a bien des choſes où nous n'avons pas gagné à nous éloigner du goût de nos Ancêtres.

Déja l'on commence à revenir de la trop grande prévention où l'on étoit en faveur des Maronniers. Comment a-t-on pû s'entêter ſi fort d'un arbre, qui fournit à la vérité une belle ombre, mais qui fait payer l'avantage de donner le premier ſa feuille en la quittant de ſi bonne heure, d'un arbre ſi mal-propre & dont le bois eſt totalement inutile? Le Chataignier, dont la France étoit autrefois ſi peuplée, n'eſt-il pas préférable à cet arbre étranger? Il eſt encore moins mal-propre, donne preſqu'autant d'ombre, porte un fruit très-utile, & quant au bois, il eſt propre à pluſieurs uſages. Il obéiroit comme les autres à l'art du Jardinier qui ſauroit en prendre ſoin. Ceux qui en

planteroient les avenues de leurs Châteaux, aſſureroient du moins à leurs Deſcendants la charpente néceſſaire pour les rebâtir. J'en ai vu des allées magnifiques à Greenwich, où les Chataignes ne peuvent mûrir. Aux environs de Paris, où elles mûriroient très-bien, on n'en trouve que dans les bois. Sait-on dans nos Provinces ce que c'eſt que le Platane, qui donne une ſi belle ombre, & qui vient ſi facilement? Il eſt d'autres arbres encore aſſez communs en ce Pays-ci, & qui en France ſont abſolument ignorés, excepté de vous & de quelques Curieux. Je connois un Anglois, homme de goût, qui s'eſt établi à Paris, & qui y a fait venir pluſieurs arbres de ſon Pays, & ſurtout des arbres toujours verds; la plûpart des François qui voient ſon Jardin, ſe plaignent de ce qu'il n'y a planté que des Ifs, tandis qu'il n'y en a pas un ſeul. Au Jardin du Roi, les Pariſiens les confondent avec les Pins, les Sapins, les Epicéas, les Cyprès & différentes autres ſortes d'arbres qui ne quittent pas leurs

leurs feuilles. On n'exige pas d'eux qu'ils ſachent les noms des quatorze mille plantes connues dans la Botanique, mais je m'étonne que dans ce ſiecle éclairé on ſoit ſi peu inſtruit parmi nous ſur la nature des arbres des Pays étrangers, qui pourroient enrichir le nôtre. N'eſt-ce pas auſſi pouſſer l'ignorance trop loin dans des choſes qui ſont ſouvent utiles, & qui du moins ſont faites pour le plaiſir des yeux? Dieu ayant créé ce vaſte Univers, examina tout, & trouva que tout étoit bien; c'eſt, ce me ſemble, ne pas mériter ſes bienfaits que d'être ſi peu curieux d'en connoître toute la richeſſe & toute la variété.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LIII.

À Monſieur DE CRÉBILLON, de l'Académie Françoiſe.

De la ſupériorité des Anglois ſur les François dans la Satyre, de la liberté de la Preſſe, des Libelles & de leurs Auteurs.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

LORSQU'APRÈS tant & de ſi grands ſuccès ſur la Scene, nos Muſes les couronnerent en vous ouvrant leur Sanctuaire, je me rappelle que le Public qui depuis longtemps déſiroit de vous voir de l'Académie, ravi d'entendre le Pere d'Electre & de Rhadamiſthe y parler le ſeul langage digne de lui, (*) vous témoigna ſon ſuffrage par ces applaudiſſements ſi flateurs qu'il eſt

(*) M. de Crébillon prononça ſon Remercîment en Vers.

accoutumé de vous donner au Théatre ; je me rappelle combien il fut touché de vous entendre dire :

Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume.

Sentiment qui ne fait pas moins l'éloge de votre cœur, que celui de votre eſprit. Qu'il eſt heureux de pouvoir ſe rendre cette juſtice à ſoi-même ! Les plus grands hommes n'ont pas tous été dans ce cas. Livrés à la plus baſſe jalouſie, la plûpart des gens à talents ſe déshonorent, par l'uſage qu'ils en font.

Si la Critique eſt utile & pour les Lettres & pour les Mœurs, la Satyre eſt ſouvent dangereuſe à l'un & à l'autre égard : l'une peut ſeule entretenir le goût dans les Ouvrages d'eſprit, l'autre ne fait que décourager les talents, & nourrir la malignité du cœur humain. Quoique le jugement ſoit commun parmi les Anglois, le goût ne leur eſt pas aſſez familier pour qu'ils puiſſent exceller dans la Critique. En cette partie nous avons de meilleurs modeles qu'eux, & pluſieurs de leurs Auteurs

n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la Satyre ils ne nous ſont ſi ſupérieurs que parce qu'ils s'y permettent tout. Il eſt vrai qu'ils ont de grands avantages pour réuſſir dans ce genre d'écrire. L'eſprit de parti qui préſide à leur éducation, la mélancolie de leur tempérament, la violence de leurs affections, tout les porte à la Satyre. Ce qui nous fait rire, les aigrit : auſſi blâmables peut-être les uns que les autres, nous chantons les événements les plus triſtes, ils déclament contre les choſes les plus indifférentes. Quel fiel & quelle amertume ne diſtillent pas de la plume du Comte de Dorſet ! Le Comte de Rocheſter eſt encore plus violent, & reſpecte auſſi peu la pudeur. Les mœurs corrompues contre leſquelles l'un & l'autre ſe ſont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la cenſure. Leurs Satyres trop licencieuſes, ſont devenues le manuel des Libertins.

Ce que l'on appelle en Angleterre la Liberté de la Preſſe, c'eſt celle

que prennent la plûpart des Ecrivains d'attaquer le caractere & les mœurs des perſonnes les plus reſpectables. Ces Papiers & ces Brochures politiques, les Feuilles du *CRAFT'S-MAN* (*) & du *COMMON-SENSE*, ſont autant de Satyres contre le Gouvernement, & de Libelles contre les Particuliers. Ils ſont plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien public.

En 1730 Milord H** y & M. P** y, ſe traiterent réciproquement dans des Brochures de cette eſpece, d'une maniere ſi indécente & ſi peu convenable à des perſonnes de leur rang, qu'il fallut quitter la plume & prendre l'épée. Le Lord H** y envoya un Cartel à M. P** y. Ils ſe battirent dans le haut Parc *Saint-James*, le premier reçut deux ou trois

(*) C'eſt de tous les Journaux qui ont paru contre la Cour le plus véhément & celui qui fait le plus de bruit. On pourroit, avec raiſon, l'appeller le *Tocſin des Séditieux*. Milord Bolingbrocke, que le Docteur Swift appelle le plus grand génie de l'Europe, & le celebre M. Pulteney y ont eu la principale part.

bleſſures, le ſecond n'en eut qu'une légere à la main gauche. Il eſt triſte pour nous, dit un Auteur Anglois, d'être forcés d'avouer que nos Papiers publics ne ſont remplis que de perſonnalités & de Satyres ſcandaleuſes. Le déſordre & la licence des Saturnales ne duroient à Rome que trois jours; il n'y a point de jour dans l'année où l'on ne crût que l'on célébre en Angleterre ces Fêtes Payennes.

Non-ſeulement dans la plûpart de ces Ecrits on ne ſe contente pas d'invectiver le Miniſtre, & de bleſſer le reſpect dû à la Majeſté Royale; on y expoſe l'autorité même du Parlement au mépris du Peuple. Les Ecrivains de parti ſont preſque toujours violents & emportés, & les Anglois ne connoiſſent la retenue en rien.

Ces jours paſſés Milord de La War dénonça à la Chambre des Pairs la Satyre la plus violente & la plus ſcandaleuſe que j'aie encore lu, quoiqu'elle ſoit intitulée *Les Mœurs*, (*)

(*) *MANNERS, a Satyre by Mr. Whitehead,*

& que l'Auteur y ait mis ſon nom. Il a outragé dans ce miſérable Libelle pluſieurs Membres reſpectables de cette Chambre qui ne le connoiſſent pas même de vue. C'eſt en vain que le Chancelier s'eſt efforcé de prouver qu'une pareille Satyre attaquoit la dignité même du Corps des Pairs, & qu'il étoit temps de faire un exemple qui arrêtât cette licence; que ſouffrir de pareilles inſultes, c'eſt laiſſer croire qu'on les mérite, ou qu'on n'oſe pas les punir. L'Auteur, qui n'a point paru à la barre de la Chambre, où il a été cité, s'eſt abſenté de Londres pour un temps, & l'Imprimeur en a été quitte pour quelques jours de priſon. Il eſt cependant vrai que, ſelon l'eſprit de la Loi & de l'équité, les Imprimeurs de ſemblables Libelles ſont auſſi coupables que les Auteurs. Sans l'impreſſion, ces infames Satyres tomberoient d'elles-mêmes avant que de

printed for R. Dodsley, at Tully's Head, Pall Mall, 1738. L'Angleterre n'eſt pas le ſeul Pays où la Satyre ait pris pour accréditer ſa malignité, le maſque le plus capable d'en impoſer.

devenir publiques : celui qui les répand partage & aggrave le crime de celui qui les compoſe.

Quant aux Satyres que l'on publie ici contre les Miniſtres, elles ſont écrites d'un ſtyle auſſi groſſier que véhément. On n'y prononce que menaces, infamies & gibet. Celui qui eſt en place eſt toujours un Séjan, un Wolſey, ou un Buckingham. Parle-t-on du Parlement ? C'eſt ſouvent dans les termes les plus ſcandaleux. Celui du temps de Charles II. s'appelloit le Parlement *des Penſionnaires*, celui d'aujourd'hui s'appelle le Parlement *des Gens en place.*

Je fus un jour frappé à la Chambre des Communes de la maniere inattendue dont un de ſes membres commença ſon diſcours : « Nous » avons, dit-il, eu ce ſoir de longs » débats ſur la Conſtitution & le Gou» vernement, ſoit de cette Nation, » ſoit des autres. Mais je crois les » peuples de la Grande Bretagne » gouvernés par un pouvoir dont on » n'avoit pas encore entendu parler

» dans aucun ſiecle ou dans aucun » pays, comme d'une autorité ſu- » prême. Ce pouvoir ne conſiſte pas » dans la volonté abſolue du Prince, » dans la direction d'un Parlement, » dans la force d'une Armée, dans » l'influence du Clergé : il n'eſt pas » non plus dans la main des Femmes, » mais il eſt tout-puiſſant ; c'eſt le » Gouvernement de la Preſſe. On » reçoit les ſottiſes dont nos Gazettes » journalieres ſont remplies, avec » plus de reſpect que les Décrets du » Parlement ; & les ſentiments d'un » de ces miſérables Ecrivains en » impoſent plus à la multitude, que » l'opinion des plus habiles Politi- » ques du Royaume. C'eſt pour- » quoi, &c. »

Il ſeroit peut-être difficile de contenir cette licence, mais il eſt ſûr qu'on ne veut pas la réprimer. La main de la Légiſlature n'oſe s'armer pour la punir ; le public prend ſous ſa protection les Auteurs dont la méchanceté l'amuſe ; les plus honnêtes gens condamnent la faute, ſans en vouloir permettre le châtiment. Si

l'on arrête le Coupable, le cri général de la Nation eſt que la liberté de la Preſſe eſt en danger ; & c'eſt ce que les Anglois ont de plus ſacré ; c'eſt leur Egide politique, en un mot, ils la regardent comme le boulevard de toutes leurs autres libertés. Le droit qu'ils ont de dire ce qu'ils penſent du Gouvernement, leur paroît le premier & le plus eſſentiel de leurs privileges : à cet égard ils penſent comme les Grecs, qui donnoient dans les mêmes excès. Ils prétendent que l'*Envie publique* eſt néceſſaire au bien de l'Etat, & que cette eſpece d'Oſtraciſme met un frein aux vues ambitieuſes des Grands. C'eſt une barriere qu'ils oppoſent aux Miniſtres entreprenants ; mais, ici comme ailleurs, il peut s'en trouver qui la franchiſſent, & qui laiſſent dire, pourvu qu'on les laiſſe faire.

Il faut avouer auſſi que quels que ſoient ceux qui gouvernent, ils ſont également en butte à la témérité des Ecrivains de Parti ; & l'on voudroit en vain ſe déguiſer la ſource du mal ;

dans les pays où tous les Miniſtres ſont ouvertement enviés, il eſt ſûr que l'envie en veut ſecrétement au Souverain.

Que les membres des deux Chambres déclament avec violence contre de nouvelles taxes qu'on leur demande, & qui ſeroient onéreuſes à la Nation, c'eſt leur devoir; & plus leur zele eſt courageux, plus il eſt louable. Qu'un Ecrivain Anglois qui n'a en vue que l'intérêt de ſa Patrie, démêle les artifices d'un Miniſtre mal intentionné, il ne fait encore que l'office d'un Citoyen vigilant. Il a le droit d'éclairer la conduite de celui qui gouverne l'Etat. Il peut l'attaquer de front lorſqu'il ne veut le combattre qu'avec les armes de la vérité : il n'acquerra que de la gloire à ſe porter pour le défenſeur des Loix & de la cauſe commune. Mais que ceux à qui la paſſion tient lieu de zele, & la malignité, de mérite; couvrent leurs intérêts particuliers du prétexte ſpécieux de l'intérêt général, profitent de l'anonyme pour rendre le Souverain odieux à ſes

Sujets, & leur inſpirer l'eſprit de ſédition & de révolte, c'eſt un abus qu'il eſt pernicieux de tolérer dans toutes ſortes d'Etats. C'eſt employer pour détruire le Gouvernement, une arme dont on ne devroit ſe ſervir que pour le deffendre.

Dans un Pays libre, tel que celui-ci, on n'a point le droit d'empêcher un examen public de toutes les meſures du Gouvernement & du caractere des Miniſtres, autant qu'il influe ſur la conduite des affaires. Mais attaquer le caractere particulier d'un Miniſtre ou d'un Magiſtrat, expoſer des défauts ou des foibleſſes qui n'intéreſſent pas le public, c'eſt là ce qui ne peut ſe juſtifier, & ce que chacun ſe croit permis dans un Pays où tout le monde peut le faire avec impunité. Voilà cependant ce que l'on devroit punir ici, comme par-tout ailleurs, ſuivant le cours de la Juſtice & de la Loi, & non comme du temps de Charles II. & de Jacques II. par des coups d'autorité, des Chambres de l'Etoile & des pouvoirs particuliers confiés à

la diſcrétion des Juges, dont l'innocent pourroit ſouffrir comme le coupable. C'eſt là ce qu'on ne peut éviter trop ſoigneuſement dans un pays de liberté, non pour l'amour de ces Ecrivains, mais pour l'amour de cette liberté même, & afin que la Loi du Pays puiſſe être la regle & la meſure de la ſûreté de tous les Citoyens.

« Par la Liberté de la Preſſe, » nous ne devons pas entendre une » permiſſion de pouvoir avec impu- » nité avilir nos Gouverneurs & nos » Magiſtrats légitimes, diminuer ou » renverſer par des écrits ſcandaleux » le reſpect & la vénération que l'on » doit toujours garder pour l'autorité » & les perſonnes qui en ſont dépo- » ſitaires. On ne doit pas faire de » la Preſſe un inſtrument pour dé- » truire la réputation de ſes Voiſins, » ou pour leur porter le moindre » préjudice, ſoit en les inſultant ſur » leurs malheurs, leurs défauts & » leurs fragilités perſonnelles, ſoit » en expoſant les ſecrets de leurs » Familles à la riſée publique, &c.»

C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur du *Craft's-man*, qui cependant ſe permet à chaque feuille ce qu'il avoue lui-même être puniſſable. S'il a quelquefois recours à l'Allégorie, ce n'eſt que pour rendre ſes Satyres plus mordantes. Lorſqu'il ſubſtitue le mot de *Robin* à celui de *Robert*; lorſqu'il appelle *Robinocratie* le Miniſtere contre lequel il écrit, que cherche-t-il autre choſe, qu'à rendre mépriſables & le Souverain & ſon Miniſtre?

Les Anglois ont grande raiſon d'être ſi jaloux de cette liberté de la Preſſe, mais certainement ils l'étendent trop loin, & je ne crains pas même de l'avancer, au de-là de l'eſprit de leurs Loix. Si elle pouvoit autoriſer la diffamation, il vaudroit mieux être ſans une pareille liberté. Ces mots de *Liberté de la Preſſe* ſont employés improprement pour exprimer un droit que perſonne ne doit & ne peut avoir, de publier par la voie de l'impreſſion, tout ce que la méchanceté de l'eſprit & la dépravation du cœur peuvent inſpirer de

diffamatoire contre ſes Supérieurs, ſes inférieurs ou ſes égaux. Les Loix & la conſtitution d'Angleterre ne connoiſſent pas une pareille liberté, car ce ſeroit une liberté deſtructive de toutes Loix & de toute Conſtitution. Mais l'abus a prévalu & acquiert tous les jours de nouvelles forces par le danger du remede. Je ne doute pas même que pluſieurs Juriſconſultes de Londres ne le regardent aujourd'hui, comme faiſant à préſent partie du Droit Coutumier de la Grande Bretagne.

Cependant l'accueil que fait le Public à toutes les Satyres politiques eſt toujours de mauvais augure. Lorſque les libelles & les diſcours licencieux contre ceux qui gouvernent l'Etat ſont bien reçus, c'eſt un préſage des troubles qui le menacent.

Il eſt rare que ceux qui ſe cachent aient de bonnes intentions. Autant le zele du bien public craint peu de paroître tel qu'il eſt, autant l'eſprit de Parti emploie d'art à ſe déguiſer. Ainſi que l'Hypocriſie, il s'occupe continuellement & à maſquer les

vices qu'il a, & à ſe parer des vertus qu'il n'a pas. L'iniquité cherche les ténébres, & les hommes lâches ſe battent en traîtres. Il eſt vrai qu'il ne ſe trouve que trop d'hommes qui ne ſongeant qu'à s'élever ſur les ruines de leur Patrie, méritent d'être expoſés à la cenſure publique, & d'être auſſi flétris dans leur réputation, qu'ils ſont coupables dans leur conduite, & dépravés dans leurs mœurs. Comme la vertu eſt ſouvent elle-même ſon unique récompenſe, il ſeroit à ſouhaiter que le vice trouvât auſſi toujours ſon propre châtiment dans la juſte infamie qui devroit le ſuivre. En ce cas même, un Auteur de Libelles n'eſt que le vil inſtrument de la vengeance publique : il ne differe de celui qui exécute ſur un Criminel la Sentence que la Juſtice a prononcée contre lui, qu'en ce qu'il en prend la fonction ſans permiſſion & ſans aveu. Mais il eſt malheureux que la vie la plus innocente & la plus intégre ne ſoit pas à l'abri d'un Libelle calomnieux, & des injuſtices populaires qui en ſont la ſuite.

Les

Les plus ſages Gouvernements ont ſi bien ſenti la néceſſité de contenir la licence des Eſprits ſatyriques, que les premieres Loix de Rome, celles des douze Tables, avoient prononcé des peines contr'eux avant qu'Auguſte les ſoumît à la Loi *De Majeſtate* (*). La même prudence a dicté en France cet Edit fameux qui les condamne à être fuſtigés. Les anciennes Loix d'Angleterre ne ſont pas moins rigoureuſes (†), mais il ſemble qu'on en ignore, ou qu'on en

(*) *Primus Auguſtus cognitionem de famoſis Libellis ſpecie Legis ejus tractavit, commotus Caſſii Severi libidine, quâ Viros Fœminaſque illuſtres procacibus ſcriptis tractaverat.* CORN. TACIT.

(†) La punition eſt le pilori ou le fouet lorſque le coupable eſt pourſuivi criminellement. *Un Libelle*, ſuivant la définition qu'en donne la Loi d'Angleterre, *eſt une diffamation malicieuſe exprimée par des diſcours ou des écrits, ou par des ſignes de peintures, &c. tendant à noircir la mémoire d'une perſonne qui eſt morte, ou la reputation d'une qui eſt vivante.* DE LIBELLIS FAMOSIS. Aſſurément ce n'eſt pas la faute de la Loi, ſi l'on ne l'entend pas. Il n'en exiſte pas une plus claire; cependant à moins d'une nouvelle pour faire exécuter celle-ci, elle ſera toujours inutile. Dès qu'il s'agit de punir le Libelle le plus ſcandaleux, ceux qui ont des yeux ne voient pas, ceux qui ont des oreilles n'entendent pas. Pour épargner le coupable, les Juges deviennent aveugles & ſourds.

craigne la force ; le *Scandalum Magnatum* aujourd'hui, n'eſt pas un frein ſuffiſant pour arrêter cette licence ; c'eſt vainement que l'on prononce des peines qu'il eſt ſi aiſé d'éluder : les Loix abuſives ne ſont qu'un objet de plaiſanterie pour qui peut les violer avec impunité.

Les Libelles, dit un Auteur Anglois, *ſont d'une conſéquence ſi dangereuſe, que dans toutes les Sociétés civiliſées on a fait des Loix pour les punir ; il ſeroit à ſouhaiter que ces Loix fuſſent exécutées à la rigueur, mais le malheur eſt que l'on ne peut conſtater la nature & les differentes eſpeces de Libelles.* En Angleterre on n'a rien à dire à l'Auteur des Satyres les plus diffamantes, pourvu qu'il ne nomme pas la perſonne qu'il déchire ; du reſte, il peut la déſigner par les traits les plus caractériſtiques, & même, de peur qu'on ne s'y trompe, par la premiere & la derniere lettre de ſon nom. Il ſe trouvera des Libraires, auſſi impudents que l'Auteur, qui ſe chargeront de l'impreſſion de ces Satyres ſcandaleuſes, & braveront

l'autorité du Parlement, en annonçant à la tête de l'ouvrage, que c'eſt par la permiſſion de ce Corps Auguſte qu'elles ſont publiées (*). *Les Juges & les Jurés ſont les ſeules perſonnes d'Angleterre qui ne doivent pas entendre le ſens de l'Auteur, toutes les fois qu'il eſt queſtion de lui faire ſon Procès.* Quelque abſurde que ſoit cette propoſition, le célébre Auteur des Lettres de CATON, n'a pas craint de la juſtifier, & ce n'eſt apparemment que parce qu'il s'y eſt cru lui-même intéreſſé. En partant de pareils principes, il eſt ſûr qu'il n'y a aucun ouvrage que l'on puiſſe traiter de Libelles.

La méchanceté de l'eſprit humain a trouvé l'art de rendre l'impreſſion une invention quelquefois auſſi nuiſible à la Société qu'elle lui eſt avantageuſe à d'autres égards. Elle infecte tout un Royaume de Libelles. Ce ſont autant de taches qui ſe répandent avec facilité ; & que rien ne

(*) C'eſt un uſage que ſuivent aujourd'hui la plûpart des Auteurs Anonymes, pour tourner en dériſion les Actes du Parlement.

ſauroit enlever. Le plus grand nombre des eſprits croient le mal avec avidité, & il en eſt peu qui aient aſſez de raiſon ou d'honnêteté pour être auſſi faciles à détromper. Il me paroît ſuperflu de s'entendre ſur les inconvénients qui réſultent ici de tous ces Libelles politiques. Il eſt trop aiſé de ſentir qu'ils ſont la ſource des haines de parti, des émotions populaires & de tous les déſordres qui troublent l'harmonie du Gouvernement & l'adminiſtration des Loix.

Cette négligence ou cette timidité du Parlement à réprimer une pareille licence, eſt cauſe que les différents Ordres de l'Etat ſont expoſés à tous les traits que peuvent dicter à des Ecrivains ſans pudeur, les motifs bas & intéreſſés, & quelquefois pervers qui leur font prendre la plume. L'impunité du vice lui tient lieu de privilege. On imprime & l'on vend ici publiquement les Libelles les plus ſcandaleux & les plus injuſtes, contre les particuliers.

Dans un état bien policé, l'honneur des Citoyens ne doit pas moins,

être ſous la garde des Loix, que leur fortune. Plus il eſt aiſé d'y porter atteinte, plus on devroit être attentifs à punir ceux qui commettent cette eſpece de vol (*). On ne permet pas à un homme qu'on a voulu déshonorer par des Satyres, de ſe faire lui-même juſtice, & l'on a raiſon : ce ſeroit entreprendre ſur la Souveraineté, à qui ſeule le droit du glaive appartient. Mais c'eſt aux Magiſtrats qui ſeroient en droit de punir dans l'offenſé cette vengeance comme un crime, à la regarder pour eux comme un devoir. Si la douceur des mœurs oblige quelquefois à corriger la ſévérité des Loix, on devroit du moins retrancher de la Société ces perturbateurs du repos public, comme on en retranche les inſenſés pour les empêcher de nuire ; & en effet, ils le ſont bien eux-mêmes, car il eſt vrai à la lettre, qu'il n'y a que les fous qui ſoient méchants.

En toute ſorte d'Etats les Princes & les Miniſtres qui négligent de

(*) Voyez Machiavel, ſur la premiere Décade de Lite Live Chap. VIII.

réprimer l'audace de ces eſprits licencieux, portent eux-mêmes les peines de leur nonchalance. On ſe permet contr'eux, ce qu'ils permettent contre les particuliers. Ils voient paroître chaque jour des Satyres qui peuvent leur déplaire, pour avoir traité avec indifférence celles qu'ils devoient punir. On n'eſt que trop dédommagé de l'éclat fâcheux qu'on eſt obligé de faire, en flétriſſant les Auteurs de ces ouvrages pernicieux, par l'utilité qui réſulte de l'exemple. La mauvaiſe odeur que répandoient autour du Capitole ces Scélérats que la ſévérité de Sixte-Quint avoit fait mourir dans les ſupplices qu'ils avoient mérités, étoit peu de choſe en comparaiſon de l'effet que devoit opérer ce ſpectacle ſur des cœurs, qui la plupart ne ſe livrent au crime, que parce qu'ils ſe flattent de l'impunité.

La malignité des Auteurs Satyriques a beſoin d'un frein qui la réprime & l'empêche de ſe communiquer; elle devient par la licence un mal contagieux; c'eſt celui de tous qui

infecte le plus aiſément la jeuneſſe. Eſt-il étonnant que tant de gens s'adonnent à la Satyre ? C'eſt le ſeul genre où il ne ſoit pas beſoin d'eſprit pour réuſſir. Toutes ces brochures ſcandaleuſes, dont aujourd'hui la Littérature en France eſt infectée, ne doivent leurs ſuccès qu'à la malignité des Lecteurs. Malheureuſement il eſt prouvé par l'expérience que ces Maiſons de force dont on ſe ſert pour punir les Ecrivains de cette eſpece, que l'on y renferme avec les filoux, ne corrigent ni les uns ni les autres. Dès qu'on leur rend la liberté, ils reprennent de part & d'autre chacun leur métier, qu'ils ſavent bien n'être pas honnête, mais qu'ils trouvent lucratif.

Nous contenir dans les bornes de la raiſon & de la bienſéance, ce n'eſt pas gêner notre liberté, c'eſt nous forcer à en faire un bon uſage. Les hommes qui ſe plaignent de n'être pas aſſez libres pour faire le mal, ſont indignes de jouir des bénéfices de la Société. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'avantage du général, qu'il ne

fût permis à aucun particulier d'être méchant avec impunité. En vain offre-t-on des récompenſes pour la vertu, ſi l'on ne tient pas la main à la punition du vice. Les hommes la plûpart ſont foibles, & ne ſe conduiſent que par la crainte. Il n'y a que les ames fortes qui ſoient ſenſibles à l'honneur; & celles-là n'ont pas beſoin d'autres regles pour les diriger. L'Etat le plus policé de tous ſeroit celui où il y auroit le plus de moyens de forcer les Citoyens à être vertueux.

Le Gouvernement Anglois n'eſt pas à cet égard auſſi parfait qu'à d'autres. Turpin, un ſcélérat qui depuis quatre ans a commis pluſieurs vols ſur les grands chemins, & qui vient enfin d'expier à la potence la peine due à ſes crimes, a du moins rendu un ſervice à la Société, par un avis utile pour la police de cette Ville. Dans une eſpece de harangue qu'il a prononcée, ſelon l'uſage, & que, ſelon l'uſage auſſi, l'on vient d'imprimer; il a déclaré au public que le ſeul moyen d'exterminer les

Voleurs en Angleterre, étoit de pendre ceux qui commencent par dérober à Londres des Montres & des Tabatieres.

L'Auteur d'une Reponſe (*) aux Epîtres Satyriques de M. D***, qui paroît depuis quelques jours, a fait un uſage ſingulier de cette déclaration. *Je n'aurai point de regret*, dit-il, *de comparer des gens dont la profeſſion & les mœurs ſe reſſemblent aſſez. Il ne manque peut-être à ceux qui attaquent en traitres l'honneur & la réputation de leurs Concitoyens, que d'avoir autant de courage que les Aſſaſſins, pour être auſſi méchants qu'eux. Si l'on veut arrêter la licence des Auteurs de Libelles, il faut punir avec ſévérité celle des Ecrivains ſatyriques. La Claſſe*

(*) *La Satyre Démaſquée*, ou Reponſe aux Calomnies de M. D***, par HILDEBRAND JACOB, *Eſq.* A Londres, chez *W. LEWIS in Ruſſel-Street.* Ces excès qui ne ſont pas moins communs parmi nous, ont tellement revolté l'Auteur le plus ami de la douceur & de l'humanité, que ſe livrant à la chaleur de ſon imagination, qui ne lui permet pas toujours de s'obſerver ſur le ſtyle, il veut qu'on ne permette, *à ceux qui n'ont de talent que pour le mal, d'autre plume que celle qu'on appelloit jadis à Marſeille plume de trente-ſix pieds.* Traité de la Population Chap. III.

des premiers eſt conſtamment la pépiniere des autres. Le venin dont leurs critiques ſont remplies, eſt le même poiſon dont la plupart de nos Libelles ſont infectés. Dans ceux-ci la doſe en eſt plus forte & préparée avec plus d'art, mais l'eſpece eſt toujours la même. Il n'eſt pas étonnant qu'ils enveniment d'avantage le trait, lorſqu'ils ſe cachent pour le décocher, lorſqu'ils profitent de l'obſcurité où ils compoſent ces Ouvrages d'iniquité, pour y répandre tout le fiel que diſtillent & la malignité d'un eſprit borné, & la noirceur d'un cœur corrompu.

Je ſais, dit-il ailleurs, *que quelques-uns de nos Auteurs ſe plaindroient de la ſévérité qui leur interdiroit la licence de la Satyre. Il en eſt qui avouent de bonne foi que ſans la malignité dont ils aſſaiſonnent leurs critiques, ils ne pourroient pas ſe faire lire. Penſent-ils couvrir leur infamie en diſant qu'ils n'ont que ce métier pour vivre ? Turpin, dont je viens de rapporter le diſcours, avoit la même excuſe pour juſtifier ſes crimes. Son métier étoit de voler, & il n'en avoit*

point d'autre. C'eſt à ces Ecrivains à voir ſi l'on devoit lui faire grace. Quelque dépravés qu'ils ſoient, il leur eſt bien difficile de ne pas prononcer eux-mêmes leur condamnation.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LIV.

A Monſieur l'Abbé HUBERT.

Sur l'utilité des Manufactures, & le tort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la fripponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS rendrez un très-grand ſervice à l'Etat, ſi vous pouvez réuſſir dans le projet que vous avez formé, de faire venir à Paris une Calandre d'Angleterre (*); il eſt certain que les Moires qui ſe font ici, ſont les plus belles de toute l'Europe. Je dirois que vous entreprenez quelque choſe d'aſſez difficile,

(*) Cette Calandre a été en effet établie par feu M. l'Abbé Hubert, à Paris, rue Neuve de Luxembourg, ſous le nom de CALANDRE ROYALE, & les Moires qui s'y font, ſont aſſez belles, pour qu'on ait peine à les diſtinguer de celles d'Angleterre.

ſi je ne ſavois que rien ne l'eſt pour vous. Nos Voiſins ſont jaloux de leurs Manufactures, parce qu'ils en connoiſſent l'importance. A cet égard, que n'avons-nous toujours été auſſi ſages qu'eux ! Pour vous, Monſieur, vous répondez dignement aux grandes vues du Miniſtre à qui le Roi a confié le ſoin des Arts : (*) ils avoient beſoin d'un pareil Protecteur pour les faire revivre ; il connoît toute l'utilité que l'on peut retirer de vos talents. De leur côté, vos bons amis les Anglois vous ſauront mauvais gré du tour que vous leur jouez ; ils ſe reprocheront de n'avoir eu rien de caché pour vous ; cependant ils auroient tort de ſe plaindre, vous n'avez fait que ſuivre leur exemple, & reprendre ſur eux une foible partie de ce qu'ils nous doivent.

Nous n'avons que trop ſenti la perte que nous avons faite, lorſque les Proteſtants de France, forcés de quitter leur Patrie, ont affoibli notre Commerce en portant ailleurs toutes

(*) Mr. le Contrôleur Général, Sur-Intendant des Bâtiments.

nos Manufactures, qui en étoient une branche conſidérable, & auxquelles ils s'étoient d'autant plus appliqués, que par les Loix du Royaume, ils ne pouvoient parvenir aux Charges de l'Etat. C'eſt à nos dépens que les Anglois ſe ſont enrichis ; c'eſt de nous qu'ils ont appris à fabriquer les chapeaux, les bas de ſoie, le papier, & différentes eſpeces d'étoffes que ndus tirons aujourd'hui de chez eux. Nous leur envoyions autrefois des épées, des couteaux, des ciſeaux, &c. aujourd'hui, en toutes ſortes d'ouvrages d'acier, ils ont les ouvriers les plus habiles de l'Europe. Vous travaillez utilement à réparer nos pertes.

Je ne ſai ſi les Anglois tiennent auſſi de nous une autre eſpece de Manufacture, qui eſt très-avantageuſe à ceux qui s'y adonnent, & où il eſt ſûr qu'ils nous ſurpaſſent de beaucoup : c'eſt la Manufacture des vins (*). Tout l'art des Cabaretiers

(*) J'ai été depuis à portée de reconnoître qu'à cet égard les Hollandois ne le cedent pas aux Anglois: je penſe même que Liege & Hambourg ſont aujourd'hui les Villes de l'Europe où ſe trouvent les Manufactures de nos vins, ſinon les plus parfaites, du moins les plus conſidérables.

de Paris ſe borne à métamorphoſer le vin d'Orléans en vin de Bourgogne, & à multiplier celui de Champagne : ils n'en ſavent pas davantage. Ils vont, dit un de nos Auteurs Comiques, chercher l'un par-delà Etampes, ils font venir l'autre de Surene. Les Marchands de vin de ce Pays-ci ſont bien plus habiles, ils compoſent différentes ſortes de boiſſon, qu'ils vendent pour du vin, & qu'ils ſavent extraire de tout autre fruit que le raiſin. Ce ſont les premiers Chymiſtes d'Angleterre. En un mot, on contrefait nos vins à Londres, comme on y contrefait nos étoffes ; ou plutôt on y fabrique des vins de tous les Pays du monde.

Un Membre de la Chambre des Communes a entrepris d'y démontrer, qu'il n'entroit pas en Angleterre la vingtieme partie des vins qui ſe vendent pour être du crû de Bordeaux. On pourſuivit un jour en Juſtice un Marchand de tabac, accuſé d'y mêler des matieres étrangeres ; il prouva que dans tout ce qu'il vendoit il n'entroit pas une feuille

de tabac ; & ici, vous ſavez que l'on élude les Loix par de pareils ſubterfuges, il gagna ſon Procès.

Il en eſt de même de beaucoup de vins qui ſe vendent à Londres. Celui que l'on y appelle du vin de Champagne, n'eſt ſouvent qu'un mélange de cidre, de poiré, de ſucre & de quelques autres ingrédients. Pour ceux qui, dans la boiſſon, cherchent moins le goût que l'effet, on en compoſe une autre ſorte avec nos eaux-de-vie de France, ou celle que l'on tire des cannes de ſucre & du malt. L'art de fabriquer le vin ici eſt tout autre que celui des Pays où il croît ; quelquefois même on l'y braſſe comme on fait la biere. On a dans pluſieurs Livres Anglois différentes méthodes pour compoſer ſans raiſin des liqueurs qui reſſemblent au vin, & qui aient le même effet. Ils compoſent les Bibliotheques des Gardes de Parcs, qui s'appliquent eux-mêmes à convertir en boiſſon la ſeve de pluſieurs arbres. Nous comptons nos Cabaretiers au rang des Marchands ; l'état de ceux de

Londres

Londres eſt mis au rang des Mêtiers ; c'eſt un de ceux dont l'apprentiſſage eſt le plus cher, non qu'il ſoit difficile, mais parce qu'il eſt un des plus lucratifs. Le Parlement eſt plus attentif que jamais à encourager une profeſſion ſi utile à l'Etat : Une des raiſons pour paſſer l'Acte contre les liqueurs fortes, a été *d'augmenter la conſommation de la biere & des vins fabriqués en Angleterre.*

Vous avez dû entendre ici ceux qui aiment le vin de Champagne, ſe plaindre de ce qu'on n'y en boit plus de pur depuis l'Acte du Parlement, qui défend d'entrer en Angleterre aucun vin de France en bouteille. Le but de cet Acte étoit de favoriſer une Verrerie, établie depuis peu aux environs de Londres, & il n'a encouragé que la fripponnerie des Marchands de vin. Il a fait la fortune de quelques particuliers, ſans être d'un bénéfice ſenſible à la Nation. Le prix du vaſe comparé à celui de la liqueur étoit peu de choſe ; & l'on a reconnu depuis, que le dommage que les Anglois pouvoient en ſouffrir,

n'étoit rien en comparaiſon de l'avantage de boire des vins non-mixtionnés, & par conſéquent plus ſains. On a ſoupçonné les Entrepreneurs de la Verrerie d'avoir acheté les ſuffrages de quelques-uns des Membres qui avoient le plus de crédit à la Chambre des Communes. Il en eſt de même dans tous les Corps; quand on en peut gagner les Chefs, on eſt ſûr de tout le reſte. Ceux qui veillent ici aux grandes affaires de l'Etat, négligent peut-être trop les détails particuliers de la Police du Royaume.

Un homme qui a du crédit dans le Parlement peut ſans peine obtenir un Acte pour rétablir les chemins d'une Province, c'eſt-à-dire, une permiſſion de mettre un impôt ſur tous ceux qui y paſſent, & de laiſſer les chemins à peu près dans l'état où il les trouve. Combien de fois, ainſi que moi, n'avez-vous pas payé pour avoir la liberté de paſſer par des routes impraticables? Si de pareilles choſes arrivoient en des Pays où le Souverain, qui décide de tout, ne

peut pourtant pas tout voir, on en ſeroit moins ſurpris ; mais qu'ici même on gagne à prix d'argent ceux à qui le Peuple confie ſes droits, comme ailleurs on gagne la Maîtreſſe, ou le Secretaire d'un Intendant, c'eſt ce qu'en France bien des gens auroient de la peine à comprendre. Cependant, que réſulte-t-il de là, ſinon que les hommes, à peu de choſes près, ſont les mêmes par-tout. Les Anglois, ſans être autant livrés à la Cour que les François, n'écoutent pas moins leurs intérêts particuliers. Il faut de la force pour préférer le bien de ſa Patrie au ſien propre ; & la plupart des hommes ne ſont pas méchants, mais ils ſont foibles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LV.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE.

Des Comédiens Anglois & François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TOUTES les Lettres que j'ai reçues de Paris depuis trois mois, s'accordent avec la vôtre ſur le compte de Mademoiſelle Du Meſnil, dont vous me faites un ſi grand éloge: ceux qui m'en ont parlé, eſpérent, ainſi que vous, voir un jour en elle une autre Le Couvreur. La nouvelle Hermione eſt une acquiſition d'autant plus précieuſe pour notre Théatre, qu'elle eſt d'un genre totalement différent de l'Actrice charmante qui partage avec elle les applaudiſſements du Public. Chacune excelle dans le ſien. Sur ce que vous m'en marquez, je vois dans le jeu de Mademoiſelle Du Meſnil tout le feu des Compoſitions de Corneille, comme je trouve dans celui de Mademoiſelle Gauffin

toutes les graces qui font le caractere particulier de Racine. Ainſi, dans toutes deux notre Melpomene trouve de quoi ſe conſoler de ſes pertes ; mais qui réparera celles que notre Thalie a faites dans Mademoiſelle Quinault (*) !

Pour ce qui eſt des Théatres de ce Pays-ci, il y a, Monſieur, pluſieurs troupes de Comédiens à Londres, & cependant peut-être pas une ſeule de ſupportable. Ce Cibber, qui a eu une ſi grande réputation, ne joue plus la Comédie ; le rôle des Pieces Angloiſes où il a excellé, eſt celui de Petit-Maître François : auſſi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs, & en prendre l'eſprit à une table

(*) Le Lecteur auroit des reproches à me faire ſi je négligeois cette occaſion de rendre juſtice au merite éminent de Mlle. Dangeville, qui ne laiſſe aujourd'hui rien à déſirer dans les rôles qu'elle remplit.

Je me crois encore obligé de rappeller le temps où ces Lettres ont paru, pour qu'on ne ſoit pas ſurpris que je n'y aie point parlé de cette autre Actrice, non moins célebre dans ſon genre, & dont les talents ſe ſont déployés dans l'*Orphelin de la Chine*, avec le même ſuccès que ceux de Mlle. Du Meſnil avoient auparavant paru dans la Tragédie de *Mérope*.

d'Auberge. Il faut lui pardonner ſon erreur ſur ſes modeles, il n'étoit pas à portée d'en voir d'autres ; ſi même il n'a pas auſſi-bien imité ceux-ci que les Anglois ſe le ſont perſuadé, je n'en ſuis pas ſurpris : il m'a avoué de bonne foi qu'il n'entend pas aſſez notre Langue pour ſuivre la converſation. Mais comme il réuſſiſſoit à exprimer les ridicules outrés ; c'en étoit aſſez pour qu'il parût bien copier ceux de notre Nation, aux yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant.

Depuis peu, la Troupe qui a le pas ſur les autres, a auſſi perdu cet Acteur Tragique, qui devoit la maniere inimitable, dont il rendoit les fureurs, à la mauvaiſe humeur & aux emportements où il ſe livroit dans ſon ménage. En un mot, les Théatres de Londres n'ont plus perſonne qui chauſſe heureuſement le brodequin ou le cothurne.

Les Anglois qui aiment le Théatre, & qui s'y connoiſſent, avouent qu'il y a toujours eu une différence

remarquable entre leurs Comédiens & les nôtres. Ils en ont eu d'excellents, mais tous ceux du ſecond ordre ont toujours été pitoyables, effet néceſſaire du peu de graces répandu parmi les Anglois. D'ailleurs ils ne ſemblent pas faits pour être médiocres en rien. Au contraire, dans nos Troupes de Comédiens, outre ceux du premier rang, il en eſt pluſieurs qui, par un jeu ſage & meſuré, ſont encore capables de faire plaiſir. Les mêmes Spectateurs qui ont admiré Baron, ont plus d'une fois applaudi Beaubourg. Avec les ſeules graces de la figure & des manieres, un François ſe tire aſſez ſouvent d'affaires. Avec les parties les plus eſſentielles, un Anglois a quelquefois bien de la peine à réuſſir.

On trouve aujourd'hui ſur les Théatres de Londres plus de miſérables Farceurs, que d'Acteurs médiocres; c'eſt, ce me ſemble, un effet du goût National. Les Anglois, s'il m'eſt permis d'uſer d'un terme de Peinture qui peut ſeul rendre mon idée, aiment les *Charges*, ils ſont plus frappés d'une

face large & d'un gros nez deſſiné par Callot, que d'un viſage noble & gracieux que le crayon du Corrége aura tracé. C'eſt par cette raiſon que dans leur Comique les caracteres ſont toujours plus outrés que dans le nôtre. L'Acteur, en ſuivant lui-même ſon goût, croit ne ſuivre que le génie de l'Auteur. Plus il trouve ſon rôle *chargé*, plus il penſe que ſon jeu doit l'être. Ainſi, c'eſt moins par des fineſſes de ton, que par les grimaces du viſage, qu'il s'étudie à en rendre l'eſprit; & il y réuſſit d'autant mieux, que c'eſt la partie la moins difficile. Dans les temps que les Farces tenoient lieu de Comédies, les grimaces tenoient lieu de jeu. Comme il eſt plus aiſé d'élargir une bouche ou d'allonger un nez, que de repréſenter les traits dans leur exacte proportion, il faut auſſi moins de talent pour outrer un caractere, que pour ſaiſir & rendre la Nature dans toute ſa vérité. Les Peintres les plus communs font aſſez ſouvent, même ici, des portraits où l'on trouve de la reſſemblance, mais ce n'eſt

qu'en exagérant les traits qui la caractériſent. Les Peintres habiles dans leur Art, les Rigauds, les Largilieres, les La Tours n'outrent rien, & rendent la Nature telle qu'elle eſt, ou trouvent le moyen de l'embellir autant que les autres la défigurent.

Au reſte, de tous les Farceurs qui ſont ici, je n'en connois pas de comparables à ceux d'une nouvelle Troupe de Comédiens qui ouvrirent leur Théatre la ſemaine derniere dans le Marché au foin, au même endroit où il y avoit autrefois une Comédie Françoiſe. Ceux-ci font rire juſques dans leurs affiches. Vous ne devineriez pas par ordre de qui ils ſe ſont établis ici ; c'eſt par ordre du Roi Théodore, dont d'abord ils ſe ſont dit les penſionnaires ; dès le lendemain ils ont changé de maître, & ſe ſont mis dans leur affiche ſous la protection de Thamas Kouli-Kan. Demain ils ſe diront peut-être les Comédiens du Roi de Congo. L'on court ici tellement après le ſingulier, que ſans changer de Piece, il leur ſuffira de changer chaque jour d'affiche,

pour attirer chez eux tout le peuple de Londres.

Voilà de ces bagatelles qui marquent le caractere de ſingularité, dont les Anglois font parade, & qui réuſſit toujours parmi eux. Un d'entr'eux, à propos des affiches bizarres de ces nouveaux Comédiens, me dit, avec un air de vanité & de ſatisfaction intérieure : N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que des Comédiens, en France, n'oſeroient pas prendre de pareilles qualités ? Vous êtes eſclaves en tout ; avouez qu'il n'y a que l'Angleterre où l'on ſoit libre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVI.

A Monſieur l'Abbé GÉDOYN, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions & Belles Lettres.

Quelques Remarques ſur la Tragédie D'OROONOKO (*).

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut être plus flatté que je le ſuis de l'amitié que vous daignez me témoigner ; mais il eſt plus aiſé de ſentir le prix de la confiance dont vous m'honorez, que de la mériter. La Diſſertation que vous m'avez envoyée eſt remplie d'une érudition peu commune, & vous avez trouvé l'art de la rendre auſſi amuſante par les détails, qu'elle eſt inſtructive par le fonds.

Votre amour pour les Muſes n'eſt

(*) Cette Piece eſt de M. Southern, & tirée d'un Roman de Mme. Behn, dont M. de la Place nous a donné une Traduction qui a été très-bien reçue du Public.

que reconnoiſſance ; vous avez puiſé dans le commerce de celles de la Grece, ce goût & cette politeſſe qui regnent dans tout ce que vous écrivez. Ce ſont des dons qu'elles ne font qu'à ceux qu'elles chériſſent ; il eſt peu de Savants à qui elles permettent d'approcher du Sanctuaire des Graces ; l'entrée en a preſque toujours été fermée à ceux de ce Pays-ci. Les Auteurs Anglois de toute eſpece manquent ſouvent de goût. Le genre de tous qui demande le plus de dignité, la Tragédie, tombe ici ſouvent dans un ignoble & dans un bas qui déshonore le Théatre. Il eſt vrai qu'avec ce défaut, on trouve dans les Pieces des bons Auteurs un puiſſant intérêt, qui réſulte de la fidélité avec laquelle la Nature y eſt peinte. C'eſt une partie où les Poëtes Tragiques Anglois excellent ; & s'ils mettoient autant de choix que de vérité dans leurs peintures, il ſeroit difficile de leur diſputer le premier rang. OROONOKO eſt du nombre de ces Pieces remarquables par les tableaux vrais & pathétiques, qui

ſont un ſi grand effet. Cette Tragédie cependant ne ſeroit pas ſoufferte ſur notre Théatre, à cauſe du bas Comique dont elle eſt bigarrée. Pour vous donner une idée de la vérité & de l'intérêt qui y regnent, je vais vous en traduire deux Scenes, qui, je penſe, vous feront plaiſir.

La Scene eſt à SURINAM, *Colonie des Indes Occidentales, qui a appartenu aux Anglois.*

PERSONNAGES.

Le Lieutenant du Gouverneur.

Le Capitaine Eſpagnol.

BLANDFORD, } *deux Anglois de la*
STAN-MORE, } *Colonie,*

LUCY, } *deux Sœurs qui y ſont*
WELDON, } *venues pour s'y marier.*

OROONOKO,

ABOAN, *&c.*

ACTE I. SCENE I.

Des Eſclaves noirs, hommes, femmes & enfants paſſent ſur le Théatre deux à deux, Aboan & pluſieurs autres de la ſuite d'Oroonoko, Oroonoko le dernier chargé de chaînes.

LUCY.

» TOUS ces malheureux ſont-ils » eſclaves ?

BLANDFORD.

» Ils ſont tous vendus, eux & leur » poſtérité.

LUCY.

» Quel triſte ſort !

BLANDFORD.

» La plûpart n'en connoiſſent pas » de meilleur. Mais il faut avoir un » cœur barbare pour n'être pas tou- » ché de voir un Prince, né pour » commander, trahi, vendu, chargé » d'indignes fers.

LE CAPITAINE.

» Gouverneur, le voici, remar- » quez-le bien.

OROONOKO *au Capitaine.*

» C'eſt donc ainſi, que vous m'a-
» vez tenu parole ?

LE CAPITAINE.

» Avec votre permiſſion, je ſuis
» trop bon Chrétien pour la garder
» à un Infidele.

OROONOKO.

« Vous êtes Chrétien ! ſoyez-le-
» donc toujours. Si vous avez quel-
» que Dieu qui vous enſeigne à rom-
» pre votre promeſſe, je n'ai pas
» beſoin de vous donner d'autre ma-
» lédiction. Qu'il vous trompe, com-
» me vous m'avez trompé. Vous qui
» qui m'avez ſuivi dans une fortune
» différente, nous avons été Soldats
» & Compagnons ſous les mêmes dra-
» peaux. (*Il embraſſe ceux de ſa ſuite.*)
» Amis, à préſent nous voilà tous
» eſclaves. Recevez ce dernier adieu.
» Conſolons-nous en ſongeant, qu'en
» quelque Monde qu'il nous faille aller
» un jour, il ne ſauroit être pire que
» celui-ci.

LE CAPITAINE.

» Vous voyez quel hardi Payen
» c'eſt que cet Indien-là ! Mais j'ai

» pris garde qu'aucun de ſa ſuite ne » fût dans le même lot que lui, de » peur qu'il n'entreprît quelque choſe » contre la Colonie.

OROONOKO.

» Vis, miſérable, vis continuelle- » ment dans la crainte, c'eſt la pu- » nition du ſcélérat, & elle me ven- » gera de mes chaînes. Crains juſ- » qu'à moi, qui n'ai pas le moindre » pouvoir de te faire du mal. La » Nature t'abhorre & te retranche » de la Société & du Commerce du » genre humain pour avoir trahi ta » foi. Les hommes ne vivent & ne » proſperent que par la confiance » mutuelle qu'ils ont dans la vérité » les uns des autres, & que tu as » ſi lâchement violée. J'ai fini. Je » connois mon ſort, & je m'y ſoumets.

LE LIEUTENANT.

» Votre malheur me touche, Mon- » ſieur, & je voudrois qu'il dépendit » de moi de le faire ceſſer.

BLANDFORD.

» Otez-lui ſes chaînes. Vous con- » noiſſez votre condition, mais vous » êtes tombé en des mains honorables.

» Vous

» Vous êtes eſclave du Seigneur Gou-
» verneur qui en uſera noblement
» avec vous. En ſon abſence, j'aurai
» ſoin de vous rendre tous les bons
» offices qui dépendront de moi.
(*Blandford lui parle à part.*)

OROONOKO.

» Je vous entends, mais je ne puis
» plus rien croire.

LE LIEUTENANT.

» Capitaine, je crains que le mon-
» de ne parle pas auſſi honorable-
» ment de cette action que vous le
» voudriez.

LE CAPITAINE.

» J'ai l'argent, & me ſoucie peu
» de ce que le monde en dira.

OROONOKO *à Blandford.*

» Je voudrois m'oublier moi-mê-
» me. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir
» que je ſuis au-deſſus des eſclaves
» communs. Le Chrétien qui m'a
» vendu, le ſait; mais par égard
» pour lui-même, il ne me décou-
» vrira pas. Sa trahiſon eſt trop
» noire pour qu'il oſe l'avouer telle
» qu'elle eſt. (*Le Peuple s'empreſſe pour voir Oroonoko.*)

» Que voulez-vous ? Vous vous » tenez-là à regarder, comme ſi vous » n'aviez jamais vu un homme aupa- » ravant. Retirez-vous.

» Laiſſez-les. Je ſuis malheureux, » mais je ne ſuis pas honteux de l'être. » Non ; la rougeur coupable eſt faite » pour l'homme blanc qui m'a trahi. » L'honnête Noir dédaigne de chan- » ger de couleur. Je ſuis prêt. Où » faut-il que j'aille ? Je ne ſuis pas » encore bien accoutumé à mon ſort; » j'apprendrai à le connoître mieux. » L'habitude, je le ſais, rend toutes » choſes plus aiſées.

» Nous ferons tout pour vous les » adoucir.

» Oſez-moi toute cette parure pour » que je commence à me connoître. » L'habit d'eſclave me convient mieux » à préſent. La mauvaiſe nourriture, » les fouets & les chaînes peuvent » courber mon corps & dompter la » chair qui eſt foible ; mais il y a

» une autre partie de moi plus noble » hors de votre puiſſance, & que » vous ne ſauriez forcer à fléchir.

BLANDFORD.

» Vous ne trouverez ici aucun des » mauvais traitements que vous crai- » gnez. Nous ne ſommes pas tous des » monſtres. Vous paroiſſez ne pas » vouloir vous découvrir. C'eſt pour- » quoi, de peur que vous n'ayiez de la » peine à entendre votre nom, j'oſe » vous appeller Céſar.

OROONOKO.

» Je ſuis moi-même. Appellez-moi » comme vous voudrez.

BLANDFORD.

» Céſar eſt un fort beau nom.

LE LIEUTENANT.

» Et qui convient fort à votre ca- » ractere.

OROONOKO.

» Céſar étoit donc eſclave.

LE LIEUTENANT.

» Je crois qu'il l'étoit, & qu'il ſe » fia auſſi trop à des Corſaires. C'étoit » un grand Conquérant, mais mal- » heureux dans ſes Amis.

OROONOKO.

» Ses Amis étoit donc Chrétiens?

BLAEDFORD.

» Non.

OROONOKO.

» Cela eſt étrange !

LE LIEUTENANT.

» Et il fut aſſaſſiné par eux.

OROONOKO.

» En cela je voudrois être Céſar.
» Cependant je vivrai.

BLANDFORD.

» Vivez pour être plus heureux.

OROONOKO.

» Faites de moi tout ce que vous
» voudrez.

BLANDFORD.

» Je vous ſuis pour vous tenir
» compagnie, & vous ſervir.

Il ſort avec Oroonoko.

LUCY.

» Hé bien, quand le Capitaine
» auroit apporté le Pays de ce Prince
» avec lui, & me propoſeroit de m'en
» faire Reine, je ne voudrois pas
» de lui, après une action ſi lâche.

WELDON.

» C'eſt un homme qui proſpérera

» dans le monde, ma ſœur, il vous » aſſurera un plus gros douaire.

LUCY.

» Que le Ciel le confonde, rien » ne peut proſpérer avec lui.

STAN-MORE.

» Jettez les yeux ſur les grandes » maiſons, & vous trouverez que » la plûpart ſont fondées ſur le même » titre d'honnêteté. Les premiers » qui les établiſſent ſont fort dans les » principes du Capitaine.

WELDON.

» A la bonne heure; le Capitaine » ſera damné pour le bien de ſa fa- » mille. Allons, ma ſœur, nous ſom- » mes invitées à dîner.

LE LIEUTENANT.

» Stan-More, vous dînerez avec » moi.

ACTE II. SCENE II.

OROONOKO. BLANDFORD.

OROONOKO.

» VOUS avouerez que j'ai raiſon
» de ſoupçonner toutes les proteſta-
» tions d'amitié que vous me faites.

BLANDFORD.

» Oui, je l'avoue.

OROONOKO.

» Le malheureux qui m'a vendu
» m'a tenu le même langage... Cepen-
» dant je ne ſais pourquoi... Peut-
» être eſt-ce parce que je ſuis tombé
» ſi bas, & que je n'ai plus rien à
» craindre... Non, ce n'eſt pas cela.
» Je puis ceſſer d'être eſclave quand
» je le voudrai. C'eſt quelque choſe
» de plus noble... Etant juſte moi-
» même, je ſuis porté à penſer que
» tous les autres le ſont. Voilà ce
» qui m'invite à vous croire.

BLANDFORD.

» Vous pouvez prendre en moi une
» entiere confiance.

» Je vous crois en effet. Par ce » que je connois de vous, vous êtes » raiſonnable. Il n'y a que les fous » qui ſoient des frippons, & qui » vivent d'intrigues. Les hommes » ſages peuvent proſpérer ſans cela, » & être honnêtes.

BLANDFORD *à part.*

» Il ne prendront pas tous vos » conſeils.

OROONOKO.

» Vous connoiſſez mon Hiſtoire, » & vous dites que mes malheurs » vous rendent mon ami. C'eſt un » nom qui vous apprendra ce que » vous vous devez à vous-même & » à moi.

BLANDFORD.

» Oui, je m'étudierai à mériter » votre amitié. Lorſque notre noble » Gouverneur arrivera, vous n'au- » rez pas beſoin auprès de lui de « l'intérêt que je prends à vous. Il » eſt trop généreux pour ne pas ſentir » l'infâme trahiſon que l'on vous a » faite. Mais ſoyez aſſuré que j'uſerai » de tout mon pouvoir pour trouver

» les moyens de vous renvoyer dans » votre Pays.

OROONOKO.

» Je vous remercie ; mais je ne » puis retenir mes larmes... mes pau- » vres Amis ſont dans les fers, leurs » chaînes ſont peſantes. Ils n'auront » pas trouvé un ſi bon Maître. Puis- » je vous demander ce qu'ils ſont » devenus ? Peut-être ne le devrois- » je pas ; vous pardonnerez à un » Etranger.

BLANDFORD.

» Soyez tranquille, je m'en infor- » merai, & je ferai de mon mieux » pour qu'on les traite avec douceur.

OROONOKO.

» Je vous remercie encore une fois ; » vous m'offrez toutes les conſola- » tions qui peuvent ranimer mes eſpé- » rances, & me faire attendre un » jour plus heureux. Vous faites pour » moi tout ce que peut faire un ami » officieux. Mais il n'eſt point de re- » mede au chagrin qui me dévore !

BLANDFORD.

» Que ſavez-vous ? Il ne faut dé- » ſeſpérer de rien.

OROONOKO.

» Pouvez-vous reſſuſciter les morts, » pourſuivre & atteindre les aîles du » temps & ramener les heures, les » jours & les années où je me ſuis » vu heureux ?

BLANDFORD.

» Il eſt vrai que cela ne ſe peut » faire.

OROONOKO.

» Non, on ne peut rien faire pour » moi. (*s'agenouillant & baiſant la* » *terre*) O toi, Divinité que j'adore! » Soleil toujours glorieux ! ſi elle eſt » encore ſur la terre, envoie-moi » un rayon de ta puiſſance qui voit » tout, pour m'éclairer juſqu'à elle; » ou ſi la Déeſſe ta ſœur a enlevé » cette beauté au Ciel pour en faire » une étoile, dis-moi où elle brille, » pour que je puiſſe paſſer les nuits » à la contempler.

BLANDFORD.

» Peut-être que je ſuis impoli, & » que je vous importune.

OROONOKO.

» Non, c'eſt moi qui abuſe de » votre complaiſance. Mais je vous

» prie de me pardonner. Mon cœur
» ne peut contenir le chagrin qui
» l'oppreſſe, & je cherche à me ſou-
» lager en vous en faiſant part. Ne
» pouvez-vous penſer à ce qui m'eſt
» plus cher que la liberté, que mon
» Pays, que mes amis, que ma pro-
» pre vie ? Voilà ce que j'ai perdu.
» La femme la plus aimable, la plus
» tendre.

BLANDFORD.

» Que je vous plains !

OROONOKO.

» Oui, plaignez-moi. La pitié a
» quelque choſe de tendre & qui
» tient de l'amour. Tout ſentiment
» de cette eſpece eſt bien reçu dans
» mon ame. Oui, je ſuis à plaindre,
» & je veux que vous me plaigniez.

BLANDFORD.

» Je n'oſe vous demander plus qu'il
» ne vous plaît de me dire ; mais ſi
» vous jugez à propos de m'appren-
» dre votre hiſtoire, je vous promets
» de partager vos malheurs, ſi je ne
» puis y apporter du remede.

OROONOKO.

„ Oui, tu as le cœur d'un honnête

» homme, un cœur tendre & com-
» patiſſant. J'avois beſoin d'un ami
» tel que toi, qui daigne m'écouter
» & me laiſſe parler tout le jour de
» mon Imoïnda. Je te dirai tout du
» commencement juſqu'à la fin, &
» je te prie prête-moi attention.

BLANDFORD.

» Je m'intéreſſe ſenſiblement à ce
» qui vous touche.

OROONOKO.

» Il y avoit un Etranger à la Cour
» de mon pere très-eſtimé & très-
» conſidéré, c'étoit un blanc, le pre-
» mier que j'aie vu de votre couleur.
» Il changea ſes Dieux pour les nô-
» tres, & ſe rendit bientôt ſi conſi-
» dérable & par ſes vertus & par la
» réputation qu'il acquit dans nos
» Troupes, qu'il les a toujours com-
» mandées depuis dans toutes les
» guerres que mon pere a eues. Je
» fus élevé ſous lui. Un jour fatal
» les Armées ſe joignant, comme il
» marchoit devant moi, il reçut dans
» le ſein un dard empoiſonné qui
» m'étoit adreſſé. Il mourut dans
» mes bras. Je vous fatigue déjà.

BLANDFORD.

» Continuez, je vous prie.

OROONOKO.

» Il laiſſa une fille unique, qu'il » avoit amenée enfant d'Angola. » Lorſque je revins à la Cour, heu- » reux conquérant, l'humanité m'o- » bligea de faire compliment à cette » triſte fille ſur la perte d'un pere » qui avoit péri pour me ſauver. » Mais lorſque je la vis & que je » l'entendis parler, je m'offris moi- » même en ſacrifice. Elle baiſſa les » yeux, & rougit. Je m'étonnai, & » j'adorai. Le pouvoir ſacré qui me » ſubjugua, inſpira ma langue & tou- » cha ſon cœur. L'amour ſe rendit » maître de tous nos ſentiments & » de tous nos diſcours.

BLANDFORD.

» Alors vous êtiez heureux.

OROONOKO.

» Le plus heureux de tous les mor- » tels. Je l'épouſai, & quoique la » coutume de mon Pays me permît » pluſieurs femmes, je jurai de n'en » connoître jamais d'autre qu'elle. » Elle devint enceinte, & je n'en

» devins que plus heureux. O ma
» chere Imoïnda ! Mais, mon bon-
» heur étoit trop grand pour être du-
» rable. Sa fatale beauté parvint aux
» oreilles de mon pere : il la fit venir
» à ſa Cour, Cour déteſtable où
» aucune femme ne paroît que pour
» ſatisfaire ſes paſſions effrénées.
» Comme il brûloit de la poſſéder,
» elle fut obligée de s'avouer ma
» femme. Le Roi furieux n'oſa com-
» mettre un inceſte ; mais déſeſpéré
» de ne pouvoir jouir de ce qu'il
» déſiroit, il l'empoiſonna, ou l'en-
» voya (car je n'ai pu apprendre ce
» qu'elle eſt devenue) ſi loin, que je
» n'ai plus d'eſpérance de la revoir
» jamais.

BLANDFORD.

» Quel pere barbare ! le récit de
» vos avantures m'étonne autant qu'il
» m'attendrit.

OROONOKO.

» J'ai fini. Je ne vous en impor-
» tunerai pas d'avantage. Quelques
» ſoupirs ſeulement de temps en temps
» m'échapperont malgré moi. Ce ſera
» tout. (*Stan-More arrive.*)

STAN-MORE.

» Blandford, le Lieutenant du Gou-
» verneur eſt allé à votre plantation.
» Il vous prie d'amener avec vous
» l'Eſclave Royal. Il dit que la vue
» de ſa belle Maîtreſſe a de quoi
» ſatisfaire un Prince. Il veut ſavoir
» ce qu'il en penſera.

OROONOKO.

» Eſt-il amoureux ?

BLANDFORD.

» Il le dit ; il flatte une belle Eſcla-
» ve que j'ai, & l'appelle ſa maîtreſſe.

OROONOKO.

» A-t-il donc beſoin de la flatter
» pour l'appeller ſa maîtreſſe ? Je
» plains l'homme orgueilleux qui croit
» qu'il eſt au-deſſous de lui d'être
» amoureux. Quoi qu'elle ne ſoit
» qu'une eſclave elle peut le mériter.

BLANDFORD.

» Vous en jugerez quand vous la
» verrez, Monſieur.

OROONOKO.

» Je vous ſuis. (*Ils s'en vont.*)

J'ai, Monſieur, autant d'empreſſement, d'apprendre l'effet que ces deux Scenes auront fait ſur vous,

que le Lieutenant en a de ſavoir comment Oroonoko trouvera cette belle Eſclave que vous vous doutez bien être Imoïnda elle-même.

Le noble rôle que joue ici Blandford d'ami & de protecteur des malheureux, eſt également ſoutenu, & agiſſant dans toute la Piece. L'Auteur y a peint, des traits les plus touchants & les plus forts, la premiere de toutes les vertus; & diſons-le à l'honneur des Anglois, celle qui caractériſe le plus leur Nation, l'humanité. Quel dommage que ſur leur Théatre de ſi beaux modeles de vertu aient ſouvent pour contraſte les portraits les plus ſcandaleux du vice! & que des Pieces où ſe trouvent les maximes les plus ſages, & les exemples les plus inſtructifs, ſoient cependant dangereuſes pour les mœurs, par les Scenes licencieuſes qui y ſont entremêlées!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVII.

A Monſieur DE BUFFON.

De l'Agriculture & des Plantations ; de la Religion des Guebres.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'AGRICULTURE eſt une voie lente, mais ſûre de s'enrichir ; les biens que la terre produit ſont la récompenſe de celui qui la cultive. Les Anglois, en cela plus ſenſés que nous, regardent cette maniere d'augmenter leurs revenus comme la premiere de toutes : pluſieurs gens riches parmi eux s'adonnent aux ſoins de la Campagne, & ils deviennent fort puiſſants. Ils ſuivent l'exemple des anciens Patriarches, & comme eux ils augmentent l'héritage qu'ils laiſſent à leurs enfants. J'ai connu, dans la Province de Darby, un Gentilhomme qui, ſans autre reſſource que celle de ſon induſtrie exercée dans une

une assez petite terre, y jouit d'un revenu très-considérable. Il ne s'est pas contenté de faire mieux labourer ses champs que ses voisins, il les a fait fouiller, & le fond de sa terre est devenu pour lui un trésor : il y a trouvé une mine de charbon qui lui rapporte encore plus que ses nombreux troupeaux & la récolte abondante de ses bleds. Nous achetons des Anglois le charbon de terre dont nous avons besoin pour nos forges, nous en trouverions dans nos Provinces, si nous prenions la peine d'en chercher. Combien d'hommes multiplieroient leurs richesses, s'ils profitoient du sage exemple que nous donnent les Anglois ?

Vous faites, vous Monsieur, par goût pour tout ce qui peut être utile aux hommes, ce que d'autres ne font que pour leur avantage particulier ; c'est ainsi qu'à Mont-Bard, où les Architectes de cette Tour, qui, depuis tant de siecles, brave l'injure des temps, n'avoient vu que des pierres, vous avez trouvé une carriere de marbre qui enrichira les

habitants de cette Ville, & épargnera beaucoup d'argent à ceux de Dijon, où juſqu'ici l'on avoit été obligé d'en faire venir de fort loin.

J'apprends avec plaiſir, que votre pepiniere de Mont-Bard eſt deſtinée à l'utilité de ce peuple, qui ne la regardoit que comme un objet de curioſité. Les Etats de la Province de Bourgogne, en l'acquérant, ont ſagement fait, de vous en laiſſer la direction. Ainſi, ſans autre intérêt que le plaiſir que vous prenez à cette partie de l'Agriculture, vous continuerez à ſatisfaire la paſſion que vous avez pour les Plantations; le Laboureur qui n'a pas le loiſir, ou qui ne connoît pas l'art de cultiver de jeunes plants, les recevra par ordre des Elûs des mains des Jardiniers, tout prêts à lui donner du fruit. Une politique auſſi ſage que bienfaiſante, pouvoit ſeule dicter un pareil établiſſement. L'appât qu'il offre au Particulier qui ne cherche que ſon intérêt, fait celui de la Société auquel il ne penſe pas. Quelle ſatisfaction n'aurez-vous pas vous-même un jour de

voir toute la Province peuplée d'arbres que vous aurez ſemés ! En cela vous imitez le grand Cyrus, qui planta d'arbres fruitiers toute l'Aſie mineure (*).

Votre goût & celui des Anglois pour les Plantations, me rappellent les mœurs de ces Peuples qui en faiſoient autrefois la principale partie de leur diſcipline Religieuſe. Je veux parler des Guébres ou des Péris, car ſous un nom différent c'eſt la même Nation, dont il s'eſt encore conſervé quelques reſtes dans les montagnes de Perſe. De toutes les Religions ſucceſſivement imaginées par ceux qui ont pris l'erreur pour la vérité, peut-être n'y en a-t-il point eu de moins déraiſonnable que la leur; ils adoroient le Soleil, & ceux qui ont eu le malheur de pas connoître le vrai Dieu, paroiſſent plus excuſables que les autres, d'avoir pris pour l'Etre ſuprême celui, qui, donnant la lumiere, paroît donner la vie à

(*) Le Cyrus de Xénophon & le Phraotes de Philoſtrate, avoient les mêmes ſoins de leurs jardins que de leurs Provinces. *In Oecon. l. 2. de Vit. Apol. cap. 11.*

toutes choſes, & qui ſemble par-là être le pere & le bienfaiteur de toute la Nature. A l'égard de leur morale, ſi elle n'étoit pas conforme en tout aux préceptes de la Philoſophie auſtere, elle s'accordoit du moins avec la plus ſaine Politique. Selon leurs principes, les Actes qui plaiſoient le plus à l'Etre qui étoit l'ame de l'Univers, c'étoit de donner la vie à de nouveaux Etres, ſoit en augmentant le nombre des Citoyens, ſoit en plantant des arbres (*). Ceux qui faiſoient profeſſion de vivre le plus religieuſement, paſſoient leur temps à défricher les terres, & à raccommoder les grands chemins. Jugez, Monſieur, combien de pareilles pratiques de dévotion devoient être utiles à un Etat. Tantôt une Société d'hommes fervents entreprenoit de changer un champ ingrat en un jardin fertile, tantôt des Villes entieres témoignoient leur piété en plantant de nouvelles forêts. Je vois, par les

(*) Les premiers Romains ont dû être animés du même eſprit lorſqu'ils ont mis au rang de leurs Dieux le Roi Stercutius, fils de Faunus, pour avoir inventé l'engraiſſement des terres.

effets de ce zele religieux, les côteaux chargés de vignes, les champs donner d'abondantes moiſſons, les chemins bordés d'arbres fruitiers, & le miel & le lait couler, pour ainſi dire, dans les prairies. L'Etat s'enrichit à meſure que le Pays s'embellit, le Payſan eſt dans l'abondance, le commerce fleurit, la Nation devient de jour en jour plus puiſſante; voyez que d'avantages, purement humains à la vérité, réſultoient des principes de cette Religion ! La Perſe étoit alors le jardin de l'Orient, & ſi les fruits de ce vaſte Pays ſont ſi renommés, s'il a eu l'avantage d'être la pépiniere originaire de ceux qui ſont les plus eſtimés en Europe (*), c'eſt peut-être autant parce qu'il a été cultivé par ces ſages Idolâtres, que parce que la qualité du climat leur eſt favorable. Le Mahométiſme, qui a exterminé par le glaive cette Nation douce & bienfaiſante, eſt au contraire une des Religions les plus nuiſibles à la Société. Les Turcs ont

(*) *Malum Perſicum*, la Pêche. *Malum Armeniaeum*, l'Abricot, &c.

dévaſté les Provinces qu'ils ont conquiſes ; les Serrails de ces Infideles, ces Palais de leurs plaiſirs, ſont les tombeaux du genre humain. D'ailleurs, féconder des terres & enrichir ſes Concitoyens, ne ſont-ce pas des actions plus méritoires que toutes les ablutions Muſulmanes ?

N'en doutons point, Monſieur, c'eſt faire une œuvre agréable au Créateur que de travailler à l'avantage de ſes créatures, en multipliant ces richeſſes dont la terre ne ſe pare que pour nous les offrir. Dieu ne conſtruiſit pas des Palais pour nos premiers Peres, il les plaça dans un jardin délicieux : ſi en punition de leur déſobéiſſance, il a condamné leurs Deſcendants à manger leur pain à la ſueur de leur front, il a adouci en Pere la ſentence qu'il avoit portée en Juge. L'homme plante, mais Dieu arroſe. Celui qui a ſemé avec peine recueille ſouvent avec joie. La terre rend à l'homme le ſalaire de ſon travail & le prix de ſon induſtrie.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVIII.

A Monſieur le Préſident BOUHIER.

Sur la Réformation en Angleterre, ſes influences ſur les mœurs & le dangereux abus de la Preſſe.

De Paris, &c.

MONSIEUR,

QUELQUES éloges que les Anglois donnent à Crammer & aux autres Docteurs qui ont introduit la Réformation en Angleterre, ils ne ſont aux yeux d'un homme raiſonnable que de véritables Enthouſiaſtes: s'ils n'euſſent été ſecondés par ceux qu'animoit la cupidité d'envahir les biens des Moines ou l'eſprit d'irréligion, ils ne fuſſent jamais venus à bout de leurs deſſeins. Ce n'eſt pas le déſir de la réforme qui a opéré ce grand changement dans la Nation, c'eſt le deſir du changement qui y a établi la réforme.

Ces nouveaux Docteurs n'avoient

pas encore entierement ſéduit le Peuple, lorſque les Grands s'unirent, pour revêtir de l'autorité des Loix une Doctrine qui les enrichiſſoit des dépouilles de l'Egliſe. L'intérêt temporel faſcine les yeux de la plupart des hommes, & ne leur permet pas de diſtinguer leur véritable intérêt ſpirituel. Voilà ce qui fit que les Pairs d'Angleterre embraſſerent avec joie la Religion du Souverain. Cependant il s'en eſt peu fallu que dans le ſiecle dernier, la prétendue Réformation n'y ait été détruite. Si Jacques II. eût été mieux conſeillé, s'il eût tenté les voies de la douceur au lieu de riſquer celles de la violence; en un mot, s'il eût eu autant de prudence que de zele, l'Angleterre ſeroit peut-être aujourd'hui Catholique.

Je n'examinerai point ici les raiſons qui ont porté les Anglois à embraſſer la Réformation; je ſuis trop convaincu qu'ils ont pris les ténebres pour la lumiere, & quitté le chemin de la vérité pour entrer dans les voies de l'erreur. Je ne prétends pas porter une main profane à l'encenſoir, &

je laiſſe à nos Théologiens à les combattre ; mais la Morale eſt du reſſort de tout Etre raiſonnable; découvrons donc, s'il ſe peut, ce qu'a produit à cet égard cette Réformation tant vantée. Les mœurs du Clergé & du Peuple, ſont-elles véritablement plus pures en Angleterre qu'elles ne l'étoient dans les temps qui l'ont précédée, ou qu'elles ne le ſont aujourd'hui parmi nous?

On ſe tromperoit ſi l'on croyoit le Clergé Anglican plus réformé que le nôtre. Les Eccléſiaſtiques prétendent ici que les reproches continuels qu'on leur fait, ne ſont fondés que ſur la haine qu'on leur porte, & qu'on ne les hait que parce qu'ils font leur devoir. Mais je demanderois volontiers à leurs Evêques s'il eſt de leur devoir de ſacrifier tout à leur ambition ; & au Clergé du ſecond ordre, ſi la crapule, où vivent la plûpart de ceux qui le compoſent, n'a rien en ſoi de condamnable & de déshonorant pour des Eccléſiaſtiques? Il y a de l'indiſcrétion à ſe plaindre du mépris que l'on s'attire ; & doit-on

trouver étrange que le Peuple ne reſpecte pas aſſez un Etat que ceux qui le profeſſent ne reſpectent pas eux-mêmes.

Les Anglois ſont ſcandaliſés de voir en Italie des Cardinaux à l'Opéra, & de trouver à Paris quelques Abbés aux Repréſentations de Polyeucte ou d'Athalie, du Miſantrope ou des Femmes ſavantes ; on ne peut nier que ceux du Clergé qui aſſiſtent à ces Spectacles mondains, ne ſe relâchent en cela de la Diſcipline de l'Egliſe. Mais que peut-on penſer de celle du Clergé Anglican, lorſque l'on voit à Londres les Caffés & les Cabarets de toute eſpece remplis d'Eccléſiaſtiques ! Tel eſt l'effet du préjugé, ce Miniſtre, qui ne voudroit pas aſſiſter à un Opéra Italien, qui dans le fonds n'eſt qu'un Concert de Muſique, ne craint pas de paſſer la journée à fumer & à boire, dans des lieux où ſe tiennent les diſcours les plus diſſolus, & où le vice qui le dégrade, le rend l'objet du ſcandale des honnêtes gens, & le jouet des Libertins.

Le mariage des Prêtres eſt le ſeul changement remarquable que la Réformation ait produit dans le Clergé d'Angleterre. Je ne prendrai pas pour régle les Déciſions de l'Egliſe Catholique, que les Anglois ne veulent pas reconnoître, mais celles d'une ſaine politique à laquelle ils devroient ſe ſoumettre, & de l'expérience qui ne nous trompe guere dans les choſes de ce monde : le mariage des Eccléſiaſtiques diminue le reſpect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une femme font ſouvent ici tomber l'Eccléſiaſtique qui vit le mieux dans un mépris qui réjaillit ſur ſon caractere. Le libertinage de la fille d'un Evêque, le rend l'objet des plaiſanteries les plus indécentes.

On remarque ici qu'une partie des filles que le malheur plonge dans le déréglement, ſont des filles d'Eccléſiaſtiques. La raiſon en eſt ſenſible. Ce Docteur de College, à qui un Evêché apporte trente mille livres de rente, les emploie moins en œuvres charitables, qu'à s'entretenir lui & ſes enfants dans les plaiſirs & la

molleſſe. Comme il a vécu dans la diſſipation, il meurt dans la pauvreté. Des filles qu'on a élevées dans le faſte, ſe trouvent tout à coup réduites à la miſere la plus affreuſe : par où peuvent-elles s'en tirer ? Par le chemin du vice ; c'eſt de tous le plus frayé, parce que c'eſt le plus facile. Souvent même la meilleure éducation ne tient point contre le beſoin. Le Sexe eſt foible & la vertu demande du courage. Il en faut beaucoup pour lutter contre la néceſſité.

On a fait ici ce qu'on a pu pour remédier à ce ſcandale. En 1678. Charles II. établit une Compagnie de Charité pour le ſoulagement des Veuves & des Enfants d'Eccléſiaſtiques, qui n'ont pas de quoi vivre. Mais, ici, comme ailleurs, la plûpart des Fondations en faveur des pauvres ne ſervent qu'à enrichir ceux qui en ont l'adminiſtration.

Les hommes raiſonnables, ſatisfaits des ridicules que la Nature a attachés à chaque individu, ſe mettent le moins qu'ils peuvent dans la néceſſité de répondre de ceux des

autres. C'eſt peut-être cette raiſon qui, de tout temps, a empêché la plûpart des Philoſophes & des Hommes célebres de ſe marier. Un grand homme, auprès du Peuple, perd du reſpect qui lui eſt dû, à meſure qu'il a plus de choſes communes avec les autres hommes. Je crois, en effet, que, dans l'eſprit de bien des gens, une Madame Newton & une Madame de Fontenelle, feroient tort aux Hommes illuſtres dont elles porteroient le nom (*).

(*) Cette plaiſanterie en a occaſionné une autre de M. De Fontenelle que le Lecteur ne ſera pas fâché de trouver ici; c'eſt un monument de cette gaieté philoſophique qu'aucun homme n'a porté plus loin, ni conſervé plus long-temps.

Lettre de Madame DE FONTENELLE *à M. l'Abbé* LE BLANC.

Du Néant, &c.

„ Je ſuis, Monſieur, quoique je ne ſois point, „ ſi glorieuſe de ce que vous m'avez miſe, en „ quelque ſorte, de parallele avec Madame *Newton*, „ autre perſonne de mon eſpece, qu'il faut abſo- „ ſolument que je vous en marque ma reconnoiſ- „ ſance. La vanité perce juſques dans le Néant. „ Il eſt vrai que la Dame, vis-à-vis de qui vous „ me mettez, n'eût pas apparemment voulu me „ recevoir pour ſa femme-de-chambre, mais n'im- „ porte, je m'en tiens à votre jugement. Mon cher „ petit Mari en mourra de joie, & je vous aurai

Le Mariage met ſouvent des entraves aux qualités des grands Hommes ; ceux qui ſont libres de ce joug, travaillent davantage à faire paſſer leur mémoire à la poſtérité. Il n'y a pas à craindre que cette remarque faſſe perdre des Sujets à l'Etat, ceux qu'elle regarde ſont rares : la Nature n'en produit pas pluſieurs dans le même ſiecle.

Nous devons ce qui a été fait de plus récommandable pour la Société à des hommes qui n'étoient pas mariés: ceux qui, par ce genre de vie qu'ils ont choiſi, ne peuvent fixer ſur une ſeule perſonne le penchant ſecret qui nous porte à aimer, ſont communément plus humains & plus charitables que les autres. C'eſt une nouvelle raiſon qui décide en faveur du célibat des Eccléſiaſtiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'eſprit de charité que demande leur miniſtere, qu'ils n'en ſont détournés par aucune

„ encore l'obligation de me l'envoyer ici. Adieu, „ Monſieur, je finis ſans cérémonie. Si les Morts „ n'aiment pas à dire des paroles inutiles, à plus „ forte raiſon ceux qui n'ont pas ſeulement l'avan„ tage d'être morts.

affection mondaine. Le célebre Bacon, lui-même, regarde cet état comme le ſeul qui convienne à la profeſſion du Miniſtere Evangélique, *Il eſt rare*, dit-il, *qu'on s'occupe à arroſer des plantes, lorſqu'on a beſoin de l'eau pour ſoi-même.*

A l'égard du Peuple, on ne peut nier qu'en Angleterre, il ne ſoit aujourd'hui plus corrompu dans ſes mœurs, qu'il ne l'étoit avant la Réformation. La liberté y a introduit la licence, & la licence y fait régner toutes ſortes de vices. Et comment le Peuple auroit-il honte de ceux dont le Clergé ne rougit pas!

On peut dire que les premiers Réformateurs ont plus ſuivi la lettre que l'eſprit de l'Evangile. Ils n'ont pas aſſez médité cette grande maxime, qu'*il faut adorer Dieu en eſprit & en vérité.* Ils ont préféré l'eſprit ſervile dont le Judaïſme étoit animé, à l'eſprit de charité qui eſt le fondement du Chriſtianiſme. Ils ont preſcrit l'obſervation du Dimanche comme les Juifs celle du Sabbat; ils ont fait des crimes, des choſes

en elles-mêmes les plus innocentes. Un Gentilhomme ne peut, un jour de Dimanche, tirer une perdrix dans ſon parc, ſans ſcandaliſer toute ſa Paroiſſe. Ainſi voulant ſoumettre les eſprits à des regles trop ſéveres, ils les réduiſent à la néceſſité de les violer ſans ceſſe.

La Diſcipline de notre Egliſe, plus éclairée & plus ſage, ſait compatir à propos à la foibleſſe humaine. Après avoir rempli les devoirs qu'elle nous impoſe, elle nous permet des amuſements qui n'ont rien de criminel. Elle nous apprend à connoître l'Eſprit qui vivifie, au lieu de nous attacher ſervilement à la lettre qui tue.

Quel effet a donc véritablement produit la Réformation en Angleterre? Celui d'y détruire preſqu'entierement la Religion. Elle a ouvert la porte à pluſieurs Sectes, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Ceux qui ſecouent le joug de l'obéiſſance, ne peuvent ſe promettre d'y ſoumettre les autres. Chacun a voulu uſer du droit que les Réformateurs s'étoient arrogés; leur

Doctrine

Doctrine a été réformée à ſon tour. L'autorité des Peres & des Conciles ne les avoit pas arrêtés, la leur n'a point été reſpectée. Ils ont ſoumis l'Ecriture au jugement du Peuple, & chaque particulier l'a interprétée à ſa maniere.

Du moment, dit un Auteur Anglois,* dont le témoignage ne peut être ſuſpect, *que les gardiens du champ ont été éloignés, il y a crû plus d'ivraie, qu'en aucun autre temps depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme. Puiſque nous négligeons notre froment, ou que du moins nous le mêlons avec ces mauvaiſes graines pour nous en nourrir, il n'eſt pas étonnant que des vapeurs mal-ſaines nous faſſent tourner la tête & nous troublent la vue dans les voies de la vérité & de l'Antiquité, tellement qu'on peut nous croire de ceux qui ne vivent que d'ivraie.*

Il eſt dangereux de trop écouter la raiſon humaine. Sa confiance lui fait faire un mauvais emploi de ſes forces : elle eſt plus propre à détruire

* FELTHAM.

qu'à édifier. Les Anglois n'ont pas moins donné carriere à leur génie en fait de Religion, qu'en toute autre matiere, & dans un Pays où chacun peut ſe faire une Religion à ſa fantaiſie, il n'y en a bientôt plus aucune. Lipſe remarque qu'il y avoit à Rome ſix cents différentes Religions. Si le même ſcandale ne regne pas encore en Angleterre, en combien de Sectes n'eſt pas diviſée celle que l'on y profeſſe ?

La tolérance, qui, en Hollande ne fait qu'entretenir la paix & l'union entre ceux de différentes Sectes, produit un effet tout contraire en ce Pays-ci. Le caractere des Anglois qui eſt plus turbulent, y pourroit influer ; mais il faut remonter à la nature de leur Gouvernement pour en trouver la véritable cauſe. Les Non-Conformiſtes ne ſe ſont plus d'une fois réunis contre le Parti dominant, que parce qu'ils voient avec regret les Evêques, poſſeſſeurs de toutes les richeſſes qui ſont reſtées à l'Egliſe, partager avec les Grands du Royaume la puiſſance & les honneurs de

la Légiſlature. Tout ce qu'on peut dire en faveur des premiers, c'eſt que ceux même que la ſimplicité Evangélique éloigne des grandeurs de la terre, ne peuvent les ſouffrir entre les mains des autres.

Ces différents Sectaires ſemblent ne ſe ménager réciproquement, que pour réunir leurs efforts contre l'Egliſe dominante : pour diminuer ſon autorité, ils tâchent de la rendre mépriſable. Leur zele incendiaire, plutôt que religieux, ſouffle continuellement le feu qui a déjà embraſé tout l'Etat.

Quand il ſeroit vrai, politiquement parlant, que la tolérance n'eſt pas dangereuſe où il y a pluſieurs Partis, elle l'eſt du moins dans un Etat où il n'y en a que deux. Les hommes ſont toujours des hommes; celui qui a la Puiſſance en abuſe. Le Parti qui ſe plaint de la perſécution, l'exerceroit s'il étoit le plus fort.

La liberté de la preſſe, ſi avantageuſe pour la recherche de la vérité, devient, par l'abus qu'on en fait, extrêmement pernicieuſe pour la

Religion. L'Imprimerie qui a ſi fort contribué à l'établiſſement de la Réformation, peut devenir encore plus funeſte à l'Angleterre. On imprime ici publiquement les livres les plus dangereux. Il ſeroit de la ſageſſe du Parlement de mettre un frein à cette licence des Ecrivains; elle ne tend pas moins à la dépravation des mœurs, qu'au renverſement de la Religion.

Mille Auteurs, ſous prétexte d'apprendre à *penſer librement*, profitent de la liberté qu'ils ont de tout examiner, pour attaquer ouvertement ce que la Religion Chrétienne a de plus ſacré, & les articles même qui ſont reçus de toutes les Communions. On traite ici tous les jours comme des matieres de ſpéculation, ou comme des points de Controverſe, la Doctrine de la Trinité, la Divinité de Jeſus-Chriſt, l'Immortalité de l'Ame. Il vient de paroître un Livre, où l'on nie la vérité de toute révélation. Entre les rigueurs de l'Inquiſition, & les excès d'une pareille licence, il eſt des voies que la Religion permet, & que le bon ordre exige pour

arrêter le cours de ces Livres ſcandaleux. Les Anglois, moins ſages que les Payens, permettent de renverſer & la Religion qu'ils profeſſent, & les principes même de la Morale, d'où dépendent les vertus & les vices, le bon ordre de l'Etat & la tranquillité des Particuliers.

C'eſt cette extrême licence qui eſt cauſe qu'il n'y a preſque plus de Religion en Angleterre parmi les gens du monde. Le Déiſme y paroît celle de ceux qui en ont une. A l'égard du Peuple, il en a peut-être encore autant qu'en aucun Pays; mais la conſervera-t-il toujours, & le poiſon ne peut-il pas le gagner inſenſiblement à meſure que la corruption devient plus générale? Que ne doit-on pas craindre de la contagion de l'exemple?

Le Parlement, au lieu de ſonger à guérir ce mal, ne cherche qu'à le pallier. Pour faſciner les yeux du Peuple, & ne lui pas laiſſer voir le changement qui ſe fait dans la Nation, à meſure que la Religion diminue & s'anéantit, on éleve de

nouveaux Temples au Dieu des Chrétiens (*); mais ce n'eſt plus la Piété ſainte qui en poſe les fondements, c'eſt la profane Politique. A n'en juger que par la quantité d'Egliſes qui ſont dans Londres, on croiroit que c'eſt la Ville du monde où il y a le plus de Religion; à voir combien peu elles ſont fréquentées & quel eſt l'aviliſſement du Clergé, à voir avec quelle irrévérence cette même Religion eſt traitée, dans les Ecrits qui paroiſſent ici tous les jours, on doit craindre qu'elle ne ſubſiſte pas encore long-temps en Angleterre, ſi l'on ne réprime une licence ſi dangereuſe.

Peut-être ſeroit-ce ici le lieu de ſe plaindre du peu de ſincérité des Théologiens & des Prédicateurs de ce Pays-ci. On ne peut s'empêcher de les ſoupçonner ou de mauvaiſe foi en ce qui intéreſſe leur Nation, ou d'ignorance ſur ce qui regarde les autres.

(*) Sous la Reine Anne, le Parlement donna un Acte pour bâtir cinquante nouvelles Paroiſſes à Londres.

Parmi les torrents d'injures qu'ils vomiſſent ſans ceſſe contre nous, ils nous reprochent ſur-tout l'Athéiſme & le Déiſme, comme les ſuites de notre attachement à la Religion de nos Peres. Ils prétendent que c'eſt dans les Pays Catholiques, & ſur-tout en France, en Eſpagne & en Italie que ſe trouve le plus grand nombre d'Athées. Le ſage Docteur Tillotſon lui-même n'a pas craint de nous faire un reproche ſi peu ſenſé. Il avance avec autant de confiance que peu de fondement, dans un de ſes Sermons, que la Religion Catholique conduit directement à l'Athéiſme ; & peut-être en cela cet illuſtre Archevêque de Cantorbery eſt-il plus ſuſpect de mauvaiſe foi que d'erreur. Il apprête à rire lorſqu'ayant tant de monſtres à combattre, il n'attaque que des chimeres. Du moins ce langage n'eſt ni d'un Ecrivain judicieux, ni d'un habile Controverſiſte. Traiter tous ceux qu'il appelle *Papiſtes*, d'Athées, ce n'eſt pas raiſonner, c'eſt dire des injures. Si on lui répondoit

qu'il y a aujourd'hui plus d'Athées en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe, & que c'eſt peut-être une ſuite de la Réformation, ce ſeroit un paradoxe dont il ne ſeroit pas ſi difficile de lui fournir la preuve. Si elle n'a pas conduit directement, elle a du moins donné lieu à la licence qui y regne aujourd'hui, & qui favoriſe l'irréligion; & l'irréligion eſt la ſource de la dépravation des mœurs. En tout cas, on peut oppoſer au témoignage du célebre Tillotſon, celui d'un autre Prélat d'Angleterre, qui n'eſt pas moins illuſtre. *Toutes les Obſervations*, dit le Docteur Burnet, *que j'ai faites en ma vie par rapport à la Réformation me font penſer qu'elle a beaucoup moins à craindre des dangers du dehors que des diviſions du dedans, qui ont preſque entiérement éteint le Chriſtianiſme parmi nous* *.

En effet, au lieu de chercher à les détruire, le Parlement les favoriſe

(*) Ces deux Docteurs Tillotſon & Burnet ont eux-mêmes été accuſés publiquement d'Athéiſme. Voyez *Lesley's charge of Socinianism aguinſt Tillotſon and Burnet. Hicke's Diſcourſe upon Tillotſon and Burnet.*

pour contrebalancer le pouvoir du Parti dominant. De tous les Non-Conformiſtes, les Catholiques ſont les ſeuls qui éprouvent la ſévérité des Loix. C'eſt ce qui a fait dire un jour à un Membre du Parlement : *Il ſemble, que pour nous délivrer d'une Religion que nous croyons mauvaiſe, nous ſoyions réſolus à n'en point avoir du tout* (*).

Ainſi, les Réformateurs Anglois ont fait comme ces Médecins ignorants, qui détruiſent les bonnes humeurs en même temps que les mauvaiſes, & tuent les malades au lieu de les guérir. Sous prétexte d'extirper la ſuperſtition de leur Pays, ils y ont, contre leurs propres intentions, détruit la Religion même. En voulant éviter un écueil, la raiſon humaine fait ſouvent naufrage à un autre plus dangereux. Les hommes ne ſont que ténebres & qu'erreur, & s'égareront toujours ſans le flambeau de la Foi. Il n'eſt que trop

(*) M. Rolle. Débats du Parlement, Tom. X. page 337.

vrai, Monſieur, pour le malheur de l'Angleterre, que la prétendue Réformation y a plutôt réformé le nombre des Chrétiens, que les mœurs du Chriſtianiſme.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LIX.

A Monſieur DE CRÉBILLON.

Examen Critique de la Tragédie d'HAMLET, avec quelques Remarques ſur l'Auteur.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SHAKESPEAR, ce Poëte ſi célebre parmi les Anglois, n'a fait que ſuivre ſon génie dans ſes Ouvrages; & à proprement parler, il ne doit rien à l'imitation des Anciens; ils ne lui ont pourtant pas été abſolument inconnus, comme on le dit communément. On voit par ſa Tragédie de *JULES-CESAR* & par celle de *CORIOLAN*, qu'il étoit aſſez au fait de l'Hiſtoire & des mœurs des Romains, & je doute que la reſſemblance qui ce trouve entre celle d'*HAMLET* & l'*ELECTRE* du Théatre Grec, ne

ſoit que l'effet du hazard, (*) ou plutôt il eſt aiſé de reconnoître dans *Hamlet* le Perſonnage d'*Oreſte* que Shakeſpear a traveſti à ſa maniere, ou du moins à celle de ſon temps. Vous en jugerez vous-même par l'Extrait que je vais vous en faire, & peut-être ne ſerez-vous pas fâché de voir comment ce grand Poëte a manié un ſujet que vous avez traité ſi heureuſement ſur notre Théatre.

Dans la Tragédie Angloiſe, de même que dans votre *ÉLECTRE*, il eſt queſtion de venger la mort d'un Roi, qu'un Frere également ambitieux & amoureux, a fait périr pour s'emparer de ſa Couronne & de ſa Femme; Hamlet, Roi de Danemarck, a été empoiſonné par ſon

(*) M. Pope qui a donné une ſi belle Edition des Œuvres de Shakeſpear, in-4°. dit *que l'Hiſtoire d'HAMLET n'eſt pas de l'invention de ce Poëte, mais qu'il n'a pu découvrir d'où il la priſe.* Il y a apparence qu'il en a tiré le fond de quelque ancien Auteur Lombard, non-ſeulement parce qu'on y trouve pluſieurs noms Italiens; mais parce qu'en effet il a emprunté des Italiens pluſieurs autres Pieces. La Tragédie de *Cimbeline*, eſt priſe en partie du Décaméron de Bocace. L'intrigue de *Romeo & Juliet* d'une Nouvelle du Bandelle. L'Hiſtoire d'*Othello* ou du *Maure de Veniſe*, ſe trouve dans les Nouvelles de Cinthio.

Frere Claudius, qui a épouſé ſa Veuve. Cette Princeſſe, de même que la coupable Clytemneſtre, eſt complice des crimes de ſon nouvel Epoux.

ACTEURS.

CLAUDIUS, Roi de Danemarck.
HAMLET, Neveu de Claudius & Fils du dernier Roi.
GERTRUDE, Reine de Danemarck & Mere d'Hamlet.
POLONIUS. grand Chambellan.
OPHELIE, Fille de Polonius.
LAERTES, Fils de Polonius.
HORATIO, Ami d'Hamlet,
L'OMBRE du Pere d'Hamlet, &c.

La Scene eſt à Elſenor.

Bernardo & *Franciſco*, deux Soldats qui montent la garde dans la place du Palais, ouvrent la Scene; on vient les relever de ſentinelle. Après qu'ils ſe ſont demandé le *Qui vive* & l'heure qu'il eſt, un d'eux raconte à Horatio, leur Officier, qu'il a vu la nuit derniere un Eſprit. Minuit ſonne, & le Spectre paroît

auſſi-tôt : il a toute la reſſemblance du Roi défunt, Pere d'Hamlet. Les Spectateurs ont aſſez de peine à ſe défendre de la terreur que les Scenes de cette eſpece inſpirent dans Shakeſpear. Il donne à ſes expreſſions une force qui étonne toujours. Il anime les Phantômes qu'il fait paroître. C'eſt à la mauvaiſe éducation qu'il a reçue à la Campagne où il eſt né, que nous devons une partie des beautés de ſes Ouvrages. Il avoit l'imagination vive & forte, il poſſédoit au plus haut point le talent de peindre ; c'eſt par-là qu'il communique au Spectateur toutes les impreſſions des idées qui l'ont affecté lui-même dans ſa jeuneſſe. Les objets du monde les plus ridicules, trois Sorcieres & leur Chauderon, jouent un très-grand rôle dans ſa Tragédie de *Macbeth*. Ce Poëte étoit parfaitement inſtruit de tout ce qui regarde les Sortileges, & a pris plaiſir à expoſer ſur le Théatre, avec une ſorte de dignité, tout le ridicule des myſteres du Sabat.

Je ne puis m'empêcher de remarquer

que ces repréſentations d'Eſprits, d'Apparitions, de Prodiges, &c. qui ſont ſi fréquentes dans les Pieces de Shakeſpear, & qui ont été ſi ſouvent répétées par les Poëtes qui l'ont ſuivi (*), ne peuvent être que dangereuſes, parce qu'elles frappent

(*) M. George Smith Green a fait uſage de toute cette Artillerie du Théatre Anglois, dans ſon CROMWEL, Piece hiſtorique, écrite partie en Vers, partie en Proſe, à la maniere de Shakeſpear & imprimée en 1752. Quelque ſurprenantes que ſoient les Apparitions dans un pareil ſujet, elles y produiſent ſi peu d'effet, qu'on ſeroit tenté de croire que l'Auteur fait ſortir ſon Spectre de deſſous terre, moins pour effrayer Cromwell & les Spectateurs que pour faire ſa cour à la Maiſon d'Hanovre qui occupe le Trône de Charles I. Au premier Acte, Scene III. le *Protecteur* veut ſavoir ſi ſa poſtérité jouira longtemps de la dignité qu'il eſt prêt à leur laiſſer. Voici la réponſe du Phantôme :

„ Ils y ſuccéderont.... mais ne la poſſéderont „ pas longtemps. Un Rejetton éloigné, ſorti d'une „ des Sœurs de Charles & que ſa ſageſſe, ſa juſti- „ ce & ſa Religion rendront fameux, viendra „ d'Allemagne, & montera ſur le Trône. Ses Fils „ vaillants & ſes Filles belles & vertueuſes, don- „ neront à l'Europe la meilleure moitié de ſes „ Rois, & gouverneront cette Iſle juſqu'à la fin „ des ſiecles. „

L'intention du Poëte, ſans doute eſt très-louable : ces ſortes de Prophéties ſont des compliments uſités au Théatre ; mais il eſt aſſez ſingulier de mettre l'éloge des vertus de la Maiſon regnante dans la bouche d'un Eſprit infernal, car celui-ci eſt ſûrement tel, comme il eſt aiſé de le reconnoître à ſa miſſion.

les imaginations foibles, & qu'elles les entretiennent dans l'habitude d'y croire. Quoique ces moyens, touts petits qu'ils ſont, produiſent de grands effets ſur des eſprits ainſi diſpoſés; on n'a point à reprocher aux Maîtres du Théatre François, c'eſt-à-dire, à Corneille, à Racine & à vous d'avoir fait uſage de ces vains preſtiges. Aujourd'hui, Monſieur, que vous êtes le plus digne ſoutien de notre Tragédie, vous devez voir à regret que ceux qui prétendent l'enrichir, la dégradent réellement; je ne dirai pas par les hardieſſes, mais par les licences de la Scene Angloiſe. Ces Apparitions n'offrent qu'un ſpectacle puérile aux yeux de quiconque n'eſt pas aſſez ſimple pour craindre les Revenants. Eſt-il beſoin qu'un Acteur ait les bras enſanglantés pour émouvoir des Spectateurs tels que ceux dont le Parterre de Paris eſt compoſé? Ne paroîtra-t-il plus de Tyran dans nos Pieces nouvelles qui ne ſoit aſſaſſiné au Ve. Acte aux yeux des Spectateurs? Le Public reclame contre ces Scenes de férocité étrangeres

étrangeres à notre Théatre. On répond qu'il s'y fera, & je veux bien le ſuppoſer: la queſtion eſt de ſavoir, ſi, pour le plaiſir comme pour les mœurs, il n'a pas plus à perdre qu'à gagner à s'accoutumer à de pareils Spectacles. Quelques éloges que l'on donne à la Tragédie Angloiſe, elle eſt trop cruelle pour devoir nous ſervir de modele. J'avoue qu'il eſt plus aiſé de condamner notre ancienne Poétique que de s'y ſoumettre, & de frapper les yeux que l'eſprit. Il s'en faut cependant beaucoup que le ton & l'appareil lugubre de ces Ombres nous en impoſent auſſi aiſément qu'aux Anglois; il en eſt quelques-unes qui ont tellement fait rire ſur notre Théatre, qu'elles n'ont oſé y reparoître; ſi elles ſont mieux reçues ſur celui de Londres, l'effet qu'elles y produiſent eſt moins dû à la force de l'imagination du Poëte (les Anglois n'ont qu'un Shakeſpear) qu'à la foibleſſe d'eſprit du plus grand nombre des Spectateurs; je veux parler de ceux de la troiſieme Galerie:

ces Apparitions ne les affectent d'une maniere ſi puiſſante, que parce qu'elles trouvent leur fondement dans les préjugés d'une éducation groſſiere. Aujourd'hui en Angleterre la claſſe des honnêtes gens ne croit peut-être pas tout ce qu'elle devroit croire; celle du peuple au contraire eſt encore la même qu'elle étoit, il y a deux cents ans. En cela les Anglois ſont comme les Chinois dont la moitié ſont ſuperſtitieux, & les autres incrédules.

Je reviens à la Tragédie de Shakeſpear. Horatio avertit le jeune Hamlet de l'apparition de l'Ombre de ſon Pere. Ils ſe rendent le lendemain à minuit dans la place du Palais. Le Spectre s'y trouve auſſitôt qu'eux: le Prince lui parle du ton le plus pathétique, & il faudroit avoir le talent de l'Auteur pour faire paſſer en notre Langue toute la beauté de cette Scene (*).

(*) Ce morceau eſt du nombre de ceux dont M. de la Place s'eſt contenté de parler; l'immenſité du travail qu'il s'étoit propoſé ne lui permettoit pas de tout traduire. Auſſi, loin de lui rien reprocher à ce ſujet, je ne fais cette remarque que pour

Anges & Miniſtres de Dieu, défendez-nous ! Soit que tu ſois un Etre bienfaiſant ou le Phantôme d'un malheureux, condamné à des ſupplices éternels ; ſoit que tu deſcendes du Ciel ou que tu ſortes de l'Enfer, quelque bonheur ou quelque malheur que tu nous annonces, tu a pris une forme ſi intéreſſante pour moi, que je veux te parler. Je t'appelle, Hamlet, mon Roi, mon Pere, ô réponds-moi ! &c.

L'Ombre s'éloigne, & fait ſigne au Prince de la ſuivre, le jeune Hamlet obéit. Quand ils ſont ſeuls, l'Ombre lui adreſſe ainſi la parole :

me juſtifier moi-même, de ce qu'aujourd'hui que ſon *Théatre Anglois* eſt entre les mains de tout le monde, je ne ſupptime pas cette Lettre & quelques autres où je parle de différentes Pieces, qu'il a depuis fait connoître par des traductions ou des extraits.

En fait d'Ouvrages d'eſprit chacun ſuit ſon goût : quoique dans le fond je faſſe gloire d'être de l'avis de ce judicieux Traducteur, le hazard a voulu que nous ne nous ſoyions pas rencontrés dans ces détails, & que ſouvent dans la même Piece nous nous ſoyions l'un & l'autre attachés à des Scenes différentes. C'eſt la ſeule raiſon qui m'ait empêché de retrancher de cette Edition des Lettres, qui, ſoit par la diverſité des avis, ſoit par la variété des Scenes qui s'y trouvent traduites, peuvent du moins concourir au but que M. de la Place s'eſt propoſé, qui eſt de faire connoître le Théatre Anglois.

Je ſuis l'ame de ton Pere, condamnée pour un certain temps à errer ſur la Terre pendant la nuit, & le jour à être renfermée dans les flammes, juſqu'à ce que j'aie expié les crimes que j'ai commis pendant ma vie. Ah ! s'il m'étoit permis de te révéler les ſecrets de ma priſon, je pourrois te dire des choſes dont le moindre mot te glaceroit le ſang & rempliroit ton ame de terreur, &c.

Par ce qui lui eſt révélé dans cet entretien, le jeune Prince apprend de quelle façon ſon Pere a été empoiſonné par ſon propre Frere, & la part qu'a la Reine à cet horrible attentat. L'Ombre d'Hamlet lui fait jurer de venger ſa mort. Le Prince après que le Spectre eſt diſparu, éxige de ceux qui ont été témoins de ce qui s'eſt paſſé, un ſerment de n'en rien dire. On entend même l'Ombre, qu'on ne voit plus, leur crier d'un ton terrible, de jurer. Ce qui fait un très-grand effet au Théatre. C'eſt dans les Scenes de cette eſpece que Shakeſpear prouve bien qu'il étoit un grand Poëte ; plus elles

ſont contre la Nature, plus il y emploie d'art & de force pour s'y ſoutenir.

Au II. Acte, Hamlet, ayant que de rien entreprendre, ſe propoſe de faire exécuter par des Comédiens qu'on lui préſente, une piece qu'il a compoſée exprès ſur le meurtre de ſon Pere & le crime de ſa Mere; il ſe défie du Spectre; il craint que ce ne ſoit une Ame damnée ſortie de l'Enfer uniquement pour lui faire commettre une mauvaiſe action. Il eſpere, par l'effet que la repréſentation fera ſur le Roi, découvrir s'il eſt en effet coupable du crime dont le Spectre l'a accuſé.

Cette piece ſe joue au III. Acte, devant le Roi, la Reine & toute la Cour. Le Roi, troublé par ſes remords, ne peut ſouffrir un ſpectacle qui lui retrace toute l'horreur de ſon forfait. Il ſort; la piece n'eſt point achevée; ainſi Hamlet reſte convaincu du crime du Roi.

La plus grande beauté de cet Acte, & peut-être de toute la Tragédie, eſt ce Monologue d'Hamlet

ſi célebre, où il examine ſi un homme malheureux doit ſe tuer ou non. M. de Voltaire en a donné une traduction en Vers où il a rendu toute la force de l'Original ; ainſi vous trouverez bon que je vous y renvoie (*).

Il y a auſſi des beautés dans la Scene où le Roi ſe ſent preſſé de ſes remords.

Que mon crime eſt abominable ! Il ſouleve le Ciel contre moi. Par le Meurtre d'un Frere, je me ſuis attiré la plus terrible & la plus ancienne de toutes les malédictions..... Tous mes remords ſont inutiles. Le temps, qui affoiblit tout, ne peut en diminuer l'horreur. De quelle forme de Priere puis-je me ſervir ? O Ciel, pardonnez-moi le Meurtre dont je me ſuis ſouillé ! Non, il n'eſt pas poſſible qu'il exauce mes vœux, puiſque je ſuis encore attaché aux objets qui me l'ont fait commettre, à ma Couronne & à ma Reine. Eh ! comment fléchir la vengeance céleſte tandis qu'on retient le fruit des forfaits qui allument ſon courroux ? Parmi

(*) *Mélanges d'Hiſtoire, de Littérature & de Philoſophie.*

les hommes corrompus, l'or peut faire pencher la balance de la Juſtice; ſouvent même on voit le prix odieux du crime acheter le ſilence de la Loi. Mais il n'en eſt pas ainſi là-haut, &c.

Au milieu de toute cette agitation, ce Roi malheureux ne laiſſe pas de demander pardon, au moins du mieux qu'il lui eſt poſſible. Il ſe met à genoux pour ſe recommander aux Anges; Hamlet arrive dans le deſſein de l'aſſaſſiner, mais le trouvant en prieres, il n'en veut rien faire, de peur de l'envoyer en Paradis. *Le Scélérat*, dit-il, *a tué mon Pere, & moi, ſon Fils unique, j'enverrois ſon Meurtrier au Ciel? .... Ce ſeroit une recompenſe & non pas une punition. Il a ſurpris mon Pere après une débauche de Table, la Conſcience chargée de pluſieurs offenſes, & moi je le ferois périr dans un temps où ſon ame peut être purifiée & préparée au paſſage de l'Eternité! Non, attendons un temps plus horrible; ſoit lorſqu'un excès de débauche le livrera au ſommeil, ſoit dans les plaiſirs inceſtueux de ſon lit, ſoit lorſqu'il jouera ou qu'il jurera;*

en un mot, après quelque action qui ſoit abſolument contraire au ſalut. Alors je le ferai tomber de façon que ſes talons ſe tournent vers le Ciel, & que ſon ame puiſſe être auſſi damnée & auſſi noire que l'Enfer où elle ira.

Je me rappelle que dans une comparaiſon de la Tragédie d'Electre de Sophocle & de celle d'Hamlet, M. l'Abbé Prévôt a loué le Poëte Anglois, de ce que, plus ſage que le Poëte Grec, il fait défendre au jeune Hamlet, par l'Ombre qui lui apparoît au I. Acte, d'attenter aux jours de ſa Mere.

Tu ne peux la punir ſans te ſouiller d'un crime ;
Il n'appartient qu'au Ciel de frapper la Victime.

C'eſt à peu près ce que le Spectre dit à Hamlet. Mais je ſuis ſurpris que ce judicieux Ecrivain n'ait point parlé de la faute que fait Shakeſpear dans cette Scene du III. Acte, & qui, je penſe, eſt plus grave pour un Poëte Chrétien, que celle de Sophocle ne l'étoit pour un Auteur

qui vivoit dans les ténébres du Paganiſme. Hamlet ne veut tuer le meurtrier de ſon Pere que pour le damner. Je ne ſais même s'il n'y a pas dans ce ſentiment de vengeance ſi rafiné, autant de puerilité que d'indécence. Une faute de cette eſpece n'a pas dû échapper au Critique François : s'il l'a apperçue, pourquoi la paſſer ſous ſilence ? Les Auteurs Anglois ont leurs défauts comme leurs beautés ; il eſt vrai qu'en fait de critique il vaut mieux être trop indulgent que trop ſévere. Mais pourquoi ne pas éviter tout excès ? En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de condamner en lui ce qu'il y a de vraiment condamnable.

Pour vous, Monſieur, qui dans votre Electre n'avez pas voulu démentir un fait connu de toute l'Antiquité, vous avez ſu l'employer avec tant d'art que cet endroit eſt une des grandes beautés de votre Piece. Shakeſpear n'a fait qu'éviter la difficulté que Sophocle n'avoit pu vaincre ; vous, plus adroit que l'un &

l'autre ; vous en avez triomphé. Oreſte, ſuivant le ſyſtême Payen, pouſſé par la fatalité, & aveuglé par les Furies vengereſſes, poignarde ſa Mere, ſans le vouloir, au moment que cette Princeſſe entreprend de retenir le bras de ſon Fils, prêt à frapper Egiſte. Si dans une Piece où il y a tant de Scenes qui excitent notre admiration, il s'en trouve quelques unes de moins heureuſes, quels ſont les ouvrages parfaits à tous égards ? Auſſi, malgré ces négligences qu'on a pu vous reprocher, votre Electre, Monſieur, eſt une des plus belles Tragédies qui aient paru ſur aucun Théatre.

Celle de Shakeſpear, dont il s'agit ici, eſt bien loin de ce dégré de perfection, comme vous vous en convaincrez de plus en plus par l'extrait que je vais continuer. La triſteſſe d'Hamlet & la ſingularité affectée de ſes diſcours, le font paſſer pour fou aux yeux du Roi & de ſa Mere. A la fin du III. Acte, ce Prince, dans un entretien qu'il a avec elle, lui reproche le crime qu'elle a commis

en des termes dont la violence épouvante cette Reine coupable : comme il la force de s'aſſeoir pour entendre ſes reproches, & qu'elle eſt effrayée des tranſports dont il paroît agité, elle appelle à ſon aide Polonius, le Grand Chambellan, qui s'étoit caché derriere la tapiſſerie pour la ſecourir en cas de beſoin. Hamlet le tue. L'Ombre reparoît dans cette Scene, & n'y fait pas grand effet.

Cette mort donne lieu à une ſorte de Comédie qui occupe la plus grande partie du IV. Acte. Ophelie, fille de ce Seigneur, devient folle en apprenant ſa mort. Elle eſt aimée d'Hamlet, mais ſi peu & d'une façon ſi ſinguliere, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. La malheureuſe Ophélie, à qui la tête a tourné, vient, en différentes Scenes, pour faire, dire & chanter mille extravagances. Elle finit par ſe noyer. Laërtes ſon Frere n'apprend pas plutôt la mort de Polonius qu'il ſe révolte contre le Roi qu'il en croit coupable. Claudius détourne le coup dont il ſe voit menacé, en lui apprenant que c'eſt

Hamlet qui a aſſaſſiné le Grand Chambellan. Le Roi conſeille à Laërtes de s'en venger, ce que celui-ci lui promet, & qu'il exécute comme vous le verrez.

Le V. Acte commence par un Dialogue entre deux Foſſoyeurs. L'un dit qu'Adam eſt le premier qui ait été de leur profeſſion ; l'autre veut ſavoir ſi Adam étoit Gentilhomme. Le premier demande quel eſt celui qui bâtit plus ſolidement qu'aucun Architecte ; le ſecond répond que c'eſt celui qui fait une potence ou qui creuſe une foſſe ; après quelques autres propos de même eſpece, que je crois pouvoir me diſpenſer de rapporter, on paſſe à cette Scene ſi vantée par les Anglois, entre Hamlet & l'un des Foſſoyeurs. Elle commence par de miſérables plaiſanteries de la part du Foſſoyeur, & finit du côté d'Hamlet par des lieux communs de morale, ſur la vanité des hommes & ſur l'égalité que la mort rétablit entr'eux; le tout à l'occaſion d'une tête de mort que le Foſſoyeur dit être celle d'un nommé Yorick, un

fou du Roi, qu'Hamlet dans ſon enfance a beaucoup connu. Shakeſpear étoit un grand génie ; mais ce n'eſt pas dans cette Scene que j'en chercherois des preuves.

C'eſt dans cette foſſe que doit être inhumé le corps de l'infortunée Ophélie. Les Prêtres & toute la ſuite du Convoi arrivent, & avec eux le Roi, la Reine & Hamlet. A peine le corps d'Ophélie eſt-il mis en terre, que ſon Frere ſaute dans la foſſe ; Hamlet y ſaute après lui. On voit ce jeune Prince que l'on vient d'entendre un moment auparavant moraliſer avec aſſez d'emphaſe, ſe colleter l'inſtant après avec Laërtes ſur la biere même qui renferme le corps de ſa Maîtreſſe.

J'aimois Ophélie, dit Hamlet ; *tout ce quarante mille Freres peuvent éprouver de tendreſſe, n'égaleroit pas mon amour. Que veux-tu faire pour elle ? Veux-tu pleurer ? Veux-tu te battre ? Veux-tu te déchirer toi-même ? Veux-tu jeûner ? Veux-tu manger un Crocodile ? Je ferai tout ce que tu feras*, &c.

. Je paſſe le reſte de cet Acte comme inutile, pour venir à la cataſtrophe. Le moyen de faire périr Hamlet, que le Roi & le Fils de Polonius ont imaginé, c'eſt de lui propoſer un défi, où Laërtes, ſous prétexte de montrer ſon adreſſe, doit venger ſur le Prince la mort de Polonius ſon Pere. Le Roi feint d'avoir parié ſix Chevaux de Barbarie contre ſix Epées de France, qu'Hamlet auroit l'avantage dans un pareil combat. Le jeune Prince l'accepte. Toute la Cour s'aſſemble dans le lieu où ils doivent ſe diſputer l'honneur des Armes. On y dreſſe une Table que l'on couvre de vins de différentes eſpeces. Le Roi boit à la ſanté d'Hamlet. Il y a une Coupe empoiſonnée deſtinée pour ce Prince, dont la Reine boit par mégarde en voulant faire raiſon au Roi. Les Combattants s'eſcriment de leur mieux au bruit des Tambours & des Trompettes. Laërtes a une épée empoiſonnée dont il bleſſe Hamlet; le Prince qui l'ignore, vient à bout de la lui arracher, mais il ſe trouve

contraint de lui abandonner la ſienne. Par cet échange forcé des épées, Hamlet armé du fer empoiſonné, en bleſſe à ſon tour le Fils de Polonius. Celui-ci ſachant qu'il va périr, lui revele ſon attentat. *Hamlet, je t'ai tué. Aucune Médecine ne peut te ſauver. Tu n'as pas une demi-heure à vivre. Le Fer qui eſt dans ta main eſt empoiſonné. L'artifice criminel dont je me ſuis ſervi, eſt retombé ſur moi.... Ta Mere a bu le poiſon qui t'étoit préparé..... La parole me manque.... C'eſt le Roi plus que moi que tu dois accuſer de ta perte*, &c. Hamlet de cette même épée poignarde le Meurtrier de ſon Pere. Ils meurent tous les uns après les autres, le Théatre ſe trouve jonché de corps morts; & c'eſt à peu près ainſi que finiſſent pluſieurs autres Tragédies du même Auteur.

Je ne vous dirai pas combien de temps s'écoule pendant cette Piece. Shakeſpear lui-même n'en auroit pu rendre un compte bien exact. Je ne vous ai pas parlé d'un grand nombre de Scenes allongées ou étrangeres au

ſujet. Ce Poëte a fait peu d'ouvrages dont il n'y ait les trois quarts à trancher (*).

Voilà, Monſieur, quelles ſont des Tragédies qui ſe jouent encore tous les jours ſur le Théatre de Londres

(*) „ Les Comédiens ont toujours cru faire „ l'éloge de Shakeſpear, en diſant de lui, que dans „ ſes Ouvrages, quelque choſe qu'il ait écrit, il n'a „ jamais effacé une ligne. Lorſque je leur repondois qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il en eut effacé „ mille, ils me ſoupçonnoient de malignité. Je ne „ me propoſe en rapportant ce fait, que de faire „ voir leur ignorance, qui choiſiſſoit pour louer „ leur Ami, ce en quoi il étoit le plus répréhenſible „ & de juſtifier ma propre candeur; car j'aimois „ moi-même cet Auteur, & perſonne aujourd'hui „ n'honore encore ſa mémoire plus que moi. A la „ vérité, c'étoit un honnête homme, d'un caractere „ franc & d'un excellent naturel. Il avoit une belle „ imagination, de grandes idées, & une abondance „ d'expreſſion à laquelle il ſe livroit avec tant de facilité, que quelquesfois il eut été néceſſaire de l'arrêter. *Sufflaminandus erat*, comme Auguſte le „ diſoit d'Haterius. Son eſprit étoit en ſon pouvoir, „ mais il eſt dommage qu'il n'ait pas ſu le régler. „ Au milieu des endroits les plus ſerieux il eſt „ tombé pluſieurs fois dans des choſes qui ne pouvoient manquer de faire rire. C'eſt ainſi qu'après „ avoir fait dire à Céſar par un de ſes Perſonnages: „ *Céſar, tu me fais tort*, il fait répondre à celui-ci: „ *Céſar n'a jamais fait tort ſans une juſte cauſe.* „ Combien lui eſt-il échappé d'autres traits auſſi „ ridicules? Mais il a racheté ſes vices par ſes „ vertus. Il y avoit toujours en lui plus à louer „ qu'à pardonner. „ *Explorata, or Diſcoveries.* BENJOHNSON. vol. IV.

&

& qui en ſont l'honneur ; il eſt vrai qu'à cet égard les Anglois nous ont précédés, & que Shakeſpear a travaillé dans un temps où nous n'avions pas même de Théatre ; mais celui de nos Voiſins n'a fait depuis que de foibles progrès. Si les Pieces de leurs Auteurs modernes ſont plus régulieres, elles n'ont pas à beaucoup près, les mêmes beautés que celles de Shakeſpear. Il a ſu peindre toutes les paſſions, excepté celle de l'amour. S'il revolte par les petiteſſes qui lui ſont familieres, il étonne encore davantage par la ſublimité de ſon génie. Avec tous ſes défauts, c'eſt le plus grand Poëte que les Anglois aient eu dans la Tragédie. Mais eſt-il bien vrai qu'en cette partie nous devions aujourd'hui même les regarder comme nos Maîtres ? Eſt-il bien vrai qu'en quelque genre que ce ſoit nous ne puiſſions les égaler ?

Du moins il eſt certain que ſur notre Théatre, la Tragédie eſt ce qu'Ariſtote veut qu'elle ſoit, un Poëme pour les Rois, & je ne crains

pas d'avancer que, le plus ſouvent, la Tragédie Angloiſe n'eſt un Poëme que pour le Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LX.

A Monſieur DE BUFFON.

Des plaintes que l'on fait en Angleterre contre le Luxe ; comment & en quoi il peut être avantageux ou nuiſible à un Etat.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'ANGLETERRE eſt le Pays où l'on déclame le plus contre le Luxe, & cela dans les lieux même que le Luxe, c'eſt-à-dire, le goût des choſes ſuperflues, a établis ; je veux parler de ces Caffés où tant de gens oiſifs paſſent leur vie, & l'on parle beaucoup plus qu'on ne penſe. Cependant la plupart de ceux qui le condamnent par leurs diſcours, prouvent du moins, par leur conduite, qu'ils en aiment les effets.

Le Luxe aigrit la bile des mécontents, & les Auteurs de toute eſpece

& de tout rang, depuis les plus illuſtres juſqu'aux plus mercenaires, depuis M. Pope juſqu'aux Ecrivains du *Craft's-man* (*), tous ſe plaignent avec amertume de celui qui regne aujourd'hui à Londres.

Les uns embarraſſés à ſe procurer le néceſſaire, peut-être faute d'induſtrie, ou par la crainte du travail, voient à regret des gens plus heureux jouir de tous les avantages qui ſont la ſuite des richeſſes. Ils condamnent par envie ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Les autres, dont l'orgueil veut tout aſſujettir à leur façon de penſer, traitent de ſuperflu tout ce qui l'eſt pour eux, & tous couvrent leur chagrin du prétexte ſpécieux de l'amour de la Patrie.

Sans être accoutumé au luxe de Paris, on peut être étonné de ces déclamations ; on cherche inutilement

(*) Milord Bolingbrooke, que le Docteur Swift appelle *le plus grand genie de l'Europe*, & M. Pulteney, le plus puiſſant adverſaire qu'ait M. Walpole à la Chambre des Communes, ont ſouvent travaillé à ce Journal politique ; des Auteurs qui n'étoient pas faits pour leur ſuccéder, s'en ſont mêlés depuis, & l'ont fait tomber dans le mépris.

ſur quoi elles peuvent être fondées, on ne s'apperçoit pas que les Anglois ſe piquent de briller ſoit dans leurs habits, ſoit dans leurs équipages; on trouve leurs meubles auſſi ſimples que des loix ſomptuaires pourroient le preſcrire. Les Dorures, les Glaces, les Bronzes, ſont des ornements qu'on ne trouve ici qu'en fort peu de Maiſons. Si les tables des Anglois ne ſont pas remarquables par la frugalité, elles le ſont du moins par la ſimplicité. En un mot, ce qu'en France nous appellons luxe, ne paroît pas être le vice ou la vertu de ce Pays-ci. Peut-être cependant ai-je tort de taxer de ſimplicité des tables où l'intempérance & la débauche ſont ſi communes. Je ferois mieux de dire que, ſans qu'il y regne la même délicateſſe qu'en France, elles ſont le principal objet du luxe de ce Pays-ci. Le petit nombre de Troupes que la Nation entretient, avec tant de regret, ne lui coutent ſi cher, que parce que l'Officier Anglois n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi ſobre & auſſi tempérant qu'on

l'eſt en France, ſoit dans le Militaire, ſoit dans les autres Etats.

Ainſi tout eſt relatif; & ſi le faſte de Paris ne regne pas à Londres, on y donne dans d'autres eſpeces de ſuperflu. Il eſt même impoſſible que cela ſoit autrement. Les hommes par une émulation naturelle, dépenſent plus, à proportion qu'ils habitent des endroits plus peuplés. Seuls ils ſe négligent, ils s'abandonnent à une vie plus ſouvent groſſiere que ſimple, parce qu'ils n'ont devant les yeux aucun objet qui aiguillonne leur amour propre. Il faut trop de vertu pour renoncer aux avantages que les richeſſes donnent ſur les autres. On ne les poſſede point indifféremment. Les uns les accumulent par une folle cupidité, les autres les prodiguent par une vanité ridicule. A voir les hommes toujours donner dans les excès, il ſemble qu'ils n'aient que le choix des vices.

Eſt-ce aux Anglois, à ce Peuple ſi philoſophe & ſi peu ſoumis aux préjugés à déclamer contre le luxe? En

plus d'un endroit il paroît le pere du travail & de l'induſtrie. Chez eux on peut le regarder comme le ſoutien de leur Commerce. Vous, Monſieur, qui connoiſſez les fondements de nos vertus & de nos vices, vous ſavez que les hommes affranchis des beſoins, ne travaillent que pour ſatisfaire les différentes cupidités de leur amour-propre. Bornez-les au néceſſaire, vous découragez l'induſtrie, vous faites tomber les Arts, vous changez les mœurs, en un mot, vous réduiſez preſque les hommes à la condition des Sauvages. Alors ce n'eſt pas la peine de s'unir en ſociété & de bâtir des Villes. Nous n'avons qu'à aller vivre dans les Forêts. Le luxe a ſes inconvénients, ſans doute; les richeſſes tournent la tête à la plupart des hommes. L'un veut habiter des Palais ſomptueux, l'autre veut briller par ſes équipages, mais les différents Ouvriers que leur vanité emploie, profitent de leur folie. Les vices des uns tournent à l'avantage des autres. Quelques particuliers imprudents qui ſe ruinent,

en enrichiſſent beaucoup d'autres plus ſages & plus utiles à l'Etat, puiſqu'ils travaillent.

Le chagrin des Déclamateurs Anglois ne leur permet pas de faire attention à la liaiſon intime qu'il y a entre le commerce, qui leur eſt ſi avantageux; & le luxe, qu'ils condamnent avec tant de ſévérité. Que vont chercher leurs nombreux vaiſſeaux aux deux extrémités de la Terre, que les objets du luxe? Vouloir que les Anglois ſe contentent de les communiquer aux autres Nations, ſans jouir eux-mêmes des fruits de leur commerce, c'eſt exiger tout à la fois une choſe injuſte & impoſſible. Je ſais que l'on pourroit m'alléguer l'exemple de quelques-uns de nos voiſins, mais on auroit tort d'en rien conclure; ce qui eſt praticable pour une Nation, ne l'eſt pas pour une autre. La nature du Gouvernement opere ces différences. D'ailleurs ce n'eſt pas toujours par tempérance que les hommes ſe retiennent, l'on auroit tort de louer en eux comme ſageſſe ce qui ſouvent

n'eſt que l'effet de leur attachement au plus ſordide intérêt.

Le luxe inconteſtablement eſt dangereux pour un petit Etat privé des avantages du Commerce, & qui n'a de reſſources que ſon économie. Geneve ne pourroit ſubſiſter ſans les Loix ſomptuaires qui y ſont en vigueur. Mais il peut rendre plus riche une Nation auſſi puiſſante & auſſi peuplée que la nôtre, parce qu'il la rendra plus induſtrieuſe & plus commerçante. Elle a été long-temps à ne produire que des Soldats: depuis qu'avec les autres Nations de l'Europe elle a partagé les richeſſes du Nouveau Monde, elle a cultivé les Sciences & les Arts, elle a produit de grands hommes dans tous les genres.

Non-ſeulement le luxe favoriſe le Commerce, il contribue encore, ainſi que les Anglois l'éprouvent eux-mêmes, à faire fleurir les Arts & les manufactures, ſource de richeſſes plus abondante que les mines d'or. Les Peuples qui les poſſedent ne ſont pas les plus puiſſants;

ils ſont obligés de le livrer eux-mêmes à ceux des Pays où la Terre n'enferme que des mines de fer. Les Peuples de l'Europe, que ce métal, pour qui l'on fait tout, & par qui l'on fait tout, enrichit le plus, ſont ceux qui ſavent le mieux lui donner les différentes formes auxquelles la vanité des hommes l'a deſtiné. Un marc d'or fait ſouvent plus que doubler de valeur, en paſſant par les mains de Germain. Quel prix n'acquierent pas aux Gobelins & à Beauvais les laines que nous achetons de l'Angleterre & de l'Eſpagne?

Dans un Pays où les terres ſont cultivées, plus il y aura de Manufactures, plus il aura d'avantage dans le commerce avec ſes Voiſins. Tous les hommes aiment le ſuperflu, parce que tous les hommes ſont vains. Combien la France ne retire-t-elle pas de ſes Etoffes de Soie, de ſes Galons, de ſes Modes & de toutes les nouveautés que le luxe y produit tous les ans? Il ſemble que nous ne les adoptions que pour faire donner nos Voiſins dans le piége. *C'eſt*, dit un

Auteur qui a écrit depuis peu ſur le Commerce d'Angleterre, *un trait de politique dans les François, que de tenir les Anglois dans leur dépendance pour les Modes. Quelque peu d'attention que certaines gens faſſent à cet abus, il nous en coute tous les ans pluſieurs millions, & il diminue ſenſiblement notre Commerce avec les Nations étrangeres* (*). Autant nous ſerions blâmables de trop eſtimer notre ſupériorité dans un genre ſi frivole, autant aurions-nous tort de la négliger. Quelques efforts que faſſent les Anglois pour en prévénir l'effet, tant que nous encouragerons les Arts, ils nous paieront le même tribut. La folie des particuliers eſt toujours plus forte que la politique des Chefs.

On déclame en Angleterre contre le luxe, & l'on prêche la ſédition! Quelle inconſéquence dans un Peuple ſi raiſonnable! Un Etat eſt plus ruiné dans un jour par les horreurs des Guerres Civiles, qu'il ne peut l'être

(*) *Josuagee.* Traité du Commerce & de la Navigation de la Grande-Bretagne.

en tout un ſiecle par les excès du luxe. C'eſt un mal que les richeſſes & l'abondance entraînent à leur ſuite, & dont l'abſence en ſeroit peut-être encore un plus grand.

Les Auteurs de ces plaintes continuelles, devroient ſonger que toutes les choſes qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, peuvent être regardées comme luxe, ſur-tout lorſqu'elles ſont conſommées dans un Etat qui ne les produit pas. Sur ce pied-là, ils devroient interdire le vin à leurs Compatriotes, c'eſt une conſéquence de leurs principes. En tout cas, il eſt ſûr que les Anglois ſeroient moins ſujets à cette ſorte de luxe, s'ils étoient plus adonnés à celui que ces Déclamateurs leur reprochent avec tant de véhémence. Mais tel croit qu'il eſt contraire au bien de ſon Pays d'y porter des habits brodés, qui ne ſe doute pas que la conſommation de l'Eau des Barbades qui s'y fait, eſt d'une conſéquence ſûrement plus dangereuſe. Le vice qui nous plaît, ne nous paroît qu'un goût permis; le

goût qui n'eſt pas le nôtre, nous le nommons vice.

La différence des conditions, des tempéraments & des affections des hommes, fait qu'il eſt impoſſible de décider ce qui eſt véritablement luxe ou frugalité dans les particuliers, & de preſcrire les limites exactes de l'un & de l'autre. La raiſon veut qu'il ſoit permis aux uns de dépenſer plus qu'aux autres : tout ce que l'on peut dire ſur ce ſujet, c'eſt que cette liberté ne doit pas s'étendre au point de faire paſſer à l'Etranger le fonds du Tréſor public de la Nation. Il ſe peut que trop de goût pour le ſuperflu & les néceſſités imaginaires l'entraînent dans tous les inconvénients qui ſuivent un luxe ſans bornes ; mais ce ſeroit une frugalité mal entendue, que celle qui arrêteroit tout commerce qui ſe peut faire par un échange de *Marchandiſes*. Si les Anglois ne prennent pas des nôtres, peuvent-ils raiſonnablement eſperer que nous en recevrons des leurs ? N'eſt-il pas des Pays où ils ne peuvent abſolument trafiquer qu'en

échangeant ce que leur Iſle & leurs Colonies leur fourniſſent, contre les productions du climat de leurs Voiſins ?

Il n'eſt point toujours vrai que la ſobriété produiſe l'abondance. Je ſuppoſe que dans un grand Etat le Gouvernement parvint tout-à-coup à forcer chaque Citoyen de dépenſer moitié moins pour ſa table, pour ſes habits, &c. Cette épargne pourroit demeurer en pure perte à la Société. On ne la pourroit porter à l'Etranger, qui n'auroit aucun beſoin de cette augmentation. Le Commerce ne ſe fait que par des échanges. Il y faut donner & recevoir.

Il faut avouer que ſur le chapitre du luxe, il ſe trouve une eſpece de contradiction entre la Morale & la Politique. (Et combien eſt-il difficile de les accorder ſur tant d'autres articles !) Autant l'une, en de certains cas, paroît intéreſſée à l'encourager, autant l'autre l'eſt en effet toujours à le proſcrire. On ne peut nier qu'il ne contribue à la corruption des

mœurs. Mais dans un Etat où les richeſſes abondent, ſi ce n'eſt pas un mal néceſſaire, c'en eſt du moins un preſque inévitable. Les Loix ſomptuaires en changent plutôt l'eſpece, qu'elles n'en corrigent les excès. Que doivent faire à cet égard ceux qui ſont à la tête d'un Gouvernement ? Imiter la ſageſſe de l'Auteur de la Nature, qui ſait tirer le bien général du mal particulier.

Ce n'eſt point juſtifier les vices des particuliers, que de les faire contribuer, autant qu'il eſt poſſible, à l'avantage public. Les Avares font plus de tort à la Société en tenant leur or renfermé dans leurs coffres, que les Diſſipateurs qui ſacrifient tout à leurs caprices ; cependant ceux-ci ne ſont pas moins répréhenſibles : car l'un & l'autre défaut, en ne les conſidérant que dans leurs principes, & point dans leurs effets, ſont également vicieux. Si les enfants de ceux qui ont fait des fortunes conſidérables, ſe ruinent auſſi ridiculement que leurs Peres ſe ſont enrichis honteuſement, ce n'eſt un

malheur que pour eux, ou plutôt c'eſt une eſpece de reſtitution qu'ils font à la Société. Lorſque la Morale fait des efforts inutiles pour rendre les hommes plus ſages, la Politique doit du moins s'appliquer à tirer parti de leur folie.

Nous avons, nous autres François, une très-grande obligation au luxe : un de nos Auteurs (*) a très-bien remarqué que parmi nous il a banni des Villes & de l'Armée l'ivrognerie, autrefois ſi commune, & qu'elle ſemble s'être retirée dans les Campagnes, ou il n'eſt pas encore arrivé.

Ici tout juſtifie ſes obſervations : comme le luxe n'a pas fait les mêmes progrès à Londres qu'à Paris, l'ivrognerie y regne encore en toutes ſortes d'états : dans les Villes de Province d'Angleterre, elle eſt preſque générale. N'eſt-ce pas à la honte des deux Univerſités, qu'on y apprend autant à fumer & à boire, qu'à entendre le Grec & le Latin ? On ne ſait encore laquelle des deux forme

(*) M. Melon. Eſſai ſur le Commerce.

de

de meilleurs humaniſtes, ou de plus grands buveurs.

Cependant tous les Auteurs Anglois parlent contre le luxe, la bonne chere & la Cuiſine Françoiſe; & preſque aucun contre le Cabaret, les vins de France & la débauche. Celui qui a un bon Cuiſinier, eſt en butte aux traits de la Satyre; mais on ne fait pas le moindre reproche à celui qui fait profeſſion de s'enivrer tous les jours de ſa vie. Le premier néanmoins n'eſt peut-être reſponſable que d'un ridicule; celui-ci eſt coupable d'un vice réel. Du moins pourquoi ne pas traiter l'un comme l'autre? Pourquoi des acceptions de vices? On doit condamner également tout ce qui eſt également contraire à l'honnêteté des mœurs. Si en Eſpagne on ne boit pas, c'eſt que le deshonneur, qui accompagne l'ivreſſe en ce Pays-là, eſt un motif ſuffiſant pour réfréner l'amour du vin. En Angleterre on ſe livre publiquement à une paſſion, dont ceux qui ſont faits pour donner l'exemple ne rougiſſent pas eux-mêmes.

M. Addiſſon dit dans une des feuilles de ſon Spectateur, qu'il voudroit que le Parlement donnât un Acte, pour empêcher l'entrée des rubans de France en Angleterre ; peut-être qu'en interdiſant abſolument celle de nos vins de Bordeaux, on rendroit un ſervice plus eſſentiel à la Nation. Nos modes & toutes nos bagatelles font ſortir beaucoup moins d'argent de ce Royaume, & ne lui portent pas autant de préjudice que nos vins & nos eaux-de-vie.

Un homme de condition, ce me ſemble, a meilleure grace à fréquenter le Spectacle que le Cabaret. On remarque ici, que ceux à qui l'on reproche le plus le luxe, ſont les plus ſobres. Nos Officiers François, que l'on voit au premier ſignal quitter avec tant d'ardeur l'oiſiveté & les délices de Paris pour s'expoſer aux fatigues & affronter les périls de la guerre, ont juſqu'ici aſſez bien prouvé que le luxe n'amollit pas. Mais perſonne ne peut douter que le vin n'abrutiſſe, en ce Pays-ci ſurtout où ſouvent un Anglois eſt uſé

à trente ans, & tout-à-fait abruti à quarante.

La plûpart des François ſacrifient tout au plaiſir, excepté leur honneur : il ſemble que les conjonctures changent leur caractere : voluptueux & pareſſeux dans la paix, on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette Jeuneſſe qui à Paris révolte ſi ſouvent par ſes ridicules, ſous la tente n'eſt occupée que de ſes devoirs. Peut-être eſt-il vrai qu'un Peuple guerrier aime l'oiſiveté, & qu'il préfére le danger au travail. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a vu le luxe, qui ſemble n'inſpirer que la molleſſe, s'accorder avec la bravoure. Céſar avoit coutume de dire que ſes Soldats ſe battoient, même lorſqu'ils étoient parfumés. Les François d'aujourd'hui reſſemblent encore aux Gaulois de ce temps-là. Les hommes ne ſont qu'un amas de contradictions. On en a vu allier les petiteſſes du Sexe le plus foible, aux vertus les plus éminentes de l'autre Sexe. Au rapport de Plutarque, Suréna, Général des

Parthes, & le plus vaillant homme de leur Nation, ſe fardoit le viſage. On ne peut pourtant nier qu'en général le luxe ne ſoit très-dangereux dans une Armée : il donne aux Ennemis des avantages, dont les nôtres n'ont que trop ſouvent profité. C'eſt à la ſageſſe des Chefs à en réprimer les excès, & à maintenir à cet égard toute la ſévérité de la diſcipline militaire.

Je finirai cette Lettre, Monſieur, par vous conter ce qui m'eſt arrivé ce matin. Un Anglois que j'ai connu en France, m'eſt venu voir ; c'eſt un eſprit auſſi chagrin que bien intentionné pour ſa Patrie. Il m'a longtemps entretenu des malheurs de ſa Nation ; & comme je le reconduiſois, il a apperçu une Caiſſe dans l'Anti-Chambre ; il a voulu ſavoir ce que c'étoit. On lui a repondu que c'étoient des Confitures nouvellement arrivées de France. Il eſt auſſi-tôt entré en fureur. Quelle honte, m'a-t-il dit, & pourquoi, faut-il que Milord * * * ait des Confitures de France ſur ſa table, tandis que ſon

Pere, qui étoit auſſi grand Seigneur que lui, mangeoit du bœuf ſalé & des choux! Des Confitures de France! Ah, Monſieur, quel luxe! L'Angleterre eſt perdue!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXI.

A Monſieur DU CLOS.

De la trop grande liberté avec laquelle les femmes vivent aujourdhui en France, & de leur influence ſur les mœurs des hommes.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU lieu de vous communiquer quelques Remarques ſur les mœurs de ce Pays-ci, je vous envoie la copie d'une Lettre ſur les nôtres, que le Duc de R** a reçue depuis peu de Paris. Celui qui en eſt l'Auteur, y fait aſſez ſentir les inconvénients qu'entraînent ceux de nos uſages qu'il condamne, mais il ne dit pas un mot des avantages qui en réſultent, & cela ſeul doit le rendre ſuſpect. Un eſprit judicieux & équitable peſe le pour & le contre. En tout il y a des compenſations à faire. Nos mœurs ſont moins ſimples que ne l'étoient celles de nos Peres,

mais elles ſont plus douces. Les femmes en France ne ſont pas auſſi réſervées qu'en Angleterre, mais elles ſont plus amuſantes. Les unes par leur mal-adreſſe ont le défaut de rendre la vertu même rebutante ; les autres plus attrayantes, ont l'art, ſouvent pernicieux, de faire paroître le vice aimable. D'ailleurs j'en appelle à vous, Monſieur, qui avez ſi bien peint les Coquettes ; il s'en faut beaucoup que toutes les Françoiſes le ſoient, comme cet Anglois l'inſinue. Les traits heureux qui caractériſent Madame de Selves n'ont ſi fort réuſſi, que parce que vous les avez pris dans la Nature ; ceux qui ne l'y ont pas reconnue connoiſſent mal les femmes, j'ajoute qu'ils connoiſſent mal les hommes ; il en eſt peu, de ceux qui paroiſſent donner tout au caprice, qui ne ſe laiſſent ſubjuguer par la raiſon, quand elle ſe préſente à eux revêtue de tous les charmes dont vous avez ſu l'habiller. Auprès des libertins même, le vice n'eſt jamais ſi dangereux que lorſque pour les ſéduire il prend le maſque de la vertu.

Eſt-il étonnant que nous autres François, nous regardions comme l'ame de la Société, celui des deux Sexes qui par les graces dont le Ciel l'a doué, contribue le plus à la rendre agréable ? C'eſt à la maniere dont nous vivons avec les femmes que nous devons cette politeſſe que nos voiſins font gloire d'imiter, & qui n'eſt condamnée que par ceux qui font des efforts inutiles pour y atteindre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

*De M. P*** à M. le Duc de R**.*

MILORD,

IL me paroît ſingulier que la Nation la plus galante de l'Europe; ſoit celle dont les Loix ſont les plus injurieuſes au Sexe, & que le Pays qui a refuſé aux femmes le droit de régner, ſoit cependant celui où elles exercent le plus d'empire ſur les hommes : depuis long-temps, elles en ont un, en France, ſi puiſſant, que je ne comprends pas qu'elles y aient laiſſé ſubſiſter la Loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous ſoyions en Angleterre auſſi attentifs à maintenir nos privileges, que les femmes le ſont ici à étendre les leurs. Elles y ſont parvenues à réduire les hommes à la dépendance la plus ſoumiſe à leur égard. Le mariage, chez les François, n'eſt qu'une cérémonie qui affranchit le Sexe du joug des bienſéances, & donne le privilege de

tout faire à celles qui ont les inclinations aſſez corrompues pour tout oſer.

Ce n'eſt pas que les Loix aient changé ; les droits des Maris ſont encore à peu près les mêmes à Paris qu'à Londres, mais on ne peut ici les faire valoir ſans ſe couvrir d'un ridicule, qui fait plus de tort que le déshonneur; les prérogatives du Sexe établies par la coutume parlent plus haut que de vieilles Ordonnances du Royaume & d'anciens Arrêts des Parlements, qui ne ſont plus connus que de quelques Juriſconſultes. Les femmes dans tous les Pays ſe plaignent de ce que les hommes ont fait les Loix, mais ce n'eſt qu'en France qu'elles font les mœurs, auxquelles les Loix même ſont obligées de céder. Celles qui ont du penchant à la Galanterie ne ſe marient, que pour avoir le droit de tenir une maiſon ouverte, où ceux qu'elles épouſent ſont moins bien reçus que les Etrangers. L'unique moyen d'entretenir la paix dans le ménage eſt de ſe laiſſer, de part & d'autre, une liberté entiere, &

de n'avoir aucun commerce enſemble. Madame, qui paſſe la nuit à jouer, ſe couche trop tard pour pouvoir dîner avec Monſieur. D'un autre côté, les affaires obligent Monſieur de ſe lever trop matin, pour qu'il puiſſe être du ſouper de Madame ; ainſi, chacun a ſes ſociétés & ſes allures différentes. Vingt jeunes gens du bel air, qui viennent régulierement tous les ſoirs faire leur cour à la Maîtreſſe de la maiſon, ne ſavent ſouvent pas comment eſt fait le Maître. Le rôle, de celui qui veut en être connu, eſt encore plus embarraſſant : à ces tables, où on le trouve toujours de trop, on lui fait avaler quelquefois de fâcheuſes pillules ; il en eſt quitte à bon marché, lorſque ceux qui content des douceurs à ſa chere moitié veulent bien le laiſſer tranquille.

» *Et qu'alors* ſous le nom de Mari de
„ Madame
„ Monſieur eſt comme un Saint, que pas
» un ne réclame.

Les femmes, dans le monde, jouent le premier rôle ; ſans être galant de

profeſſion, il eſt vrai qu'on ne cherche qu'elles, quelque part où l'on aille; & que l'on ne voit qu'elles, quelque part où l'on ſoit. Elles ſont en France le centre unique, & le premier mobile de toutes les Sociétés.

Je fus ſouper hier chez Madame De**; ſi une de ſes amies ne fût arrivée à l'heure où l'on alloit ſervir, elle auroit tenu ſeule une table où nous nous trouvâmes dix hommes. Je demandai des nouvelles du Mari; j'appris que pendant ce temps-là, il en tenoit une autre dans un réduit hors de Paris, où ſans raſſembler autant de monde, il dépenſoit beaucoup davantage.

Ce qui m'a paru ſi extraordinaire, eſt ici une choſe toute commune. Une Françoiſe eſt moins embarraſſée au milieu de douze hommes qu'elle ne connoît pas, qu'une Angloiſe à recevoir la viſite d'un voiſin ou d'un ami de la maiſon. Vous ſentez combien il eſt impoſſible qu'avec tant de liberté les femmes conſervent la modeſtie, la premiere vertu de leur Sexe; auſſi eſt-elle de toutes la plus

ignorée en France, & c'eſt le moindre mal que puiſſe opérer un pareil renverſement de mœurs.

J'avois à côté de moi un jeune homme poudré, friſé, ambré, que je reconnus pour être de robe, autant à la fadeur de ſes propos, qu'à l'air empeſé de toute ſa perſonne. On n'eſt pas huit jours ici ſans apprendre à diſtinguer ceux de cet état à ces deux traits caractériſtiques. Quoique celui-ci me parût ſe bien porter, il ne but pas une goutte de vin dans tout le repas, & prétendit que ſa ſanté l'avoit obligé de ſe mettre à l'eau. C'eſt ici l'uſage des jeunes gens du bel air. Autant les nôtres ſe livrent aux débauches les plus exceſſives, autant ceux-ci affectent le régime le plus régulier. Telle eſt la force de l'exemple ſur une Nation à qui l'on reproche depuis long-temps d'être un peu moutonniere. C'eſt par raiſon que les gens ſenſés ſe ſoumettent aux extravagances de l'uſage, c'eſt par folie que les jeunes gens paroiſſent raiſonnables. Ainſi, par imitation pure & contre leur propre goût,

les uns affectent un vice qui plaît ; les autres imitent du moins une vertu qui eſt en crédit.

Il y a trente ans qu'à Paris une femme, le verre de Champagne à la main, n'en paroiſſoit que plus aimable ; aujourd'hui les gens, même à plumet, font gloire d'être des buveurs d'eau. Le cabaret, où l'on alloit alors & que les beaux Eſprits du temps ont ſi ſouvent & ſi agréablement chanté, n'eſt plus fréquenté que par le peuple: on s'en apperçoit au ton des Chanſonniers modernes, ils ne paroiſſent inſpirés que par l'Apollon de la Halle.

Les femmes, pour détacher les hommes de l'habitude du cabaret, leur en ont fait retrouver dans la Société preſque toute la liberté, elles ne ſe ſont pas bornées à les affranchir d'un tas de cérémonies inutiles, elles les ont diſpenſés de beaucoup d'articles que l'on a regardés en tout temps comme eſſentiels à l'honnêteté publique. On porte aujourd'hui en France la maniere de vivre avec le Sexe à un point d'indécence dont ailleurs on n'a pas même d'idée. La Langue

ſe corrompt, & commence à participer à la licence des mœurs, le Dictionnaire de la galanterie a changé : on ne dit plus *aimer*, on dit *avoir* une femme ; expreſſion qui, toute ſinguliere qu'elle eſt, annonce du moins le peu de cas que l'on fait de toutes celles dont on peut parler ainſi. En effet, on n'aime point cette femme, célebre par ſa beauté & par ſes talents, avec laquelle on vit : on ne *l'a* que parce qu'on eſt riche, & que le bon air eſt d'en *avoir* une qui ne ſoit pas la ſienne, mais que l'on n'eſt pas plus obligé d'aimer que ſi elle l'étoit. Ce n'eſt même pas toujours ni la plus belle, ni la plus aimable que l'on choiſit, c'eſt celle qui fait le plus de bruit ; de ſon côté dans les dépenſes qu'on fait pour elle, on cherche moins à ſe l'attacher qu'à faire auſſi parler de ſoi. Le cœur n'entre pour rien dans un grand nombre de ces habitudes déréglées. Il faut pourtant qu'on y trouve du plaiſir, ſans quoi, tant de gens qui ne ſont pas totalement dépourvus de raiſon, ne feroient pas un ſi mauvais

uſage de leur loiſir & de leurs richeſſes. Quelle eſt donc cette ſorte de plaiſir : celui qu'un François préfére à tout autre : un plaiſir de vanité. On veut avoir quelqu'un à qui l'on puiſſe tous les jours parler de ſoi, de ſes bonnes qualités, de ſon eſprit, de ſon mérite, & ſi l'on n'en a pas d'autre, du moins de ſes richeſſes ou de ſa naiſſance. On veut avoir quelqu'un avec qui l'on ne ſoit pas obligé de gêner ſon humeur ou ſon caractere, c'eſt-à-dire, avec qui l'on ne riſque rien à être haut, dur, groſſier ou brutal. Dans une Nation où la politeſſe eſt auſſi eſſentielle que chez les François, il faut renoncer au monde, ou s'y contraindre. C'eſt ici le Pays des égards ; on n'y manque pas impunément. L'homme fier, qui ſe perſuade aiſément & que tout lui eſt dû & qu'il ne doit rien aux autres, ſe trouve réduit à chercher une Compagnie où l'on ſoit obligé de ſupporter ſa morgue & ſon orgueil. C'eſt pour cela que parmi ceux qui ont tant de hauteur, il s'en trouve qui, même avec de l'eſprit, ne ſe plaiſent

plaiſent qu'au milieu de leurs valets, ou de ces bas complaiſants, dont l'eſpece eſt encore plus mépriſable.

Parmi les gens du monde il en eſt encore qui ont cette manie des talents, aujourd'hui ſi contagieuſe en France, & qui n'ont pas toujours de quoi juſtifier leurs prétentions. Ceux-ci ſont bien-aiſe de s'aſſurer, au moins, une maiſon où ils puiſſent réciter ces petits Vers ſans eſprit, ou ces longs Ouvrages ſans imagination & ſans ſtyle, qui amuſent leur oiſiveté & entretiennent leur amour-propre, ils ne peuvent eſpérer ces complaiſances journalieres que d'une perſonne qu'ils paient ou par l'argent qu'ils lui donnent, ou par l'honneur qu'ils lui font pour entendre continuellement le récit & les éloges qu'ils font eux-mêmes de leurs propres productions.

Combien de gens d'un certain âge paſſent pour libertins, qui n'ont que le regret inutile de ne pouvoir plus l'être, & qui ne ſont réellement que vains & déſœuvrés? Quelque argent qu'ils dépenſent dans ces petits

ménages où ils ſcandaliſent tout un quartier, ils ne peuvent ſe flatter de ſe faire aimer de la beauté qu'ils y tiennent renfermée, mais ils y ſont obéis, ſervis, écoutés & loués du matin juſqu'au ſoir. A force d'argent ils parviennent à faire reſpecter leurs ridicules & encenſer leurs caprices, de ſemblables commerces, ſoutenus d'un côté par la vanité & de l'autre par l'intérêt, n'ont que l'extérieur de la galanterie. Qu'ils paroîtroient triſtes & humiliants à qui oſeroit en pénétrer l'intérieur. D'une part, à quelles complaiſances, à quelles baſſeſſes ne faut-il pas avoir recours pour flatter la vanité de ceux dont on ne peut toucher le cœur ? De l'autre, quel tort ne fait-on pas à ſa réputation & à ſa fortune ? Et pourquoi ? Pour avoir le privilege d'ennuyer journellement un objet pour qui l'on ne reſſent & à qui l'on ne peut inſpirer ni amour ni eſtime. Je n'ai garde d'achever l'eſquiſſe d'un tableau dont les détails ne révoltent pas moins la raiſon qu'ils bleſſent l'honnêteté. On n'eſt que trop fondé

à murmurer contre la proſpérité du vice, mais ſi l'on connoiſſoit mieux toutes les ſortes de peines qui y ſont attachées, dans ceux même qui paroiſſent le plus heureux, on le trouveroit plus ſouvent puni que récompenſé.

Qu'il me ſoit permis de remarquer, à l'avantage de notre Nation, que ces commerces ſcandaleux ſont infiniment plus rares à Londres qu'à Paris, qu'ils ſont même totalement ignorés dans nos Provinces. Je ne dirai pas pour cela que nos mœurs ſoient plus pures, mais j'oſe aſſurer qu'elles ſont plus raiſonnables. On ne trouve que trop d'exemples parmi nous, des paſſions les plus violentes; mais on n'y connut jamais cette fauſſe galanterie, dont on ne contracte le ridicule que par air. De pareils travers font plus de tort à la raiſon que des foibleſſes auxquelles l'humanité eſt naturellement ſujette. Un Anglois, à moins qu'une femme ne lui ait inſpiré une véritable paſſion, ne fera ſûrement pas la folie de ſe ruiner avec elle. A ſuppoſer que la hauteur

qu'on nous reproche, ne le céde en rien à la vanité dont nous accuſons les François, toujours eſt-il vrai qu'elle eſt moins exigeante, & par conſéquent moins incommode à la Société. Notre amour-propre n'a pas beſoin qu'on le flatte; il ſe ſuffit à lui-même, & peut-être eſt-ce ſans y rien perdre. Dans cette admiration tranquille & réfléchie d'un mérite qu'on ſe ſuppoſe, ou qu'on exagere, on ſe donne plus qu'on ne recevroit des autres. Il eſt des hommes qui portent la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, à un point où la flatterie la plus outrée auroit peine d'arriver. Je dois ajouter, que l'Anglois, qui de ſa nature parle beaucoup moins que le François, n'attache pas le même plaiſir à ſe faire écouter, & conſéquemment n'a pas les mêmes raiſons pour le payer auſſi cher qu'en ce pays-ci. Parmi nos Comtes & nos Barons vous en connoiſſez, ainſi que moi, qui ſans beaucoup de talent ne laiſſent pas d'avoir la démangeaiſon du bel eſprit, mais du moins ce n'eſt qu'au cabaret qu'ils produiſent

les fruits de leurs veilles, & le *Claret* a la vertu de rendre plus ſupportable l'ennui qu'on peut éprouver à de pareilles lectures. Enfin dans nos goûts comme dans nos plaiſirs, nous conſultons davantage la Nature, & nous ne ſommes pas auſſi ſoumis que nos Voiſins à l'empire extravagant de la Mode.

A Paris, où le caprice décide de tout, on quitte la Ville pour habiter les Fauxbourgs, on boit, on mange, on eſt ſobre ou intempérant; on va même juſqu'à ſe porter bien ou mal ſuivant que l'uſage le preſcrit. Il n'eſt plus du bon air d'avoir une ſanté vigoureuſe, un tempérament robuſte: on paroîtroit trop Bourgeois. Depuis pluſieurs années, les eſtomacs délabrés ſont à la mode. S'en vanter, eſt une façon modeſte d'apprendre aux autres qu'on s'eſt diſtingué dans la carriere de la galanterie; celui même qui n'y eſt jamais entré, a la ſotte vanité d'aſpirer à cette réputation.

Il faut avouer que la chere qui ſe ſert aux tables de ceux qui donnent le ton, eſt faite pour des eſtomacs

mal conſtitués. Les viandes ſolides en ſont proſcrites ; on n'y veut que des mets qui puiſſent flatter des appétits malades, & qui ſoient d'une digeſtion facile. Lorſque j'ai voulu parler du cas que l'on fait parmi nous d'un aloyau, on a ri de la groſſiéreté de notre goût. J'ai appris que le rôt n'eſt plus guere d'uſage que chez le Bourgeois, & qu'on ne ſert plus d'éclanches que dans la Province. On ne veut aujourd'hui, aux tables délicates de Paris, que des entrées fines & des entremets légers. Les mets que l'on y ſert, reſſemblent aux propos qui s'y tiennent. Le ſolide en eſt banni. Ce ne ſont que des ſuperficies agréables.

Les François vantent beaucoup leur cuiſine moderne ; elle a fait même quelques Proſélytes en Angleterre, mais ce n'eſt que ſur les lieux que l'on en peut bien connoître toute la délicateſſe ; je ſuis moi-même encore trop accoutumé à la ſimplicité de la nôtre, pour eſtimer celle des François autant qu'elle mérite peut-être qu'on l'eſtime. Je n'ai pour cela

ni le goût aſſez fin, ni les lumieres aſſez étendues.

Je dois l'avouer à ma honte, j'ai mal profité & de la lecture des Ouvrages les plus eſtimés ſur cette matiere, & des ſoins que quelques gens, dont la ſupérioriorité en ce genre eſt reconnue, ont pris pour me former le goût. J'en ai vu quelques-uns préſider à des examens de Cuiſiniers en réputation ; c'eſt un ſpectacle digne de la curioſité d'un Etranger. Les François apportent à ces ſortes d'actes une attention qu'ils ne donnent pas toujours aux choſes les plus importants. (*) L'Eſſai d'un Cuiſinier eſt pour eux une affaire capitale. Il eſt à Paris des eſpeces de Jurés Experts en bonne-chere, que l'on a ſoin d'y appeller, & ſur la déciſion deſquels ſe reglent tous ceux qui veulent paſſer pour faire une chere délicate.

Ces Arbitres des élégances de la

(*) *Ils ſont prêts à dire leur ſentiment avec autant de franchiſe que les amis Commenſaux diſent le leur ſur un Cuiſinier que le Maître eſſaie ; ce n'eſt pas le moins équitable des jugements de notre Pays.* L'Abbé du Bos.

table ſont difficiles ; pour obtenir leur approbation, ce n'eſt pas aſſez de ſatisfaire le goût ; il faut, de plus, poſſéder le talent de charmer, de ſurprendre, & même de tromper les yeux. La Cuiſine moderne eſt une ſorte de Chymie dont le grand art conſiſte dans une tranſmutation ingénieuſe qui rende méconnoiſſables les objets les plus familiers. L'Auteur d'une Piece que j'ai vu jouer la ſemaine paſſée en a fait la remarque ; à ces repas élégants

Il faut être ſorcier pour ſavoir ce qu'on mange.

J'aurois ſoupçonné de l'économie dans la réforme qui s'eſt faite depuis peu aux tables de Paris, ſi quelques-uns de ces Docteurs ne m'avoient aſſuré que le plat, qui me paroiſſoit le plus ſimple & que j'aimois le moins, coûtoit ſouvent plus aujourd'hui qu'un repas entier il y a cinquante ans. Les François ont emprunté des anciens Romains ce faſte nouveau, dont l'art conſiſte à dépenſer beaucoup ſans qu'il y paroiſſe. J'avoue qu'à cet égard les Cuiſiniers

François ſont les premiers hommes du monde. Cette frugalité élégante, comparée à l'abondance ſimple qui regne à nos tables, n'offre à mes yeux qu'un air d'épargne, qui m'étonne toujours. J'ai beſoin & de réflexions & de confiance en ce qu'on me dit, pour être bien convaincu que cette parcimonie apparente eſt une profuſion cachée. Il eſt vrai qu'on y ſert grand nombre de plats; mais communément il n'y a rien dedans.

Ce ſont les femmes, Milord, qui ont introduit ici ces rafinements dans la cuiſine, & ces changements dans les uſages. Ce ſont elles qui, pour leur intérêt, ſont parvenues à ſubſtituer à ces agréables débauchés dont la mémoire eſt encore récente, les Petits-Maîtres modernes; qui, malgré la ſuffiſance de leurs airs, ne ſont pas moins inſipides que l'eau à laquelle la plupart ſe ſont voués. Les femmes, en France, ont trop d'influence ſur les mœurs; les réformant à quelques égards, elles les ont peut-être corrompues à d'autres. Il eſt à

craindre qu'en rendant les jeunes gens plus ſobres, elles ne les aient auſſi rendu plus effeminés. Un vice, ſans qu'on s'en apperçoive, prend la place d'un autre. Telle eſt la nature de l'homme; on la change, on ne la corrige pas.

Je ſuis, MILORD, &c.

LETTRE LXII.

A Monſieur FRERET.

De ce qu'en France on néglige trop aujourd'hui l'étude du Grec & du Latin, & de ce qu'en conſéquence il y a moins de vrais Savants qu'en Angleterre. De l'influence de la mode ſur les Sciences mêmes. De l'Anglois qui eſt mis à préſent en France au rang des Langues ſavantes.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai envoyé à l'adreſſe que vous m'avez indiquée, *l'Hiſtoire d'Arménie de Moyſe de Chorene*, traduite par *WHISTON*, & les *Oeuvres de Tatien*, de l'Edition d'Oxford de 1700, que vous m'avez demandées. Le Neveu du Docteur Bentley qui eſt ici de retour depuis quelque temps, a annoncé aux Savants Anglois l'Ouvrage où vous vous propoſez de conſtater la certitude de l'ancienne Hiſtoire Chinoiſe & d'éclaircir la

Chronologie de cette Nation. On l'attend avec impatience pour le traduire, on eſt ſûr d'avance que vous y porterez toutes les lumieres dont le ſujet peut être ſuſceptible. Vous avez cet eſprit Philoſophique, ſi rare parmi les Savants même, qui ſoumet tout au raiſonnement. Comme il n'eſt point de Sciences qui vous ſoient étrangeres, vous pouvez profiter ſur toutes ſortes de matieres du ſecours mutuel qu'elles ſe prêtent les unes aux autres. La plupart de ceux qui s'adonnent à l'érudition, ne ſont pas aſſez Philoſophes; d'un autre côté, nos Philoſophes modernes ne ſont pas aſſez ſavants; vous êtes, vous, Monſieur, bien différent des uns & des autres : ni les Noms, ni les Sciences même ne vous en impoſent; & en effet, le premier fruit que l'on doit retirer des connoiſſances humaines, eſt de ſavoir les apprécier.

Tout ſurchargés que ſont les Livres du vieux Docteur Bentley d'une érudition peſante & quelquefois hazardée, ils ſont pourtant encore d'un meilleur commerce que lui. Vous

avez connu notre célebre Abbé de Longuerue ; le Savant Anglois dont vous me demandez des nouvelles, lui reſſemble beaucoup. C'eſt un homme tout hériſſé de Grec & de Latin, & plus fait pour inſpirer du dégoût pour le ſavoir en général, que de l'eſtime pour celui qu'il poſſéde, & je n'en ſuis pas ſurpris : tout homme qui ne voit pas le monde, & qui vieillit dans le commerce des Livres, contracte une dureté qui rend ſa ſociété auſſi incommode, que ſa ſcience pourroit la rendre déſirable.

Tel eſt le caractere de la plupart des Savants Anglois, parce qu'ils ſont communément confinés dans la pouſſiere des Colleges : mais ſi les Pédants ſont plus communs parmi eux, peut-être auſſi que les nôtres ſont trop ſuperficiels. La Littérature Grecque & Latine eſt aujourd'hui beaucoup moins cultivée en France qu'en Angleterre. Les Univerſités d'Oxford & de Cambridge, ſont remplies d'hommes de la plus grande érudition. En France, le goût de la Philoſophie a preſque entierement détruit celui des Belles-Lettres.

Je l'avoue, & je l'avoue à regret; l'inconſtance qui nous eſt naturelle, s'étend à tous les objets. Les Sciences, comme les mœurs, ſont parmi nous ſoumiſes à l'empire de la mode. Selon l'eſprit ou le caprice de ceux qui occupent les premiers rangs dans la République des Lettres, nous cultivons les différentes Sciences qui ſont de ſon domaine. Leurs exemples nous tiennent lieu de Loix. Nous faiſons des Romans ou des Contes de Fées, nous ſommes Poëtes ou Géometres. Chacun, au lieu de ſuivre ſon goût, ne conſulte que celui qui regne : on ſe livre au genre pour lequel on a le moins de talent, parce que c'eſt celui qui eſt le plus en vogue. Tel n'étoit fait que pour enfler des chalumeaux, qui ne craint pas de chauſſer le Cothurne. A peine un Ouvrage fait-il du bruit dans le monde, que ceux qui ſont le plus éloignés du génie qui l'a produit, font des efforts inutiles pour l'imiter. Tout original qu'eſt dans ſon genre le *Payſan parvenu ;* un Auteur n'a-t-il pas cru nous avoir enrichis d'un

Roman du même goût, pour avoir donné au ſien à peu près le même titre? Les Copiſtes du Pont Notre-Dame qui eſtropient les figures qu'ils prennent çà & là dans les deſſeins de M. Boucher, ne laiſſent pas de ſe regarder auſſi comme Peintres. Les Fables de la Fontaine ne ſont pas faites uniquement pour les enfants. La cinquieme du quatrieme Livre contient, ſur les aveuglements de l'amour-propre, une leçon dont pluſieurs de nos Ecrivains auroient grand beſoin.

On peut dire que les Savants Anglois rendent encore un véritable culte aux Anciens. Cette Nation ſi Philoſophe ne l'eſt pas à tous égards, & l'amour de la liberté ne l'empêche pas d'être ſur pluſieurs points l'eſclave de ſes préjugés. Nous donnons peut-être aujourd'hui en France dans l'extrémité oppoſée. Ceux qui, parmi nous, ont les premiers levé l'étendard contre les Anciens, ne vouloient qu'abolir une ſuperſtition qui pouvoit arrêter l'émulation, & donner des entraves au génie. Leur hardieſſe

a été auſſi fatale aux Lettres, qu'elle devoit naturellement leur être avantageuſe. Leurs Sectateurs ont abuſé de leurs principes. Quelques-uns ont oſé ſubſtituer à une eſtime, peut-être outrée, pour les grands Hommes de l'antiquité, un mépris ſûrement beaucoup plus injuſte & plus pernicieux. Les uns avoient eu tort de vouloir que les Ouvrages des Anciens fuſſent l'unique regle des Modernes; les autres en ont eu un plus grand, c'eſt de ne pas convenir que s'ils ont des défauts que nous devons éviter, à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour nos modeles.

En France on n'étudie plus aſſez la Langue d'Homere & de Platon. Le ſavoir y eſt trop négligé, pour ne rien dire de plus. Il eſt aiſé de s'appercevoir dans nos Auteurs modernes, du peu de commerce qu'ils ont avec ces grands Génies. En quittant les ſentiers qu'ils nous ont frayés, & que tant d'Ecrivains du ſiecle de Louis XIV. ont ſuivi ſi heureuſement, nous nous ſommes écartés des

des ſources du goût & de la vérité.

Cette négligence où nous ſommes tombés à l'égard des Anciens, nous eſt plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avions autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois, n'eſt peut-être pas moins outrée ; je ſouhaite qu'elle ne nous devienne pas plus nuiſible. La Philoſophie a mis leurs Ouvrages à la mode. La Géometrie eſt aujourd'hui la Science qui eſt le plus en honneur. Comme les Anglois ſont les premiers Géométres, on veut auſſi que nous les regardions dans les autres genres comme nos maîtres. Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des Langues ſavantes ; les femmes même l'apprennent, & ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple Philoſophe. Il n'eſt point, dans la Province, d'Armande & de Beliſe qui ne veuille ſavoir l'Anglois. Vous ſentez, vous, Monſieur, qui connoiſſez cette Langue, quel avantage le Sexe peut en retirer. Quelle ſource d'amuſe-

ment, & quelle Ecole de mœurs pour les femmes que le Théatre Anglois ! Sur-tout que n'ont-elle pas à acquérir du côté de l'agrément & des graces de l'eſprit, par la connoiſſance de leurs Brochures politiques !

Si les Critiques étoient plus ſages, de quelle utilité ne ſeroient-ils pas à la République des Lettres ; ils en pourroient être le ſoutien, mais ils dégradent eux-mêmes leur autorité par le mauvais uſage qu'ils en font. Ils ſont plus animés par une baſſe jalouſie contre ceux qui s'y diſtinguent, que par un vrai zele contre les abus qui s'y gliſſent. (*) Aujour-

(*) „ Il eſt vrai que le plaiſir malin que donne „ une Critique qui déchire de mauvais Ecrivains, „ & qui en rabaiſſe d'excellents, eſt un ſel qui la „ rend d'un goût exquis pour les mal-honnêtes „ gens; mais ce n'eſt pas un bon moyen pour être „ eſtimé, que de plaire par de pareilles voies : tout „ l'avantage en revient au Libraire, & l'Auteur „ n'en retire pour l'ordinaire qu'une réputation „ ambigue & l'indignation des gens de bien. *Traité de la Critique.*

Après une réflexion auſſi juſte, il eſt étonnant que M. l'Abbé de S. Réal ſoit tombé lui-même dans le défaut qu'il condamne. On peut lui reprocher & la malignité & la paſſion qu'il reprend dans les autres; il imite l'Auteur qu'il réfute : ainſi il ſe trouve en contradiction avec ſes propres maximes qui ne permettent de critiquer que les morts, en

d'hui parmi ceux qui ſe donnent eux-mêmes le nom de Gens de Lettres, les uns ne font pas aſſez de cas du ſavoir, les autres n'eſtiment pas l'eſprit autant qu'on doit l'eſtimer; & communément les uns & les autres ont leurs raiſons pour penſer ainſi. L'eſprit n'eſt que l'inſtrument, & le ſavoir n'eſt que la matiere où on doit l'appliquer; d'ailleurs ce que l'on appelle en France du nom d'eſprit, en a ſouvent un tout différent dans les autres Pays : celui qui eſt à la mode, aujourd'hui n'eſt qu'un outil foible qui ne peut ſervir à conſtruire rien de ſolide. L'homme d'eſprit qui n'eſt pas ſavant, eſt ſemblable aux enfants qui emploient beaucoup de ſoin & quelquefois d'art pour bâtir des châteaux de cartes. Le Savant qui n'eſt pas homme d'eſprit, n'eſt qu'un Manœuvre qui tire les matériaux de la carriere, &

quoi elles ne ſont pas juſtes. Il eſt certain que la Critique, pourvu qu'elle ſoit polie, eſt non-ſeulement utile, mais neceſſaire même à l'egard des Auteurs vivants, ſoit pour les tenir en garde contre les écueils où la pareſſe & la préſomption les font ſi ſouvent échouer, ſoit pour éclairer les Contemporains & empêcher le mauvais goût de s'établir,

ne fait tout au plus que les entaſſer. Celui qui eſt l'un & l'autre, eſt le véritable Architecte. Tels étoient les Bayles, les La Monnoies. Nous en avons bien encore quelques-uns à qui, comme à vous, on peut rendre cette juſtice, de l'aveu de toute l'Europe. M. le Préſident Bouhier, M. le Préſident de Monteſquieu, M. l'Abbé Gedoyn, & quelques autres de vos Confreres ſont de ce nombre. Mais en récompenſe combien avons-nous de Maçons, dans tous les genres, qui ſe mêlent de l'Architecture!

L'apprentiſſage de tous les Auteurs en Angleterre, ſont les Brochures politiques; en France ce ſont les Critiques & les Romans. La manie des jeunes gens de notre ſiecle eſt de juger. Ils veulent décider de tout avant que de rien connoître; ils veulent enſeigner les autres avant que d'avoir pris la peine de s'inſtruire eux-mêmes. En un mot, ils ſe font Auteurs en ſortant du College. Et que font-ils? Des Critiques. C'eſt-à-dire, des Ouvrages qui demandent le plus d'expérience. Notre ſiecle eſt

dit-on, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, mais à qui en avons-nous l'obligation? Ce n'eſt point à toutes ces foibles lueurs aujourd'hui ſi communes, c'eſt aux grandes lumieres qui ont paru dans le ſiecle dernier. Si les connoiſſances ſont plus généralement répandues, les gens riches en ſavoir n'en ſont devenus que plus rares. Tout le monde a de l'eſprit: tout le monde écrit bien: mais il eſt aujourd'hui peu d'hommes de génie & de véritables Savants. Ne nous en laiſſons pas impoſer par les productions de nos eſprits précoces. On prend aujourd'hui un eſſor plus prompt, mais on ne s'éleve pas ſi haut. Le ſiecle de Louis XIV. ſera celui des merveilles pour les Lettres aux yeux de la poſtérité, le nôtre ne lui paroîtra peut-être que celui des petits prodiges.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXIII.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, Envoyé de Genes à la Cour de France.

Des moyens que le Czar Pierre a employés pour civiliſer & enrichir ſes ſujets. Que le Commerce, les Armes & les Sciences concourent également à l'agrandiſſement d'un Etat. Que le Commerce qui contribue beaucoup aujourd'hui à la grandeur de la France n'y eſt pas aſſez honoré.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS recevrez plutôt que vous ne vous y attendiez, l'Hiſtoire de l'Empire Ottoman (*) que vous m'avez demandée : Le Courier de M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre a bien voulu s'en charger. M. le Prince de Cantemir a dû être content de l'accueil que les Anglois ont fait à l'Ouvrage

(*) Par DEMETRIUS CANTEMIR, Prince de Moldavie.

de ſon Pere, traduit en leur Langue (*); il ſeroit lui-même plus capable, que qui que ce ſoit, de nous en donner un qui ne nous intéreſſeroit pas moins.

Je veux parler d'une Hiſtoire de Ruſſie, qui manque & à ſa Nation & à l'Europe, à qui il importe aujourd'hui ſi fort de la connoître. Il a tenté inutilement d'engager quelques Anglois à y travailler : Depuis ayant ſu que M. l'Abbé Hubert, que vous connoiſſez, en avoit formé le projet, il l'a encouragé autant qu'il l'a pu à l'exécuter. Je ſais que par les relations qu'a M. l'Abbé Hubert avec les Pays étrangers, il a déjà raſſemblé des Mémoires fort curieux ſur le Regne de Pierre le Grand; mais tout homme qui n'ira pas à Petersbourg apprendre la Langue Ruſſe, & conſulter les Originaux, ne peut nous donner qu'une Hiſtoire fort imparfaite de cette puiſſante Monarchie.

(*) A Londres, chez Knapton 1734. Cette Hiſtoire a auſſi paru depuis traduite en François, à Paris, chez Barrois 1743.

Le CZAR PIERRE a choiſi, pour arriver à la véritable gloire, le chemin le plus ſûr & le moins fréquenté. Il a fondé ſa grandeur ſur le bonheur de ſes Sujets; & n'a cherché à rendre ſon Empire plus puiſſant qu'en les rendant plus riche. Aucun Prince n'a mieux connu que lui tous les avantages du Commerce, & n'a pris des meſures plus ſages pour les procurer à ſa Nation. Il eſt venu lui-même dans les Pays policés de l'Europe chercher la connoiſſance des Arts qui manquoient au ſien. Des milliers d'hommes qui vivent dans un Etat ſans travailler, doivent l'épuiſer néceſſairement; dans celui, au contraire où les Pauvres trouvent de l'emploi, les richeſſes ſe répandent ſur toute la Nation. Le Czar avoit coutume de dire qu'il ſeroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe, parce qu'il comptoit employer tous ſes Sujets. Plus grand par un abaiſſement volontaire, que ſur le Trône même dont il ſe plaiſoit à deſcendre, pour leur donner l'exemple du travail, on l'a vu s'appliquer à différents

métiers. Il a envoyé pluſieurs jeunes gens en Angleterre & en Hollande pour y apprendre à conſtruire des Vaiſſeaux, à fabriquer des Draps, à faire des Montres, &c. Convaincu que les Arts ne peuvent ſe perfectionner ſans les Sciences, il a fait venir des Savants des différentes parties de l'Europe pour fonder ſon Académie de Petersbourg. Je le vois toujours occupé du bien de ſa Nation, ne négliger aucune des voies qui peuvent l'enrichir, la policer & la rendre plus heureuſe : Dans le Réformateur de ce puiſſant Empire, je vois le Fondateur & le Pere d'un nouveau Peuple. Le bruit que Charles XII. a fait dans l'Europe a coûté cher à lla Suede. Le Czar Pierre eſt un Héros d'un ordre ſupérieur : Des générations d'hommes qui ſont encore à naître, béniront ſa mémoire. Il a mérité le nom de Grand, du conſentement de toute l'Europe, & le conſervera de l'aveu de toute la poſtérité.

Dans le ſyſtême Politique, comme dans celui de l'Univers, toutes les

parties ſe tiennent. Le Commerce, les Armes, les Lettres, quoique d'une nature oppoſée, ont cependant enſemble une relation que les Génies, faits pour gouverner, ne peuvent manquer d'appercevoir. Les Anglois, qui approfondiſſent tout, ont vu comme un trait de la politique du Cardinal de Richelieu l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, qui parut ici dans le commencement ſi ſuſpect aux uns & ſi indifférent aux autres. Il eſt des voies inſenſibles, & qui n'en conduiſent pas moins ſûrement à l'aggrandiſſement des Monarchies. Tandis que d'un côté le Commerce aſſure les conquêtes par les richeſſes qu'il apporte à un Etat, de l'autre les Lettres qui poliſſent les mœurs, & rendent une Nation plus douce & plus floriſſante, font aimer ſa domination. Il eſt aiſé de contenir le Peuple dans l'obeiſſance, quand le nouveau joug qu'on lui impoſe eſt plus doux que celui auquel il étoit accoutumé.

Avant que la France ſongeât à s'aggrandir par le Commerce, elle

faiſoit de nouvelles conquêtes ſans devenir plus puiſſante. Comme elle avoit des hommes, & qu'il ſortoit plus d'argent du Royaume par ces dépenſes extraordinaires, qu'il n'y en pouvoit rentrer, après avoir mis de grandes Armées ſur pié, elle gagnoit peu de terrein, ou perdoit bientôt celui qu'elle avoit gagné. Les Eſpagnols & les Anglois lui faiſoient la loi. Le Commerce eſt une des ſources de l'état floriſſant où depuis elle eſt parvenue, & auquel les Turennes, les Richelieux & les Colberts, ont également contribué. C'eſt ce dernier qui a la gloire d'avoir créé notre Marine. Louis XIV. en guerre avec toute l'Europe, étoit encore aſſez puiſſant pour diſputer l'Empire de la Mer aux Anglois & aux Hollandois réunis.

Le Commerce eſt auſſi néceſſaire pour ſubvenir aux frais de la guerre, que pour entretenir l'abondance dans la paix. C'eſt avec de l'argent que l'on prend des Villes, que l'on gagne des Alliés, & que l'on achete des Troupes auxiliaires. Ce ſont les

richeſſes des Anglois qui ont ſuſcité de ſi puiſſants Ennemis à la France. Quelles guerres la République de Veniſe n'a-t-elle pas ſoutenues contre le redoutable Empire des Turcs ! Et qui ſait mieux que vous comment la vôtre eſt parvenue aujourd'hui à ſoumettre les Rebelles de Corſe ?

En temps de paix, la conſommation, qui eſt le ſoutien de la culture des terres, devient plus forte dans les Villes à proportion que le Commerce fleurit davantage. Plus les commodités y abondent, plus elles augmentent d'Habitants. Mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne permît de s'y établir qu'à ceux qui, d'une maniere ou d'autre, contribuent à l'avantage commun, & que les Villes ne fuſſent pas l'aſyle de la fainéantiſe. On devroit ſur-tout en bannir ce nombre prodigieux de domeſtiques oiſifs, que le faſte des Grands & la vanité des gens riches qui les imitent, y entretiennent au préjudice des Manufactures & de la culture des terres. Autant le luxe, qui fait travailler des Ouvriers, peut être avantageux à la

Société, autant celui qui fait vivre tant d'hommes inutiles, du travail des autres, eſt véritablement pernicieux en quelque Etat que ce ſoit. Cet abus eſt aujourd'hui porté parmi nous à un tel excès, qu'il mérite toute l'attention du Gouvernement.

Dans le ſiecle où nous vivons, l'Europe eſt trop éclairée pour ne pas regarder le Commerce comme la partie la plus eſſentielle de la Politique, qui, en effet, a entierement changé de face, depuis que toutes les Nations policées ſont devenues plus ou moins commerçantes. Perſonne ne ſait mieux que vous combien il eſt difficile, à cet égard, d'accorder les intérêts des différents Potentats.

Lorſque les Anglois paroiſſoient ſi allarmés pour les libertés de l'Europe, ils n'étoient réellement occupés que de leur intérêt particulier. Un Prince du Sang de France ne leur faiſoit ombrage ſur le Trône d'Eſpagne, que par rapport à leur Commerce : On doit le regarder toujours comme le véritable motif qui les porte à faire la guerre, & comme l'unique objet qu'ils cherchent dans la paix.

En toute ſorte d'Etats, le fondement du Commerce eſt la Liberté : On l'a ruiné quelquefois en voulant le protéger. L'Induſtrie des Négociants va ſouvent plus loin que la prudence de ceux qui les veulent diriger. La ſage pratique des Gouvernements Républicains devroit ſur ce ſujet ſervir de regle aux autres. On ne doit autoriſer les Compagnies excluſives que dans le cas de néceſſité abſolue ; ce n'eſt que pour l'avantage général qu'il eſt à propos de préjudicier à celui des particuliers.

Les richeſſes qui ſont le fruit du Commerce, ne ſont peut-être pas aſſez pour lui donner tout l'encouragement dont il a beſoin, ſur-tout dans une Nation comme la Françoiſe qui ſe pique d'une certaine ſenſibilité à la gloire, qui lui eſt particuliere. En France nous ne faiſons pas aſſez de cas du Négociant ; la plupart ont l'injuſtice de le confondre avec le Marchand qui vend en détail. Il arrive de là que le fils préfére au Commerce qui a enrichi ſon pere l'exercice d'une Charge qui abſorbe le bien qu'il lui a

laiſſé ; ce qui cauſe un très-grand dommage à la Société. Plus les fonds que l'on porte dans le Commerce ſont conſidérables, plus on eſt en état de le faire avantageux & pour ſoi & pour ſa Nation, dont on accroît les richeſſes en augmentant les ſiennes.

Nos Voiſins, plus ſages à cet égard, honorent un Etat qui contribue au ſoutien de tous les autres. La Profeſſion de Négociant, en Angleterre, n'a rien que de reſpectable, parce que c'eſt celle d'un Citoyen utile à ſa Patrie : elle n'eſt point incompatible avec la qualité de Membre du Parlement, c'eſt-à-dire, de Légiſlateur. Et à quelle plus grande gloire des particuliers peuvent-ils arriver, qu'à celle de veiller, à ce titre, au bonheur de leurs Concitoyens !

Un des grands Hommes que la France ait eu, le Duc de Sully, dit qu'il n'y peut avoir qu'un préjugé des plus aveugles, qui faſſe regarder les Finances par les Gens de qualité comme au-deſſous de leur naiſſance. *Le vrai grand Homme ne ſait que chercher à être utile à ſa Patrie dans tous les*

temps de quelque maniere que ce ſoit : & où eſt la baſſeſſe, ſinon à laiſſer flétrir par une vie délicieuſe & efféminée, telle que les perſonnes de qualité la menent en France pendant la paix, toute la gloire dont on a pu ſe couvrir pendant la Guerre (*) ?

Si on veut faire fleurir le Commerce en France, il faut y attacher des honneurs ; & la juſtice ne l'exige-t-elle pas du moins autant que la politique? (†) On peut être utile à ſon Pays de plus d'une maniere. De riches Négociants contribuent en tout temps à l'avantage, & ſouvent au ſalut de leur Nation. Une de leurs Lettres de change va tout-à-coup faire ceſſer la famine dans leur Patrie, ou délivrer leurs Concitoyens de l'invaſion de l'Ennemi.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) Mémoires de Sully.

(†) Voyez la Préface des *Diſcours Politiques* de M. HUME, de l'Edition de Dreſde.

LETTRE

LETTRE LXIV.

A M. le Préſident de MONTESQUIEU.

Que les Ecrits du Parti oppoſé au Miniſtere reſpirent plus l'eſprit d'indépendance que l'amour de la Liberté. De l'Etat Républicain & des inconvénients qui y ſont preſque néceſſairement attachés.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL eſt impoſſible que les avantages & les défauts du Gouvernement Anglois aient échappé à celui qui a ſi bien démêlé les cauſes de la grandeur & de la décadence de la République Romaine : aucun Ecrivain n'a mieux fait ſentir que vous l'influence de la Morale ſur la Politique ; & en effet, les abus qui ſe gliſſent quelque part que ce ſoit dans l'adminiſtration des Loix, ſont les

germes de ces mêmes déſordres qui ont opéré tant de fois la révolution des Empires. Combien de Gouvernements en Europe n'ont conſervé de leur premiere inſtitution que la forme extérieure ! On ne s'apperçoit pas, ou l'on ne veut pas s'appercevoir de ces altérations : des Peuples entiers ſont tellement gouvernés par l'opinion, que les uns ſe vantent de jouir des avantages qu'ils n'ont pas, & que les autres les poſſedent ſouvent ſans les connoître.

C'eſt vous-même, Monſieur, qui nous avez fait obſerver la folie des Grecs, qui ſe livrerent à une joie ſtupide & ſe crurent libres en effet, lorſque les Romains ordonnerent que chaque Ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre Prince, ſe gouverneroit déſormais par ſes propres Loix ; comme s'il étoit poſſible que ces petites Républiques ne fuſſent pas dans une entiere dépendance de leurs prétendus Libérateurs.

On ne peut jetter les yeux ſur ces Ecrits politiques, que l'on imprime

ici journellement contre le Miniſtere, ſans être ſurpris d'une eſpece de contradiction où tombent les Auteurs qui ſe piquent de raiſonner juſte. D'un côté ils louent avec excès la Conſtitution de leur Gouvernement; de l'autre ils ſe plaignent avec amertume de la violation continuelle de leurs Loix & de leurs Privileges: c'eſt, ce me ſemble, ou vanter un Gouvernement qui n'exiſte que dans leur idée, ou déplorer des malheurs qui n'ont point de réalité. De façon ou d'autre on peut les ſoupçonner de pécher contre la bonne foi, ſans laquelle un Ecrivain de Parti n'eſt qu'un déclamateur.

Un Auteur Anglois parlant des plaintes continuelles qui ſe font & dans la Chambre Haute & dans la Chambre Baſſe de ce que la Cour y diſpoſe toujours de la pluralité des Suffrages, compare le Parlement aux deux Soſies, dont l'un ſe plaint des coups qu'il avoue s'être donnés.

Il n'eſt pas difficile de reconnoître par l'eſprit Républicain qui regne dans tous ces écrits, que ſouvent

on n'en veut pas moins au Roi ; qu'au Miniſtre dépoſitaire de ſon autorité. Autant on y fait d'efforts pour peindre avec violence les inconvénients où les Monarchies peuvent être ſujettes, autant on emploie d'art pour en pallier d'auſſi grands peut-être qui ſont inſéparables des Républiques.

Rien n'eſt plus aiſé que de préſenter le Gouvernement Républicain ſous la forme la plus propre pour en impoſer aux hommes. Il promet la liberté & l'abondance ; quelquefois même il annonce l'égalité des rangs, moyen ſi ſûr de charmer la Populace. Mais le Sage ne juge pas ſur les ſeules apparences ; il regarde l'égalité des rangs comme véritablement contraire au bien d'une Nation ; il eſt convaincu que celle des richeſſes eſt abſolument impoſſible. Le plus grand & le plus petit, celui qui eſt dans l'opulence & celui qui gagne ſa vie à la ſueur de ſon front, tout eſt dans l'ordre, qui eſt le bien général. L'égalité où tous les hommes aſpirent, eſt un état de guerre

continuelle. Il faut qu'il y ait des forts & des foibles, & peut-être des biens & des maux : c'eſt de ces diſcordances particulieres que réſulte l'harmonie du tout.

Le Peuple prend plus garde aux noms qu'aux choſes ; il croit poſſéder la liberté quand il l'a pour deviſe ; ceux qui ſe trouvent ſaiſis de l'autorité, en le repaiſſant d'idées chimériques, trouvent le moyen de l'enchaîner réellement. Lorſque Cromwel relevoit *la Majeſté du Peuple Anglois*, il le tenoit dans les fers. Mais vous, Monſieur, à qui rien n'en impoſe, vous ſavez qu'on peut être libre ſous un Roi (*) & eſclave dans une République.

On nous fait de grands éloges de la conſtitution politique des Athéniens ; cependant ſi l'on ſonge aux Factions qui ont troublé cette République, où ſouvent les hommes les plus illuſtres & les plus vertueux ont été perſécutés, exilés, punis

(*) . . . . . *Nunquam Libertas gratior extat*
Quàm ſub Rege pio.
Claud. de laud. Stil. Lib. 3.

de mort au gré d'un Orateur plus emporté par ſa paſſion que par le zele du bien public, on eſt tenté de croire que ce Peuple qui ſe piquoit tant de liberté, étoit dans le fond l'eſclave d'un petit nombre de Factieux, qui ſe rendoient redoutables à tout le reſte.

Vous avez judicieuſement remarqué que parmi nous les Républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpétuité de leur Gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus, & qu'elles n'ont pas plus de liberté, ni même de puiſſance, que Rome n'en eut du temps des Décemvirs. (*)

Tandis que Milton, dont la plume étoit vendue à Cromwel, tachoit d'inſpirer aux Anglois la haine des Rois & l'amour du Gouvernement Républicain, Hobbes, un des plus grands Philoſophes d'Angleterre, fit une Traduction de Thucydide, pour détruire les fauſſes idées que le Fanatiſme commençoit à répandre dans

(*) De la Grandeur des Romains & de leur Décadence. Chap. VIII.

la Nation. L'Hiſtoire des Macédoniens, qui obéiſſoient à des Rois, offre moins d'exemples de l'abus de l'autorité, que celle des Athéniens qui étoient gouvernés par un Sénat.

Qu'un Peuple ſoit réduit ſous le joug par une ou pluſieurs mains, la ſervitude eſt toujours ſervitude : peut-être même eſt-elle moins dangereuſe, impoſée par l'ambition d'un ſeul Maître, que par la prévarication de tout un Corps. Le Peuple eſt plus allarmé des injuſtes entrepriſes d'un Prince, que des atteintes plus ſpécieuſes de ceux à qui il confie le dépôt de ſa liberté. Quelque altération qu'elle reçoive entre leurs mains, ils trouveront toujours l'art de couvrir les meſures les plus ſuſpectes du voile de l'intérêt public. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui dans les deux Chambres du Parlement, ceux qui ont des places à la Cour ou qui en reçoivent des penſions, appellent une *dépendance néceſſaire* la corruption & la vénalité des ſuffrages que toute la Nation leur reproche, comme ſi le nouveau nom qu'ils ont imaginé

pouvoit changer la nature de ce que du temps de Charles II. leurs ancêtres ont regardé comme un crime envers la Patrie. Ce n'eſt pas le ſeul exemple où les hommes ſe permettent les actions les plus baſſes, pouvu qu'ils puiſſent y donner des noms honnêtes. Autant cette dépendance paroît néceſſaire à ceux que le Miniſtre intéreſſe à la trouver telle, autant elle eſt déshonorante pour le Parlement & préjudiciable au bien de la Nation. Conformement à ces principes, & par des voies de corruption à peu près pareilles, les Empereurs de Rome gouvernoient auſſi arbitrairement avec le conſentement & l'approbation du Sénat, que s'il n'y en eût point eu du tout. Les Anglois conſervent encore la forme de leur ancienne conſtitution, mais il ſe pourroit que les abus en euſſent altéré le fond. La marque diſtinctive de leurs libertés, conſiſte en ce qu'ils choiſiſſent eux-mêmes leurs propres Repréſentants, qui ſont une branche de la Légiſlation, qui ont ſeuls le pouvoir de donner

de l'argent, ſans le conſentement deſquels rien ne peut paſſer en Loi, & qui ſont autoriſés à rechercher la conduite & punir les malverſations des perſonnes chargées par le Roi de l'adminiſtration du Gouvernement. Vous ſavez cependant, Monſieur, que ſi la vénalité des ſuffrages n'a pas totalement anéanti cet article ſi eſſentiel des libertés du Peuple, elle l'a rendu preſque entierement inutile. Vous voyez que les principes ont tellement changé, qu'on prétend aujourd'hui que la branche de la légiſlation, qui eſt faite pour contenir le Miniſtre, doit être dans ſa dépendance. Pluſieurs petits Bourgs qui étoient autrefois peuplés & floriſſants, & qui ne ſont preſque plus habités, ont le droit d'envoyer des Députés au Parlement. Quelle facilité ne donne pas au Gouvernement la pauvreté de ceux qui les choiſiſſent pour faire tomber leurs ſuffrages ſur ceux qu'il plaît à la Cour de nommer? C'eſt ce qui fait que la Chambre des Communes eſt remplie de tant de perſonnes pourvues

d'Offices Civils ou Militaires, & par conſéquent ſous la férule du Miniſtre.

Ainſi les Adminiſtrations politiques, les plus différentes par leur nature, ne laiſſent pas, à beaucoup d'égards, de revenir au même pour les effets. Si dans un état Monarchique le Roi donne à ſes favoris, dans un Etat Républicain les Chefs donnent à leurs partiſans. Mais en ce dernier tous ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement, ſont plus opprimés que ceux qui vivent ſous un Prince. Y eut-il jamais de Monarchie auſſi abſolue dans le monde, que l'empire avec lequel le Sénat de Veniſe gouverne cette République? Eſt-il un Pays en Europe où le Peuple ſoit plus eſclave qu'en celle de Pologne? Les Monarchies Chrétiennes ſont toutes limitées par la Loi. Mais lorſque la puiſſance exécutrice eſt dans les mains de ceux qui ne ſont grands que par l'abaiſſement du Peuple, quel peut être ſon ſecours? Il doit ſouffrir ſans remede, puiſqu'il eſt oprimé par ceux même

qui le repréſentent. Il réſulte de l'Hiſtoire des Grecs & des Romains, c'eſt-à-dire, des Peuples qui ont penſé le plus juſte en matiere de Gouvernement, que la Liberté n'appartient pas plus néceſſairement aux Etats Démocratiques ou Ariſtocratiques, qu'au Monarchique, ou à quelqu'autre Conſtitution politique que ce ſoit; qu'elle ne conſiſte pas même à être gouverné par les Loix, mais à n'être pas obligé d'obéir à un pouvoir arbitraire ou à des Loix qui ne diſpenſent pas également la juſtice & l'équité, qui ne veillent pas de même au ſalut des Grands & des Petits, & n'aſſurent pas les privileges du Peuple auſſi ſolidement que les prérogatives de celui ou de ceux qui gouvernent.

Il eſt, vous le ſavez, plus d'une République où le Corps de la Nation, à la vérité, eſt libre, mais où chaque particulier eſt, pour ainſi dire, eſclave par la forme de Gouvernement auquel il s'eſt ſoumis. Il ne peut guere y avoir qu'un Fanatiſme mal entendu, qui ſoutienne la liberté

d'un Etat, lorſque celle de tous les Membres qui le compoſent lui eſt immolée. N'eſt-ce pas là un de ces cas où les hommes préferent une gloire imaginaire à leurs véritables intérêts, & le nom de Liberté, aux avantages qui ſeuls doivent la rendre déſirable ?

Dans bien des Etats Républicains, un homme libre ne veut dire autre choſe que celui qui n'obéit pas à un Roi. N'en avons-nous pas à nos portes, où le ſoin de la Liberté fait porter à chaque particulier les entraves les plus peſantes ? Si nos Maiſons Religieuſes ſont des eſpeces de petites Républiques qui ſe choiſiſſent leurs Chefs, les petites Républiques ne ſont que de grandes Communautés, où la ſévérité de la Regle eſt un joug pour tous ceux qui les compoſent. Quel eſt le Citoyen de Londres qui voudroit acheter la liberté à ce prix, & s'accomoder de la vie contrainte d'un Bourgeois de Bâle ou de Geneve ? C'eſt en vain qu'en Angleterre le Magiſtrat entreprend de reformer des abus, on y brave ſon autorité parce

qu'il n'a pas la force en main pour ſe faire obéir. Dans un Pays où les Loix ne ſont pas reſpectées, on a moins d'amour pour la liberté que de goût pour l'indépendance. Et en effet, les Maximes de la plupart de ceux qui écrivent contre le Miniſtere, conduiſent plutot à l'Anarchie, qu'à aucune eſpece de Gouvernement.

Indépendamment de ces inconvénients qui ne regardent que les particuliers, il en eſt pluſieurs autres qui concernent le Corps même de la République. C'en eſt un très-grand que la longueur des délibérations, dans les circonſtances où il eſt queſtion d'agir promptement. Le ſort des Etats Républicains eſt de vivre dans des allarmes continuelles : leurs Voiſins ne ſauroient ſe remuer ſans leur donner d'ombrage ; s'ils en ont d'ambitieux, leur Ennemi a eu le temps d'agir, avant qu'ils aient eu celui de délibérer. C'eſt-là ce qui dans les grands périls a obligé la Republique Romaine à ſe créer un Dictateur. Qu'en eſt-il arrivé ? Que les Citoyens à qui elle a confié ce

pouvoir *abſolu*, s'en ſont enfin ſervi pour *la ſubjuguer*. Ceux qui, dans les mêmes *circonſtances*, oſeront courir les mêmes riſques, peuvent-ils ſe flatter de prévenir ce que les Romains n'ont pû empêcher ? Il arrive encore que les factions, les ſéditions & les révoltes auxquelles cette forme de Gouvernement eſt plus ſujette à meſure que le Peuple y eſt plus puiſſant, expoſe continuellement la Nation à devenir la proie de ſes Voiſins.

Quoiqu'il en puiſſe être, laiſſons le vulgaire ſe repaître d'un bonheur, d'une gloire, & quelquefois même d'une liberté chimérique. Celui qui n'écoute aucun préjugé, aimera peut-être mieux vivre dans la tranquille ſécurité d'un Etat Monarchique, que dans les agitations continuelles d'une Démocratie turbulente, & obéir à un ſeul que d'être mis ſous le joug par ceux qui ſont nés ſes égaux.

La Liberté eſt ſans doute le bien le plus précieux de l'homme ; mais le Sage eſt toûjours libre. La juſtice

& la droiture ſont les regles de ſa volonté contre laquelle il ne fait jamais rien. On doit ſe trouver heureux de vivre ſous un Gouvernement qui peut nous rendre meilleurs & nous empêcher de nous égarer. Le frein de notre raiſon eſt trop foible : la ſévérité des Loix eſt l'unique moyen de contenir la multitude. Celui qui peut faire plus qu'il n'eſt convenable, riſque de faire plus qu'il n'eſt légitime. Le vice va toujours en progreſſion.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du ſecond Volume.

701647

TABLE

Des LETTRES *contenues dans le ſecond Volume.*

LEttre XXXIII. A Monſieur l'Abbé d'Olivet.

Sur le peu de progrès que l'Eloquence a fait en Angleterre, ſur les perſonnalités & le manque de décence qui regnent dans les conteſtations des deux Chambres du Parlement. p. 1

Lettre XXXIV. A Monſieur de Buffon.

La raiſon pourquoi il y a ſi peu de belles Maiſons à Londres. La Magnificence de la Nobleſſe Angloiſe à la Campagne. De quelle maniere les hommes & les femmes y paſſent leur temps. 29

Lettre XXXV. A Monſieur Freret.

La Pierre de touche pour diſtinguer les Torys des Whigs. 38

Lettre

Lettre XXXVI. A Monſieur le Comte de Caylus.

Sur l'Architecture en Angleterre, le mauvais goût des Anglois dans leurs Bâtiments, & le goût ridicule qui commence à regner en France dans les ornements de toute eſpece. 57

Lettre XXXVII. A Monſieur l'Abbé d'Olivet.

Sur la chicane autoriſée par la Juriſprudence Angloiſe, ſoit dans les cauſes civiles, ſoit dans les cauſes criminelles. 72

Lettre XXXVIII. A Monſieur de Buffon.

Sur l'aiſance où vivent les Payſans d'Angleterre & la différence qu'il y a entr'eux & ceux de France. 85

Lettre XXXIX. A Monſieur Duclos.

Sur les Tragédies de Shakeſpear. 93

Lettre XL. A Monſieur le Duc de Nivernois.

Sur M. Waller. Les Auteurs Anglois auſſi ſujets à la flatterie que les François. 145

Lettre XLI. A Monſieur de Buffon.

Du goût des Anglois pour le Jardinage & les Plantations, du grand nombre de Livres eſtimés qu'ils ont ſur cette matiere, & des grands progrès que la Société Royale de Londres a fait dans la Philoſophie naturelle & expérimentale. 155

Lettre XLII. A Monſieur le Marquis du Terrail.

Des plaiſirs de la Table chez les Anglois; de leurs Toſtes, &c. 167

Lettre XLIII. A Monſieur l'Abbé L** C**.

Sur l'Eloquence de la Chaire & la décadence de la véritable Eloquence en France. 178

Lettre XLIV. A Monſieur de la Chauſſée.

Sur ſon Ecole des Amis, *& ſur une Comédie de M. Steele, intitulée,* The conſcious Lovers, *tirée de l'*Andrienne *de Terence.* 188

Lettre XLV. A Monſieur le Duc de Nivernois.

Sur la diverſité des opinions en Angle-

terre, touchant les affaires publiques. Débats dans la Chambre des Communes en 1737, au ſujet de la continuation des ſeize mille hommes de Troupes de terre demandée par le Roi & qui lui fut accordée. 209

Lettre XLVI. A Monſieur le Chevalier de Blane.

Sur la paſſion violente qu'ont les Anglois pour la Chaſſe. 231

Lettre XLVII. A Monſieur de Buffon.

Du manque de goût dans les Jardins d'Angleterre & de France. 244

Lettre XLVIII. A Monſieur l'Abbé L** C***.

De l'animoſité qui eſt en Angleterre entre les Non-Conformiſtes & ceux de l'Egliſe dominante. Hiſtoire d'une diſpute, dans un Cabaret, ſur la Prédeſtination. 254

Lettre XLIX. A Monſieur Helvetius.

Ce que c'eſt que la vraie Philoſophie, & combien l'étude en eſt avantageuſe à la Société. Des opinions pernicieuſes d'Hobbes, de Vanini, &c. &

du danger de nous fier trop à nos lumieres. 264

Lettre L. A Monſieur le Chevalier de Blane.

Deſcription ſinguliere du Fox-Hunter. *Que les hommes ſont à peu près partout les mêmes.* 275

Lettre LI. A Monſieur le Préſident Bouhier.

Remarques ſur le Tamerlan *de M. Rowe, & ſur quelques Auteurs Tragiques du Théatre François.* 284

Lettre LII. A Monſieur de Buffon.

Nouvelles Obſervations ſur les défauts les plus remarquables des Jardins, ſoit d'Angleterre, ſoit de France; ſur le goût qui devroit y regner. 293

Lettre LIII. A Monſieur de Crébillon.

De la ſupériorité des Anglois ſur les François dans la Satyre, de la liberté de la Preſſe, des Libelles & de leurs Auteurs. 306

Lettre LIV. A Monſieur l'Abbé Hubert.

Sur l'utilité des Manufactures, & le

tort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la fripponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre. 332

Lettre LV. A Monſieur de la Chauſſée.

Des Comédiens Anglois & François. 340

Lettre LVI. A Monſieur l'Abbé Gedoyn.

*Quelques remarques ſur la Tragédie d'*OROONOKO. 347

Lettre LVII. A Monſieur de Buffon.

De l'Agriculture & des Plantations ; de la Religion des Guebres. 368

Lettre LVIII. A Monſieur le Préſident Bouhier.

Sur la Réformation en Angleterre, ſes influences ſur les mœurs & le dangereux abus de la Preſſe. 375

Lettre LIX. A Monſieur de Crébillon.

*Examen Critique de la Tragédie d'*HAMLET, *avec quelques Remarques ſur l'Auteur.* 395

Lettre LX. A Monſieur de Buffon.

Des plaintes que l'on fait en Angleterre contre le Luxe ; comment & en quoi il peut être avantageux ou nuiſible à un État. 419

Lettre LXI. A Monſieur Du Clos.

De la trop grande liberté avec laquelle les femmes vivent aujourd'hui en France, & de leur influence ſur les mœurs des hommes. 438

Lettre de Monſieur P**, à Monſieur le Duc de R**. 441

Lettre LXII. à Monſieur Freret.

De ce qu'en France on néglige trop aujourd'hui l'étude du Grec & du Latin, & de ce qu'en conſéquence il y a moins de vrais Savants qu'en Angleterre. De l'influence de la mode ſur les Sciences même. De l'Anglois qui eſt mis à préſent en France au rang des Langues ſavantes. 459

Lettre LXIII. A Monſieur le Marquis de Lomellini.

Des moyens que le Czar PIERRE *a employés pour civiliſer & enrichir ſes*

Sujets. Que le Commerce, les Armes & les Sciences concourent également à l'agrandiſſement d'un Etat. Que le Commerce, qui contribue beaucoup aujourd'hui à la grandeur de la France, n'y eſt pas aſſez honoré. 470

Lettre LXIV. A Monſieur le Préſident de Monteſquieu.

Que les Ecrits du Parti oppoſé au Miniſtre reſpirent plus l'eſprit d'indépendance que l'amour de la Liberté. De l'Etat Républicain & des inconvénients qui y ſont preſque néceſſairement attachés. 481

Fin de la Table.

5834258

B.N.C.F.
B.12.2.426